

COF
NM95-21/
51F

NATIONAL MUSEUM
OF MAN
MERCURY SERIES

MUSÉE NATIONAL
DE L'HOMME
COLLECTION MERCURE

CANADIAN ETHNOLOGY SERVICE
PAPER No. 51

LE SERVICE CANADIEN D'ETHNOLOGIE
DOSSIER No. 51

CONTES INDIENS DE LA BASSE COTE NORD
DU SAINT LAURENT

RÉMI SAVARD

National Museum of Man
National Museums of Canada

Musée national de l'Homme
Musées nationaux du Canada

Board of Trustees

Conseil d'Administration

Dr. George Ignatieff
M. André Bachand
M. Jean des Gagniers
Mme Marie-Paule Labrègue
Mme Marie Tellier
Dr. B. Margaret Meagher
Dr. W.E. Beckel
Mr. J.R. Longstaffe
Mr. R.H. Kroft
Mr. Gower Markle
M. Charles Lussier
Dr. William Schneider

Chairman
Vice-président
Membre
Membre
Membre
Member
Member
Member
Membre
Membre

Secretary General

Secrétaire général
Mr. Ian C. Clark

Director
National Museum of Man

Directeur
Musée national de l'Homme
Dr. William E. Taylor, Jr.

Chief
Canadian Ethnology Service

Chef
Service canadien d'Ethnologie
A. McFadyen Clark

General Editor
Canadian Ethnology Service

Editeur général
Service canadien d'Ethnologie
Dr. David W. Zimmerly



NATIONAL MUSEUM
OF MAN
MERCURY SERIES

MUSÉE NATIONAL
DE L'HOMME
COLLECTION MERCURE

ISSN 0316-1854

CANADIAN ETHNOLOGY SERVICE
PAPER No. 51

LE SERVICE CANADIEN D'ETHNOLOGIE
DOSSIER No. 51

CONTES INDIENS DE LA BASSE COTE NORD
DU SAINT LAURENT

RÉMI SAVARD



BUT DE LA COLLECTION MERCURE

La collection Mercure, publiée par le Musée national de l'Homme, Musées nationaux du Canada, a pour but de diffuser rapidement le résultat de travaux qui ont rapport aux disciplines pour lesquelles le Musée national de l'Homme est responsable.

Pour assurer la prompte distribution des exemplaires imprimés, on a abrégé les étapes de l'édition. En conséquence, certaines erreurs de rédaction peuvent subsister dans les exemplaires imprimés. Si cela se présentait dans les pages qui suivent, les éditeurs réclament votre indulgence étant donné les objectifs de la collection. Les opinions exprimées par les auteurs ne reflètent pas nécessairement celles du Musée national de l'Homme ou du gouvernement fédéral du Canada.

OBJECT OF THE MERCURY SERIES

The Mercury Series is a publication of the National Museum of Man, National Museums of Canada, designed to permit the rapid dissemination of information pertaining to those disciplines for which the National Museum of Man is responsible.

In the interests of making information available quickly, normal production procedures have been abbreviated. As a result, editorial errors may occur. Should that be the case, your indulgence is requested, bearing in mind the object of the Series. The opinions expressed by the authors do not necessarily reflect those of the National Museum of Man or the Federal Government of Canada.

COF

NM 95-21/

51F

15

RESUME

Cet ouvrage contient la traduction de 14 contes enregistrés en langue autochtone, de mai 1970 à juin 1975, dans deux villages montagnais de la Basse Côte Nord du Saint-Laurent. Les conteurs sont François Bellefleur de La Romaine et Pierre Peters de Saint Augustin, respectivement nés en 1903 et 1902. La traduction s'accompagne de 83 notes, destinées à rattacher ces textes au cadre ethnographique, et au patrimoine narratif auquel ils appartiennent. Cette collection contient des versions nouvelles de contes classiques bien connus des spécialistes; mais on y trouvera également des contes de facture plus nouvelle, orientés vers la situation historique de ces groupes.

ABSTRACT

This work contains the translation from Montagnais to French of 14 stories recorded between May 1970 and June 1975, in two native villages on the lower north shore of the Saint Lawrence. Storytellers François Bellefleur from La Romaine and Pierre Peters of Saint Augustin were born in 1903 and 1902 respectively. The translation is accompanied by 83 notes providing an ethnographic framework for the texts which are part of the oral history tradition. This collection contains new versions of well-known, classic stories and also includes new stories oriented towards the historical circumstances of these groups.

Readers seeking additional information in English on this paper are invited to address their requests to:

Canadian Ethnology Service
National Museum of Man
National Museums of Canada
Ottawa, Ontario K1A 0M8

A la mémoire de
François Bellefleur,
Indien de l'intérieur,
décédé le 13 janvier 1978.
Il aurait eu 75 ans à la
fin de cet hiver.

TABLE DES MATIERES

RESUME	iii
ABSTRACT	iii
TABLE DES MATIERES.....	iv
PRESENTATION	1
TEXTES	4
1. Tshakapesh	4
2. Ayaseo	12
3. Le renard roux	15
4. La marmotte	18
5. Memintueo	21
6. Celui qui épousa un castor femelle	24
7. Mesh	26
8. Kukukueshish	33
9. L'enfant couvert de poux	38
10. Le petit enfant	44
11. Tsheshei	49
12. Peshu	52
13. Mestokosho	54
14. Kamikwakushit	57
NOTES	70
REFERENCES CITEES	85

"Il n'y a lieu au monde où la
Rhétorique soit plus puissante qu'en
Canadas: et neantmoins elle n'a
point d'autre habit que celui que la
nature luy a baillé: elle est toute
nuë et toute simple, et cependant
elle gouverne tous ces peuples, car
leur capitaine n'est esleu que pour
sa langue: et il est autant bien
obeï, qu'il l'a bien penduë, ils
n'ont point d'autres loix que sa
parole."

(Le Jeune, P., 1633: 24)

PRESENTATION

De mai 1970 à juin 1975 j'ai séjourné à diverses reprises parmi les Indiens de La Romaine et de Saint-Augustin sur la Basse Côte Nord du Saint-Laurent. Les coordonnées de ces villages montagnais sont 50° 15" de latitude-nord et 60° 40" de longitude-ouest pour le premier, 51° 15" de latitude-nord et 58° 40" de longitude-ouest pour le second. C'est durant cette période de 5 ans que les 14 contes formant la présente collection furent enregistrés sur bandes magnétiques en langue montagnaise. Diverses personnes ont participé à la traduction française. Ce sont: Matthew Rich, José Mailhot, Joséphine Bacon, Adéline Bellefleur, Marie-Agathe Mullen, Marie-Jeanne Mullen, Philomène Lalo, Thérèse-Adélaïde Bellefleur, Henri Cartouche et Anne Bellefleur. Trois de ces contes ont déjà parus sous une forme ou sous une autre dans diverses publications: no 1, *Tshakapesh* (Lefebvre, M., 1971), no 2, *Ayasheo* (Savard, R., 1972) et no 9, *L'enfant couvert de pour* (Savard, R., 1973). Le conte no 14, intitulé *Kamikwakushit*, a donné lieu à un ouvrage (Savard, R., 1977).

La majorité des Indiens de ces deux villages ont au moins une certaine connaissance de ces contes. Plusieurs d'entre eux pourraient même les dire de façon fort convenable. Il semble toutefois que le statut de conteur soit plus ou moins réservé, à un moment donné, à quelques rares individus ayant atteint un âge respectable. A La Romaine, où vivent près de 500 Indiens, le conteur François Bellefleur me fut suggéré par le chef dès mon arrivée en mai 1970. J'ai pu me rendre compte par la suite de la sagesse de ce conseil. François Bellefleur, né le 11 mars 1903, est considéré par tous comme un important détenteur de la sagesse de son peuple. Les contes numérotés de 1 à 9 sont de lui. A l'automne 1970, quand je débarquai pour la première fois au petit village de Saint-Augustin, à quelques 200 km. à l'est de La Romaine, le conteur en titre était Pierre Peters, né en 1902. A La Romaine les enregistrements eurent toujours lieu en privé, tandis qu'à Saint-Augustin ils se firent toujours dans la tente de Pierre Peters, sauf pour le conte no 14 qui fut dit dans la petite chapelle de bois en présence de près de la moitié des villageois. Ces circonstances différentes d'un village à l'autre tiennent au fait que La Romaine était déjà un gros village de maisons, tandis que le groupe de Saint-Augustin vivait encore sous la tente. Ajoutons que les enregistrements se firent en été à La Romaine, en automne et en fin d'hiver à Saint-Augustin. Enregistrer en été dans une classe d'école présente évidemment beaucoup d'avantages pour l'enquêteur, surtout lorsqu'il peut brancher son appareil sur le courant électrique. Mais à Saint-Augustin il fallait compter sur les piles sèches et tenir compte des mouvements des gens dans et autour de la tente du conteur. La bande sonore témoigne de ces faits: bruits des auto-neiges, des scies mécaniques, du bois qu'on fend, du poêle, etc. Mais un tel contexte est peut-être malgré tout plus favorable à ce genre d'enquête.

François Bellefleur et Pierre Peters m'affirmèrent tenir leur répertoire de leur grand-père respectif. Celui de François semble avoir mené son existence de chasseur dans le bassin de la rivière Olaman, à l'embouchure de laquelle se dresse aujourd'hui le village de La Romaine. La sédentarisation de ce groupe de familles remonte à environ 25 ans. Elle se fit sous le règne du missionnaire encore en place, qui arriva dans la région en 1953. A ces Bellefleur de la rivière Olaman se joignirent rapidement les familles Mark chassant alors dans le bassin de la rivière Coucouthou, à quelques 50 km. à

l'est de La Romaine. Le mariage de François et de sa femme Madeleine fut béni le 24 juin 1925, lors de la mission tenue au lieu-dit Musquaro situé à environ 50 km. à l'ouest du village actuel. Les Indiens de toute la côte, voire même de l'intérieur des terres, s'y donnaient rendez-vous au printemps pour échanger leurs fourrures contre les biens du traiteur et trouver des conjoints pour leurs enfants. Cette importante mission printanière mise en oeuvre par les célèbres Oblats Arnaud et Babel cessa vers 1946, au moment où les autorités ecclésiastiques sciendèrent en deux parties le vaste diocèse allant de Betsiamites à Blanc-Sablon. Plus vieux d'un an, Pierre Peters naquit à North West River en 1902. Son père Côme avait pour sa part vu le jour dans la région du lac Michikamau. Le père de Côme, Shami, était le frère aîné d'Alice Peters dont Leacock nous disait qu'elle fut la 3ème épouse de Harry Grégoire (Leacock, E., 1954, 1955). Natif de Sept-Iles, ce dernier vécut à Mingan durant son second mariage, et rejoignit le groupe du lac Michikamau à l'occasion de son troisième mariage. La mère d'Alice et de Shami portait elle aussi le nom d'Alice et son époux, l'arrière-grand-père de notre conteur de Saint-Augustin, était précisément l'Abénaqui mentionné dans les travaux de Leacock. D'après Pierre cet aïeul aurait fait de nombreux voyages tant au pays des Inuit que chez les Blancs. Pierre Peters nous a livré les 5 contes numérotés de 10 à 14. Le conteur de La Romaine est grave. Il s'en tient à la lettre des textes qu'il récite d'un ton presque monocorde, sans commentaire superflu. Celui de Saint-Augustin multiplie les explications ethnographiques, récite d'un ton enjoué et aime faire rire son auditoire. Mais ces différences peuvent être en partie reliées aux contextes d'enregistrement évoqués précédemment.

Le répertoire de François Bellefleur de La Romaine ne manquera pas de frapper le connaisseur par ses affinités précises avec celui des Montagnais rencontrés par le Jésuite Le Jeune au début du 17ème siècle. A cet égard le conte no 7 (*Mesh*) est symptomatique. Plusieurs des notes auxquelles renvoient les numéros inclus dans les textes permettront ainsi au lecteur de mesurer l'étonnante stabilité de cette tradition orale montagnaise. Il en découle que certains des éléments constitutifs de l'actuel groupe de La Romaine pourraient être historiquement reliés aux Montagnais vivant, à la fin du 16ème siècle et au début du 17ème, dans la région sise entre l'emplacement de l'actuelle ville de Québec et l'embouchure de la rivière Saguenay. On sait que la colonisation française a entraîné dans son sillage divers éléments de la population montagnaise. C'est ainsi que Courtemanche, qui ouvrit un poste à Bradore dans le détroit de Belles-Iles dès 1704, y emmena entre 30 et 40 familles venues de l'ouest (Gosling, W.G., 1910:132). Il n'en reste pas moins qu'un tel mouvement vers l'est avait été amorcé bien avant les entreprises du Sieur de Courtemanche. Ainsi Louis Jolliet, qui se trouvait dans le détroit de Belles-Iles peu avant 1694, y rencontra un Indien venu de Mingan quelques 20 ans auparavant (Jolliet, L., 1694:179).

Si l'apport du conteur de La Romaine renvoie ainsi à une remarquable continuité de la tradition orale montagnaise, celui de Pierre Peters de Saint-Augustin nous réserve des surprises en quelque sorte inverses. De ce petit groupe isolé surgissent en effet certains contes que plusieurs considéreront comme beaucoup plus acculturés que ceux de La Romaine. C'est notamment le cas des contes nos 13 et 14. Ce groupe se perçoit aujourd'hui comme formé d'éléments venus soit de la côte (les 30 ou 40 familles de Courtemanche et les Indiens jadis venus de Mingan rencontrés par Louis Jolliet?), soit de la région de North West River et/ou de Michikamau (Savard, R., 1975:

53-62). Cette double allégeance du groupe de Saint-Augustin pourrait remonter à une époque antérieure à l'installation permanente des Blancs au début du 18^{ème} siècle. On se souviendra qu'en arrivant dans la région avec des Montagnais, le Sieur de Courtemanche y découvrit un groupe de "pal'ens" que Gosling considèrerait comme formé de familles "Nascopee" (Gosling, W.J., 1910: 132). Quoiqu'il en soit, nous avons vu que le conteur Pierre Peters est né à North West River. Or deux causes peuvent expliquer l'apparente acculturation de son répertoire. On pourrait d'abord l'attribuer à l'influence de l'ancêtre abénaki ayant passé de la péninsule gaspésienne à la région de North West River au milieu du 19^{ème} siècle. On sait que les provinces maritimes furent le berceau de la colonisation française. Mais c'est peut-être aussi l'isolement même de ce petit groupe, qui lui a permis de conserver intacts les mécanismes propres à la tradition orale, le rendant ainsi plus apte que d'autres à créer ce qu'on pourrait appeler une *nouvelle vague* de la mythologie montagnaise. D'anciennes structures narratives encore vivantes seraient ainsi mobilisées, pour analyser la situation de contact à laquelle même un groupe aussi éloigné ne peut manquer d'échapper. Dans un ouvrage à paraître j'ai tenté d'analyser en ce sens le conte no 14 (Savard, R., sous presse).

Au delà de ces deux volets représentés par nos deux conteurs, on remarque que l'ensemble de la collection recèle ce qu'on pourrait nommer une forte dimension pan-indienne. A cet égard le conte no 2 (*Ayasheo*) est typique. On se souviendra que c'est en quelque sorte une version de ce conte, recueillie chez les Bororo du Brésil, qui déclencha la vaste exploration lévi-straussienne des mythologies indiennes des deux Amériques (Lévi-Strauss, C., 1964:43). Au terme de son enquête, cet auteur retrouve le même conte sur la côte ouest de l'Amérique du nord entre les bassins des fleuves Klamath et Fraser (Lévi-Strauss, C., 1971:23). Ainsi se trouve étalé un vaste triangle allant du cœur du Brésil vers le nord-ouest du continent et, par la présente collection, vers la péninsule du Labrador.

Les 14 contes de cette collection sont au dire des deux conteurs des *atenogan*, c'est-à-dire des textes sacrés révélés par les puissances supérieures et transmis de générations en générations. Je me suis abstenu autant que possible d'alourdir la collection d'éléments analytiques, préférant quant c'était possible renvoyer le lecteur à des travaux publiés.

TEXTES

1. TSHAKAPESH

Tshakapesh¹ dit à son épouse: "Allons chercher de l'écorce de bouleau". Ils se rendirent dans une étroite vallée encastrée entre deux falaises boisées. Il y poussait différentes espèces végétales, entre autres du bouleau. C'est là qu'ils firent la rencontre de Katshituasku². Ce dernier les tua. Ces gens avaient une fille. Or, ne les voyant pas revenir, elle se mit à les chercher et finit par trouver l'endroit où ils avaient été tués par Katshituasku. Elle ne vit que son frère cadet. Il était encore enfermé dans l'utérus que Katshituasku avait arraché à coups de dents du corps maternel. Pour le porter jusqu'au campement, elle le déposa dans un morceau d'écorce de bouleau. Il ne mesurait alors que quelques pouces. Rendue chez elle, elle le mit dans un pot de bois qu'elle referma d'un morceau d'écorce de bouleau.

Au bout de quelque temps le bébé souleva le couvercle. Très tôt il put s'asseoir et commença à jouer. Il demanda un jour à sa soeur de lui faire un arc et des flèches. Elle lui en fabriqua un très petit. Dès qu'il eut commencé à jouer avec cet arc, il se brisa. Elle dut lui en faire un autre, mais plus gros cette fois. Il le brisa lui aussi. Sa soeur aînée dut ainsi lui fabriquer des arcs de plus en plus gros, mais aucun ne résistait. Finalement ce fut un arbre entier qu'elle utilisa pour lui confectionner un arc.

Le jeune garçon grandissait. Un jour il se mit à s'interroger sur ses antécédents. "Nous sommes sans parents! Nous n'avons donc ni père ni mère!" Il demanda alors à sa soeur aînée: "Ma soeur, pourquoi n'avons-nous pas de parents? Comment se fait-il qu'il n'y ait que nous deux, que notre père et notre mère ne soient pas là?" Elle lui répondit: "Comment pourraient-ils être ici puisque Katshituasku les a tués alors qu'ils enlevaient l'écorce des bouleaux? C'est moi qui t'ai recueilli. Tu te trouvais dans l'utérus, seule chose que Katshituasku n'avait pas mangée". Avant de partir pour la chasse, le garçon demanda à sa soeur où se tenait ce Katshituasku. "Ne te mets surtout pas en tête, lui dit-elle, d'aller le trouver là-bas sur la colline près de la falaise. C'est là qu'il se tient. Tu ne pourrais jamais en venir à bout" - "Assez, ma soeur, tes paroles m'effraient", ajouta le garçon.

Tout en lançant ses flèches il pensait: "Elle dit que Katshituasku me tuera; je n'en crois rien". Sa soeur lui ayant conseillé de ne pas se rendre auprès de Katshituasku, il lui avait promis d'aller ailleurs. Aussi s'éloigna-t-il dans une autre direction. Mais dès qu'il fut assez loin pour être hors de vue de sa soeur, il se dirigea vers l'endroit où se tenait Katshituasku. Il se mit à suivre les pistes d'ours, piquant tout droit quand celles-ci faisaient des détours. La forêt était maintenant plus dense et les diverses traces se fondaient en une seule. Il s'y engagea. Cette course le conduisit jusqu'à un des versants de la vallée encastrée. Il se mit alors à chanter: "Je veux rencontrer Katshituasku, celui qui a tué mon père et ma mère". Katshituasku entendit ce chant et déclara: "Ah! Ah!, mon laissé-pour-compte s'en vient!", et il ajouta en s'adressant à l'ours noir: "Va le rencontrer; en te voyant il tombera raide mort". L'ours noir se leva et alla

rencontrer Tshakapesh. Mais ce dernier, en entendant s'approcher l'ours noir, sut que ce n'était pas Katshituasku. L'ours noir sortit de la forêt et demanda à Tshakapesh ce qu'il voulait. "Je cherche Katshituasku qui a tué mon père et ma mère, lui répondit Tshakapesh. Ce n'est donc pas toi que je veux voir. Prends garde, sinon tu verras ce que je puis te faire. Retourne chez toi!" Ce fut alors au tour de l'ours blanc de se faire dire: "Ours blanc, va le rencontrer. Ton air féroce le fera mourir de frayeur!" Tshakapesh entendit l'ours blanc se dresser sur ses pattes et se diriger vers lui. "Ce n'est pas encore celui que je veux voir", pensa-t-il. L'ours blanc sortit de la forêt et demanda: "Que veux-tu?" Tshakapesh lui répondit: "Je cherche Katshituasku qui a tué mon père et ma mère. Retourne d'où tu es venu." Au retour de l'ours blanc, Katshituasku lui demanda: "Que t'a-t-il dit?" - "La même chose qu'à l'ours noir, qu'il tient à rencontrer Katshituasku l'assassin de ses parents, voilà ce qu'il m'a dit". On ordonna alors à Matashuo³ d'aller vers Tshakapesh. "Ton air féroce le fera mourir sur le champ". Matashuo se leva. Mais au bruit qu'il faisait en marchant, Tshakapesh sut que ce n'était pas encore Katshituasku. Matashuo sortit de la forêt et demanda: "Que veux-tu?" - "Retourne d'où tu viens, lui répondit Tshakapesh; c'est Katshituasku que je veux voir, l'assassin de mon père et de ma mère". Puis Tshakapesh cria à l'intention des ours: "Prenez garde, car vous verrez ce que je peux vous faire". Matashuo revint chez lui et déclara: "Il m'a dit la même chose qu'aux autres". Katshituasku dit alors: "Il me met en colère. Il tombera raide mort en m'apercevant!" En entendant venir Katshituasku, Tshakapesh sut que cette fois ce ne pouvait être que lui. Il s'empressa d'aller enterrer son arc et ses flèches au pied de la colline. "C'est sûrement ici qu'il me projettera avec son museau après m'avoir flairé", pensa-t-il. Katshituasku sortit de la forêt. Tshakapesh avait déjà eu le temps de revenir au sentier des ours et de s'y étendre pour simuler la mort. "Est-ce bien là celui qui voulait tant affronter Katshituasku?", demanda ce dernier pour ironiser. Puis il remua le corps de Tshakapesh avec ses pattes. Tshakapesh souhaita⁴ intérieurement que son adversaire le lance au moyen de museau au bas de la colline. C'est effectivement ce que fit Katshituasku. Mais Tshakapesh ne pouvait, de l'endroit où il était tombé, atteindre ses armes cachées. Il souhaita donc que son adversaire répète son geste. Katshituasku le rejoignit et recommença à le bousculer avec ses pattes. Se sentant chatouillé sous les bras, Tshakapesh ne put réprimer quelques éclats de rire. Katshituasku le lança à nouveau, et il aboutit cette fois précisément à l'endroit où il avait pris soin de dissimuler son arc. Tshakapesh se dressa subitement sur ses pattes, et Katshituasku en fut si effrayé qu'il faillit prendre la fuite. Tshakapesh saisit son arc et Katshituasku lui demanda ce qu'il voulait. "Je cherche Katshituasku qui a tué mon père et ma mère. C'est lui que je veux rencontrer", répondit Tshakapesh. "Tu n'arriveras jamais à le tuer. C'est une chose trop difficile", rétorqua Katshituasku. "Difficile à quel point?", demanda Tshakapesh. "Aussi difficile que d'abattre l'épinette rouge que tu vois là-bas. Ton père a été tué par Katshituasku ... alors vise donc cette épinette rouge". Tshakapesh visa l'arbre qui éclata aussitôt en pièces. Katshituasku eut si peur qu'il faillit s'enfuir. "Il n'y avait là rien de difficile. Est-ce ainsi avec Katshituasku?", dit Tshakapesh. Son adversaire déclara: "Il est aussi difficile d'abattre Katshituasku que de faire bouger la pointe de la falaise que tu aperçois là-bas". Tshakapesh visa la falaise qui vola en éclats. Cette fois Katshituasku prit la fuite. Tshakapesh, pour sa part, courut au bas de la colline pour récupérer sa flèche. Il chantait en dévalant la pente. On ignore cependant ce qu'il chantait. Même mon grand-père ne pouvait le dire. Tshakapesh visa alors Katshituasku à la hanche. Il

s'écroula sur le côté. "J'ai enfin vengé mon père tué par Katshituasku", déclara Tshakapesh. "Cesse de me torturer!", dit Katshituasku encore vivant. "Comment oses-tu parler de torture, toi qui m'as fait le plus grand tort en tuant mon père! C'est ma soeur qui m'a sauvé. S'il y en a un qui a torturé l'autre, c'est bien toi". Katshituasku mit fin à cette conversation en demandant à Tshakapesh de l'achever. Il mourut. Tshakapesh l'ouvrit afin d'y trouver les os de ses parents. Il n'y en avait aucun. Tout ce qui y restait de ses parents, c'étaient les cheveux de son père. S'il avait trouvé quelques os, il aurait pu faire revivre ses parents. Il souffla sur les cheveux de son père, qui bougèrent. Il les lança dans un arbre. "Ce seront désormais des mousses végétales poussant aux branches mortes des conifères", décréta-t-il. Il se demanda ensuite quelle partie de son gibier il rapporterait au campement. "La tête de mon ours, voilà ce que je rapporterai pour moi. Et pour ma soeur? De la viande". De retour chez lui, il dit à sa soeur: "J'ai enfin vengé mon père et ma mère tués par Katshituasku". "Alors tu es allé à la poursuite de Katshituasku!", rétorqua-t-elle. "Mais bien sûr. Vois la tête d'ours que j'ai rapportée. Elle est dehors. Fais-moi la rôtir. Pour toi, tu feras cuire la viande. En attendant que ce soit prêt, j'irai chasser l'écureuil".

Tshakapesh n'alla pas chasser l'écureuil. Peu après son départ, sa soeur se mit à pleurer. Il pouvait l'entendre de l'endroit où il se trouvait. "Je me demande bien ce qu'elle peut avoir à pleurer. Ce doit être à cause de la tête d'ours". Il avait effectivement demandé à sa soeur de s'abstenir d'en manger. Mais la tête d'ours rôtissait de si belle façon, que la jeune fille n'avait pu résister. Elle avait détaché un peu de viande de chaque côté de la tête et l'avait avalée. Après quoi elle avait ressenti de violentes crampes au mâchoires, et n'avait plus été capable de desserrer les lèvres. Tshakapesh rebroussa chemin et vint demander à sa soeur ce qui n'allait pas. Voyant bien qu'elle était dans l'incapacité d'ouvrir la bouche, il chercha un moyen de remédier à la situation. Il parvint à lui ouvrir la bouche et fit alors la déclaration suivante: "L'ouverture de ta bouche ne dépassera jamais l'épaisseur de trois doigts. C'est ainsi que naîtront les futurs humains. Jamais plus tu ne devras manger de tête d'ours. La viande seulement tu pourras manger⁵". Après avoir lui-même mangé la tête, il sortit en disant à sa soeur qu'il allait chasser l'écureuil.

Un jour Tshakapesh raconta un de ses rêves⁶ à sa soeur. "Tu m'avais perdu. Ma flèche était tombée à l'eau, et des Ketshemeshukuniet⁷ m'ont avalé quand je voulais aller la récupérer". Un jour Tshakapesh s'éloigna pour aller tirer des flèches. Il ne revint pas. Sa soeur comprit alors que le rêve s'était réalisé. Elle partit donc à la recherche de son jeune frère. N'ayant trouvé que son arc, elle fondit en larme. Après avoir pleuré, elle fabriqua un hameçon et se mit à pêcher. Quand l'hameçon fut à l'eau, Tshakapesh ordonna à la truite saumonée dans laquelle il se trouvait d'aller y mordre. Ainsi le premier poisson pêché par sa soeur avait un gros abdomen. Elle en prit ensuite plusieurs autres. Sa pêche terminée, elle vida ses poissons en commençant par celui dont l'abdomen était particulièrement gros, le premier qu'elle avait pêché. Tshakapesh en sortit, déclarant: "Eh! ma soeur, tu m'as presque coupé!"

Un jour Tshakapesh retourna chasser les écureuils. Il ne chassait que cette espèce. Il entendit soudain le bruit de quelqu'un faisant des trous dans la glace. "Ma soeur doit bien savoir qui sont ces gens, se dit-il. Je

vais aller le lui demander". De retour chez lui il dit à sa soeur: "J'ai entendu des gens percer un trou à travers la glace". "N'y va pas, lui dit sa soeur. Ces gens-là chassent le castor géant. Quand un étranger arrive chez eux, ils l'invitent à sortir de l'eau à la main le castor⁸. Mais cette espèce de castor géant l'entraîne sous l'eau, et alors les gens se moquent de l'étranger". - "Assez ma soeur, tes paroles m'effraient. J'irai ailleurs, pas vers eux."

Tshakapesh partit dans une autre direction tout en se disant: "Je ne crois pas ce qu'elle raconte. J'irai voir ces gens". Il se dirigea vers eux tout en gardant son arc bandé. En le voyant arriver les gens se dirent: "Voilà un visiteur. Invitons-le à sortir le castor. Nous nous amuserons bien à ses dépens quand il sera entraîné sous l'eau". Tout en allant vers eux, Tshakapesh tirait à l'arc. Ses flèches décrivaient des courbes. Il s'approchait de plus en plus. "C'est un tout jeune garçon!", se dirent les gens. Tire donc le castor hors de l'eau. Nous allons nous amuser de lui quand il ira sous l'eau". Ils préparèrent la place d'où il devrait tirer le castor hors de l'eau. "Voilà un visiteur, dirent-ils à son endroit, tire donc le castor hors de l'eau". - "Tirer le castor hors de l'eau! Mais je n'ai jamais vu faire cela. C'est plutôt à vous de le faire. Vous en avez l'expérience. Pas moi". - "Alors observe bien ce que nous faisons. Tu le feras ensuite". Tshakapesh les regarda faire. Attrapant un castor par le dos, ils le sortirent de l'eau. Ils se mirent à deux pour l'en sortir. "C'est ainsi qu'il te faudra faire", lui dirent-ils. "Très bien, leur dit Tshakapesh, mais je ne le ferai qu'une fois, une seule fois". - "Assied-toi là!", lui dirent-ils en lui indiquant l'endroit qu'ils lui avaient préparé à cette fin. Tshakapesh enleva un peu de neige là où il devait s'asseoir. Il procéda tout à fait comme il le fallait, se nettoyant une place confortable. En le voyant agir ainsi, les gens notèrent qu'il était moins bête qu'ils l'avaient cru. Ayant terminé ses préparatifs, Tshakapesh leur dit: "Très bien, allons-y maintenant". Ils se mirent alors à frapper sur la cabane du castor. Celui-ci en sortit, et alors Tshakapesh l'attrapa rapidement d'une seule main. Il le jeta sur la neige et l'assomma. Voyant cela, un de ses hôtes pensa: "Mais il y est arrivé sans difficulté". Tshakapesh passa une corde autour du castor qu'il venait de tuer. "Il va maintenant retourner chez lui", pensa un de ceux qui avaient voulu s'en moquer. Il tenta de l'en empêcher en disant: "Ne t'en va pas comme cela. Attends un peu. Il faut partager. Ce castor ne t'a pas été donné". A celui qui voulait l'empêcher de partir, Tshakapesh dit: "Vous revendiquerez ceux que vous aurez pris vous-mêmes. Ceux-là vous appartiendront". Puis Tshakapesh lui tordit le bras. Les autres dirent à leur ami: "Laisse-le faire à sa guise. Ce doit être lui Tshakapesh. Il réussit sans difficulté tout ce qu'il entreprend". Tshakapesh emporta ainsi son castor chez lui. En arrivant il dit à sa soeur: "Ma soeur, voilà un castor". - "Tu as du aller là-bas!", lui dit-elle. "Bien sûr que j'y suis allé. Fais-moi cuire le castor en mon absence."

S'étant éloigné de chez lui, Tshakapesh entendit des gens gratter des peaux⁹. Plutôt que d'aller vers le bruit, il se fit la réflexion suivante: "Ma soeur doit bien les connaître. Je vais aller lui en parler". De retour chez lui, il dit à sa soeur: "Ma soeur, j'ai entendu des gens vers là-bas". - "C'est la cannibale géante. Elle a deux filles. N'y va pas. La mère est une meurtrière. Dès qu'elle aperçoit quelqu'un, elle le tue", lui dit-elle. "Assez ma soeur, tes paroles m'effraient".

Avant de quitter il prit des plumes d'oiseau-des-neiges à l'insu de sa soeur. "J'irai ailleurs," lui dit-il. Il partit dans une autre direction, mais quand il fut hors de vue il se dit: "Je ne crois pas un mot de ce qu'elle dit. Je vais aller voir ce qui en est". Il alla vers celles qu'il avait entendues. Tshakapesh approchait. Tout en grattant les peaux, les deux filles se mirent à rire. Avant de se présenter à elles, Tshakapesh avait fixé des plumes de plectophane des neiges dans le poil de chaque côté de sa poitrine. De l'intérieur de la tente, où elle se trouvait, la mère entendit rire ses filles. "De quoi riez-vous donc, mes filles? D'un jeune homme?" - "Mais non, répondirent-elles, c'est d'un geai¹⁰; il part avec des poils de caribou que nous lui lançons". - "Vous n'y êtes pas du tout rétorqua leur mère; il s'agit d'un homme qui s'est fixé des plumes d'oiseau des neiges à la toison". Les filles mirent alors Tshakapesh en garde contre leur mère. "Elle t'offrira de la graisse humaine jaunâtre; n'en mange pas. Tu mangeras plutôt la graisse que nous te donnerons". Elles conduisirent ensuite vers leur mère son gendre. Tous les trois s'assirent face à la mère. Les deux filles offrirent à manger à Tshakapesh qui était assis entre elles. Ensuite la cannibale coupa un morceau de sa graisse jaunâtre qu'elle tendit à Tshakapesh. "Voilà, mes filles, s'il veut bien cela..." Les filles dirent alors à Tshakapesh de n'en pas manger puisqu'il s'agissait de graisse humaine. Cette graisse avait moisi. "Mes filles, dit la mère, je commence à être fatiguée de la tenir ainsi, prenez-la donc". Mais personne ne prenait la graisse qu'elle leur tendait. "Nous allons lutter, dit la mère; on verra bien sa force". - "Ne le tue pas, dirent ses filles, nous avons l'intention de l'épouser". - "Je ne le tuerai pas; je veux seulement me battre avec lui". Elle revêtit son costume de combat et tira Tshakapesh vers elle, tout en repoussant ses filles. Tshakapesh conseilla à celles-ci de s'éloigner un peu. Elles le laissèrent donc aller au combat. "Je ne me battraï qu'une seule fois", dit Tshakapesh. "Ne le tue pas", implorèrent les filles. "Je n'en ferai rien", assura la mère. Elle commença à lutter avec Tshakapesh, le secouant sans difficulté de tous côtés. "Mes filles, dit-elle, contrairement à ses prédécesseurs il est sans graisse". Elle dégagea ensuite, en la balayant, une pierre sur laquelle on pu alors apercevoir des traces de sang. "Ne nous le tue pas", supplièrent les filles. C'était sur cette pierre qu'elle lançait habituellement ses victimes. "Mais non, leur dit-elle, je ne le tuerai pas". Quand elle saisit à nouveau son gendre, il lui fut impossible de le soulever. Tshakapesh en était arrivé à se rendre très lourd. Elle essaya encore, mais ne put même pas le faire bouger. Tshakapesh prit alors la décision d'en finir avec elle. Il demanda aux filles: "Que devrais-je en faire? Si elle devait vous manquer, je ne la tuerais pas". - "Nous serions au contraire très heureuses!", dirent-elles. Elles donnèrent des coups de tisonnier sur les jambes de leur mère. "Laisse-moi donc, dit-elle à Tshakapesh, elles me font enrager." - "Ne la lâche surtout pas, supplièrent les filles, elle nous tuerait sûrement". - "Eloignez-vous", leur dit Tshakapesh. Il souleva alors la cannibale et la lança sur la pierre en position assise. Elle en mourut. "Allons maintenant chez moi, dit-il ensuite aux deux filles. Ma soeur est toujours seule. Vous lui tiendrez compagnie". De retour au campement, il dit à sa soeur: "Ma soeur, j'ai ramené des femmes. Ainsi tu ne t'ennuieras plus". - "Tu as sûrement tué leur mère!" - "Elles m'ont elles mêmes prié de le faire!" - "Tu n'aurais pourtant pas du!" - "Mais elles y tenaient. Et ainsi tu auras des compagnes". Tshakapesh fit son épouse de l'une des deux filles.

Il partit à nouveau en déclarant qu'il allait chasser l'écureuil. "Restez avec ma soeur", ordonna-t-il aux deux filles. Il était en route depuis

quelque temps quand il entendit des gens jouer à la balle. "Ma soeur doit bien les connaître. Je vais aller m'informer auprès d'elle", pensa-t-il. De retour chez lui il dit: "Ma soeur, j'ai entendu des gens qui jouaient à la balle" - "Ne va pas vers eux. Leur balle, c'est une tête d'ours. Ce sont des mistapeut¹¹. Quand quelqu'un leur rend visite, ils lui lancent aussitôt la tête d'ours et celle-ci le mord". - "Assez ma soeur, dit Tshakapesh, tes paroles m'effraient. J'irai dans une autre direction. Regarde-moi partir".

Il prit effectivement une autre direction. Mais aussitôt dans la forêt, il se dit qu'il ne croyait pas un mot de ce que sa soeur venait de lui dire. "Je vais aller y voir de plus près", pensa-t-il. Il se dirigea vers les joueurs de balle, qui s'adonnaient à leur exercice dans un bel éclairci. Tshakapesh nota l'habileté d'un des joueurs. Ce dernier parvenait à saisir la tête d'ours même quand on la lui lançait avec force, et il ne tardait pas à la relancer aux autres. "Il est très habile, constata Tshakapesh; j'aimerais bien le capturer pour en faire le mari de ma soeur". Comme il avait souhaité qu'on lui lance la balle, celui dont il avait admiré l'habileté se déplaça de son côté. Il l'empoigna aussitôt et lui dit: "Allons chez-moi. Tu épouseras ma soeur; elle est toujours seule". On tenta bien d'empêcher Tshakapesh d'emmener l'individu. "Laisse-le tranquille", lui dirent-ils. "Allons, leur répondit Tshakapesh, vous êtes tous ici des hommes. Rien ne vous empêchera de continuer à jouer à la balle. Vous prenez-vous pour des femmes!" Tshakapesh tordit alors les bras de sa capture, sans quoi il n'aurait pu l'emmener chez lui. Le prisonnier gémit. Voyant cela les autres joueurs dirent: "Ne vous attaquez pas à lui, ce doit être Tshakapesh. Il réussit sans difficulté tout ce qu'il entreprend". Et alors Tshakapesh s'éloigna avec son prisonnier. "Allons chez-moi, lui dit-il, tu épouseras ma soeur aînée; elle est seule". Arrivé chez lui, il dit: "Ma soeur, je t'amène un époux, à toi qui t'ennuyais sans cesse". - "Tu es sûrement allé voir ces gens!" - "Oui, et maintenant tu épouseras cet individu. Et moi qui allais toujours seul à la chasse à l'écureuil, j'aurai désormais un partenaire". Ainsi vécurent-ils en ce lieu durant longtemps, s'employant à chasser l'écureuil.

Un jour que Tshakapesh chassait l'écureuil en compagnie de son beau-frère, il entendit le bruit qu'on fait en se balançant. "Qui sont-ils donc? Il ne faut pas aller chez eux, dit-il à son beau-frère. Allons d'abord causer de tout ça avec ma soeur. Elle sait sûrement quelque chose". De retour au campement, Tshakapesh dit: "Ma soeur, nous avons entendu des gens se balancer..." - "N'y va pas, lui dit-elle; ces gens se balancent effectivement sur une sorte d'escarpolette¹² installée au-dessus d'une chute. Les cordes en sont fixées de chaque côté à des escarpements rocheux. Au pied de la chute, au milieu de la rivière, il y a une marmite d'eau bouillante. Quand quelqu'un grimpe sur la balançoire, ils coupent la corde de façon à ce que cette personne tombe dans la bouilloire." - "Assez, ma soeur, tes paroles m'effraient. Cesse de me terroriser avec cette histoire. Nous n'irons sûrement pas. C'est ailleurs que nous irons. Regarde-nous bien partir".

Ils allèrent effectivement dans une autre direction. Tshakapesh prit soin d'emporter son contenant de graisse¹³, ainsi que des plumes d'oiseau-des-neiges qu'il cacha à sa soeur. "Allons trouver ces gens, dit-il à son beau-frère, allons voir ce qu'ils font". Ils marchèrent en direction de ces gens. Un peu avant d'arriver, Tshakapesh dit à son beau-frère: "Nous approchons, Ils vont nous inviter à monter sur la balançoire. Tu refuseras. C'est moi qui irai. Ne me quitte pas des yeux quand je me balancerai. Et lorsqu'ils

couperont les cordes, et que je m'enfoncerai dans la marmite d'eau bouillante, il te faudra surveiller mes plumes d'oiseau. Quand l'eau en bouillant dessinera des cercles à la surface, tu verras mes plumes flotter. C'est à ce moment précis que j'ouvrirai mon sac pour laisser la graisse monter à la surface de l'eau. Aussi quand tu verras apparaître les plumes, tu diras aux gens de s'approcher pour voir venir la graisse en surface. Auparavant, pendant que je me balancerai, tu les feras asseoir tout autour de la marmite". Après ces instructions, ils s'approchèrent des gens. "Voici des visiteurs, dirent ceux-ci. Venez vous balancer". - "Comment pourrions-nous, dit Tshakapesh; nous n'avons jamais vu des gens se balancer". - "Regardez-nous faire, vous en ferez ensuite autant", dit l'un d'eux, qui commença à se balancer au dessus des chutes. Il allait très haut sous les poussées de deux hommes placés de chaque côté de l'escarpolette. "C'est ainsi que vous devrez faire", leur dit-on. "D'accord, dit Tshakapesh, moi j'irai, mais une fois seulement". Il alla s'asseoir sur l'escarpolette et commença à se balancer". Sous l'élan des poussées qu'on lui donnait, la balançoire allait maintenant à très vive allure. On coupa alors la corde et Tshakapesh tomba dans la marmite au centre de la rivière. Tous se ruèrent vers la marmite et le beau-frère de Tshakapesh se mit à attendre l'apparition des plumes d'oiseau. Quand il les aperçut, il pressa les gens de s'asseoir tout près de la marmite. "La graisse va bientôt remonter en surface. Vous n'aurez qu'à la recueillir". Ils lui obéirent. Tshakapesh ouvrit son sac de graisse. Celle-ci commença à fondre. Puis il se dressa hors de l'eau, renversa la marmite et répandit ainsi l'eau bouillante tout autour. Il grimpa ensuite sur une petite colline des environs, et entreprit de se défaire de sa toison. Il s'épila le corps ne conservant que cheveux, cils et sourcils. "Quand les futurs humains feront leur apparition, ils n'auront que des cheveux. C'est ainsi qu'ils seront." Jadis les humains devaient être entièrement velus¹⁴. "Allons chez-nous", dit Tshakapesh à son beau-frère. Privé de sa toison, il avait froid.

De retour au campement, Tshakapesh dit à sa soeur: "Ma soeur, ils nous ont fait bouillir; nous sommes allés nous balancer". - "Pourquoi y êtes-vous allés?" - "Pour les voir. Ils nous ont invités à nous balancer. J'y suis allé et ils ont coupé la corde, me précipitant ainsi dans leur marmite". Tshakapesh avait la peau nue sauf sur la tête, au dessus des yeux et au bord des paupières. On lui fabriqua des vêtements et il partit chasser. "Ne m'accompagne pas, dit Tshakapesh à son beau-frère, je partirai seul".

Il s'en alla ainsi à la chasse aux écureuils. Soudain il en visa un qui grimpait à vive allure dans une épinette blanche. Sa flèche resta accrochée à l'arbre. Il y grimpa pour la récupérer. Quand il eut atteint la flèche, il souffla¹⁵ sur l'épinette blanche et entendit le sifflement de l'écureuil continuant à grimper. Soudain, plus rien. "Je me demande comment c'est là-haut", pensa-t-il. Il se remit alors à grimper. Ayant rejoint l'écureuil, il souffla de nouveau sur l'épinette blanche. Tshakapesh entendait l'écureuil siffler tout en grimpant. Soudain il n'entendit plus rien. "Je me demande bien comment c'est là-haut!", pensa-t-il. Il se remit à grimper, rejoignit l'écureuil et souffla à nouveau sur ce dernier ainsi que sur l'épinette blanche. L'écureuil grimpait toujours. Tshakapesh l'entendit aller d'une branche à l'autre. Puis à nouveau plus rien. "Je me demande comment c'est là-haut!", pensa-t-il. Ainsi atteignit-il une région inconnue dont il fit le tour en marchant. Cette région était entrecoupée de pistes d'écureuil allant dans toutes les directions, la profondeur des traces indiquant de fréquents passages. Revenant sur ses pas, Tshakapesh vit qu'on venait tout juste

d'emprunter son sentier. "Qui cela peut-il être?", se demanda-t-il. Il installa un piège à collet et s'éloigna de cette piste. Tout à coup, tandis qu'il s'éloignait, il se mit à faire noir. "Que se passe-t-il donc? Ce doit être à cause de mon piège à collet", pensa-t-il. Revenant à la course vers son piège, il vit que le soleil s'y était pris et se débattait¹⁶. Il lança d'abord un écureuil pour qu'il aille couper le collet, mais l'animal fut brûlé. Il lança ensuite une souris... Mais seule la musaraigne du Labrador réussit à accomplir cette mission. Aussitôt la lumière du jour revint. "J'ai failli tuer la terre!", pensa Tshakapesh.

Il se mit à descendre vers chez lui. "Nous irons demeurer là; les écureuils y sont nombreux", pensa-t-il. Rendu chez lui il dit à sa soeur: "Ma soeur j'ai trouvé là-bas un territoire où nous vivrons désormais." Le lendemain ils partirent en direction de ce lieu. Arrivés au pied de l'épinette blanche, Tshakapesh leur dit qu'il y avait là-haut beaucoup d'écureuils. Le beau-frère grimpa le premier, suivi de l'épouse de Tshakapesh, puis de sa soeur. Tshakapesh fermait la marche. "Je passerai en dernier, dit-il, afin de vous attraper quand le vertige vous fera tomber." Ainsi tous purent se rendre malgré le vertige qui les fit tomber, car Tshakapesh les rattrapa. "Que ferais-je de cet arbre?", se demanda ensuite Tshakapesh; si les humains de l'avenir devaient s'en approcher, ils tenteraient d'y grimper. Je vais de mon souffle lui redonner sa taille normale". Ainsi souffla-t-il sur l'épinette blanche qui redevint ce qu'elle avait été auparavant. Tshakapesh dit alors aux autres: "Que chacun aille là où il doit aller. Quant à moi je demeurerai sur la lune". Il installa ainsi son beau-frère sur l'étoile du matin. "C'est là que tu resteras", lui dit-il. Quant à sa soeur et à sa femme, nous ignorons où elles se trouvent. Je me le demande bien. C'est la fin.

2. AYASHEO

Ayasheo¹⁷ avait un fils nommé Ayashish. Il l'emmena un jour dans une île du large, sous prétexte que l'enfant l'aiderait à y ramasser quelques oeufs¹⁸. Prétendant que les oeufs ramassés par Ayashish étaient trop gros, son père lui proposa d'aller de l'autre côté de l'île pour en trouver de plus petits. Quand l'enfant eut disparu, Ayasheo sauta dans son canot et s'éloigna. Décidant de revenir vers son père, Ayashish l'aperçut sur la mer. "Mon père, lui cria-t-il, tu m'abandonnes!" Ayasheo n'en regagna pas moins la terre ferme. Quand il fut sur la plage, il souffla en direction de l'île qui alors disparut complètement.

L'enfant fit plusieurs fois le tour de l'île, cherchant un moyen pour rejoindre la terre ferme. Un jour il aperçut des goélands et leur demanda de le ramener chez lui. Quelqu'un viendrait plus tard, dirent-ils, qui le conduirait là-bas. Il fit la même demande aux canards, puis aux loups-marins. Leurs réponses furent semblables à celle des goélands.

Une nuit Ayashish rêva: son grand-père Uteshkanamentush¹⁹ le transportait de l'île jusqu'au continent. A son réveil il alla sur la pointe rocheuse qui formait l'extrémité de l'île. Ce matin-là le temps était tout ce qu'il y a de plus calme. Pas un souffle de vent. La mer était d'huile. Aucune ride n'en marquait la surface. Soudain il vit se former une ou deux vagues semblant venir vers lui. Et subitement, comme s'il arrivait du fond de mer, son grand-père Uteshkanamentush fit surface. Horrifié, Ayashish cria: "Uteshkanamentush vient vers moi!" "C'est plutôt ton père le véritable Uteshkanamentush, répondit l'arrivant, n'est-ce pas lui qui t'a ainsi abandonné dans l'île? Trouve une pierre plate et je te ramènerai à terre". L'enfant ne mit pas beaucoup de temps à trouver une pierre du type de celle qu'on lui avait demandée. Uteshkanamentush l'invita ensuite à monter sur lui et à s'installer entre ses bois. Il lui recommanda aussi de bien surveiller le ciel en direction de l'ouest. "Si des nuages venaient à s'y former, tu risquerais d'être renversé dans la mer par le vent²⁰. Ils venaient à peine de partir que d'énormes nuages se formèrent à l'ouest au dessus de la mer. L'enfant en fit part à son grand-père, qui lui ordonna aussitôt de frapper ses bois à coups de pierre plate. Ayashish exécuta l'ordre, et ce fut alors comme s'il avait donné une puissante poussée à son grand-père. La vitesse de croisière d'Uteshkanamentush en fut décuplée. Au bout d'un moment il s'informa auprès de l'enfant pour savoir si la terre était déjà en vue. Ayashish lui répondit qu'on pouvait effectivement deviner au loin la ligne de la côte. Son grand-père lui fit alors les recommandations suivantes: "Quand nous arriverons en eau peu profonde je provoquerai un remou en tournant subitement sur moi-même, faisant ainsi se retirer l'eau l'espace d'un instant. Tu en profiteras pour sauter sur le bout de plage temporairement à sec et courir vers le haut du rivage. Tu ne devras désormais plus chanter sans avoir d'abord lancé deux flèches, une vers le haut l'autre vers le bas". Tout se passa tel que prévu et Ayashish se retrouva sur le rivage. Se tournant ensuite vers le large, il vit Uteshkanamentush regagner le fond de la mer d'où il était venu.

Ayashish se mit ensuite à marcher sur le rivage. Il y rencontra sa grand-mère, qui fut étonnée de constater que Ayashish était devenu un adulte. Elle lui demanda comment il avait fait pour revenir de là-bas. Il lui raconta comment son grand-père Uteshkanamentush l'avait porté de l'île jusqu'à la

terre ferme. "Nous savions depuis quelque temps que tu étais sur le chemin du retour!", lui dit-elle²¹. Puis elle le prévint qu'il lui serait très difficile de rejoindre la tente de son père. "Tu auras trois obstacles à franchir: le peigne de ton père, ensuite sa gomme de conifère²², enfin son broyeur-à-os²³ devenu falaise!" La gomme inquiéta particulièrement Ayashish. "Comment pourrai-je passer à travers?", se demandait-il. Apercevant alors un renard blanc tenant lieu de chien à sa grand-mère, il eut une idée. "Grand-mère, ton chien m'accompagnera!" - "Mais il se prendra dans la gomme", dit-elle. "Mais non, reprit Ayashish, puisque je l'enduirai d'huile avant qu'il y creuse un tunnel." Le vieille femme consentit alors à ce que son chien accompagne Ahashish.

Arrivé au peigne Ayashish comprit qu'il avait pris la forme d'une forêt particulièrement dense, à travers laquelle il parvint fort difficilement à passer. Pour surmonter le second obstacle, la gomme, tout se passa tel que prévu et Ayashish renvoya alors le renard blanc chez sa grand-mère. Il ne restait donc que le broyeur-à-os devenu falaise abrupte. Ayashish fut forcé de contourner cette dernière²⁴.

Il marcha ensuite jusqu'à ce qu'il entende le bruit fait par quelqu'un en coupant du bois. Il comprit que c'était sa mère. "Maman!", lui cria-t-il. La femme cessa son travail, croyant avoir entendu son fils. Mais tout ce qu'elle put voir, ce fut une mésange occupée à manger les fines branches d'un arbre. "Ah! dit-elle à l'oiseau, tu me fais penser à mon fils". Elle reprit sa tâche. Mais à nouveau il lui sembla entendre la voix de son fils. "Maman!". Cette fois il ne pouvait y avoir d'erreur. Elle en était sûre. C'était lui. Elle chercha aux environs et trouva son fils. "Ah!, dit-elle, nous savions depuis quelque temps déjà que tu étais sur la voie du retour. Ton père me rend la vie impossible. Je n'ai même plus le droit de demeurer avec lui. Il me force à vivre dans une autre tente. Et s'il m'arrive d'aller dans la sienne, il m'en éloigne en me lançant des cendres chaudes". Ayashish proposa à sa mère de la conduire auprès de son père. "Je verrai à ce qu'il ne te fasse aucun mal", lui dit-il.

Elle le conduisit jusqu'à la tente de son mari. Mais dès qu'elle eut entr'ouvert la porte, Ayasheo comme d'habitude se mit en frais de lui lancer des cendres chaudes. "Cesse cela, lui dit-elle, notre fils est de retour". Du fond de sa tente Ayasheo se moqua d'elle. "Comment pourrais-tu avoir vu ton fils? Tu sais bien qu'il a disparu pour toujours". Mais comme elle insistait, il s'étira un peu pour voir à l'extérieur et aperçut son fils devenu homme. Avant de l'inviter à entrer, il disposa sur le sol une peau de caribou en guise de tapis. Il convenait, selon lui, de bien recevoir quelqu'un revenant d'aussi loin. Une fois entré dans la tente son fils fit voler le tapis d'un coup de pied, et s'assit directement sur le sol. "C'est autrefois qu'il aurait fallu me traiter ainsi", maugréa-t-il.

Ayasheo coupa sa graisse en morceaux et en offrit à Ayashish. Pendant que le fils et la mère mangeaient, Ayasheo chanta en s'accompagnant au tambour. Il invita ensuite Ayashish à en faire autant. Mais ce dernier déclara que la région brûlerait s'il se mettait à chanter. Invoquant son expérience, Ayasheo fit remarquer qu'il chantait ainsi depuis toujours et que la région n'avait jamais brûlé pour autant. Mais comme son père insistait, Ayashish demanda à sa mère de lui apporter son arc ainsi que deux flèches. Et conformément aux instructions de son grand-père Uteshkanamentush, il en lança une vers le haut

et l'autre vers le bas.

Dès qu'il eut commencé à chanter, une odeur de fumée pénétra dans la tente. Affolé, le père déclara que la région était en feu. "Ne t'avais-je pas averti?", dit son fils en continuant à chanter de plus belle. Les flammes encerclaient maintenant la tente. Ayashish invita sa mère à s'asseoir tout contre lui. A son père, qui s'en remettait maintenant entièrement à lui, il ordonna de s'inclure dans son pain de graisse²⁵. "Fais-y un trou, introduis-toi à l'intérieur et referme le trou". Quand le feu eut pénétré dans la tente, Ayashish et sa mère s'élevèrent dans les airs. Et ils purent entendre le père crier de douleur au fond de sa graisse brûlante.

Quand la graisse eut entièrement fondu, le feu s'éteignit et on vit un immense lac de graisse liquide. Les animaux vinrent au lac. Le loup-marin s'y plongea complètement; c'est pourquoi il est aujourd'hui tout couvert de graisse. Le castor, pour sa part, ne s'y trempa que la poitrine; c'est pourquoi il n'a pas de graisse sur le dos. Quant au caribou il se contenta d'y boire; aussi n'a-t-il de graisse que dans l'estomac. La perdrix se frictionna sous les ailes et sur le dos; c'est là seulement qu'on trouve sa graisse. Le lièvre sortit subitement de la forêt et sauta dans le lac. On s'empressa de le tirer de là et de le renvoyer dans la forêt. Mais il revint se tremper les pattes dans le lac, et il se frictionna un peu sur les épaule²⁶. C'est la fin.

3. LE RENARD ROUX

Je vais parler du renard roux. Un lièvre se promenait quand il aperçut d'étranges pistes. Il semblait que celui qui les avait faites n'avait qu'une seule patte²⁷. "Qui cela peut-il être?", se demanda le lièvre. Il suivit cette trace en sautant, quand soudain il aperçut le renard roux. "Tiens, c'est le renard roux. Allons ensemble", dit le lièvre. "Mais comment t'accompagnerais-je, dit le renard, moi qui marche en plaçant une patte devant l'autre?" "Mais je te porterai sur mon dos, répondit le lièvre. Je suis si seul". Alors le lièvre prit le renard sur son dos. Quand ils eurent un peu voyagé ainsi, le renard dit: "Lièvre, tu me donnes continuellement des coups au ventre!". "C'est que je ne puis marcher, j'avance en sautant. Campons ici!", répondit le lièvre.

Quand on eut dressé la tente, le lièvre dit: "Je vais aller faire un tour pour voir s'il y a du porc-épic. Toi, reste ici". Le lièvre partit chercher du porc-épic. Soudain il crut apercevoir une flamme, et revint en hâte à la tente. Aussitôt entré il s'empara d'un bâton et se tint sur ses gardes. "Qu'y a-t-il donc?", demanda le renard au lièvre. "J'ai vu quelqu'un qui faisait du feu", lui répondit-il. "Ah!, ce que tu as pris pour une lueur blanche, c'est le tronc d'un arbre dont l'écorce a été mangée par un porc-épic. Tu m'y conduiras demain. C'est toujours à moi que mes jeunes frères ont recours quand il s'agit de porc-épic", dit le renard. "Très bien!", ajouta le lièvre.

Le lendemain il y conduisit le renard. "Je savais bien que c'était un porc-épic!", dit le renard. Alors le lièvre se mit à chercher le porc-épic, mais sans succès. "Je vais essayer!", dit le renard. "Tu n'y arriveras sûrement pas, infirme comme tu es!", lui dit le lièvre. "J'essaierai quand même", rétorqua le renard. Alors le lièvre se saisit du renard et lui heurta la tête contre une pierre. Le renard en avait les yeux sortis de la tête. Le lièvre le déposa sous un rocher, là où demeurait le porc-épic, en disant: "Tu peux maintenant le chercher ton porc-épic!"

Le lièvre revint à la tente et le renard finit par reprendre conscience. Le porc-épic sortit de chez lui et le renard s'en saisit. Il le ramena à la tente. Il ne pouvait marcher puisqu'il n'avait qu'une patte. Quand il n'y avait personne pour le voir, il voyageait en volant dans les airs. Il vint ainsi s'asseoir sur la provision de bois de chauffage à côté de la tente et dit: "Lièvre, apporte-moi du feu, je veux cuire mon porc-épic". "Mais c'est un mort qui parle ainsi!", dit le lièvre. Il finit quand même par sortir un tison de la tente. "Voici!", dit-il. Le tison tomba sur la neige et le renard dut se déplacer pour ne pas être brûlé. "Lièvre, c'est éteint!", dit-il. Le lièvre entr'ouvrit la tente et dit: "Regardez-moi ça! Il a pris un porc-épic. Mais entre donc. Tu dois bien être gelé. Je me charge de préparer le porc-épic". Quand le porc-épic fut prêt pour la cuisson, le lièvre le suspendit à une corde près du feu et le tourna plusieurs fois sur lui-même²⁸. "Dors un peu en attendant qu'il soit cuit!", dit-il au renard. Je ne mangerai pas tout. Tu auras ta part". Quand le renard fut profondément endormi le lièvre mangea, ne gardant qu'une épaule pour le renard. Il lança les poumons de l'autre côté. Le lièvre mangea beaucoup. C'est un gourmand le lièvre.

Quand le renard s'éveilla il dit au lièvre: "Fais-moi manger du porc-épic". - "Malheureusement c'est impossible. Tous tes jeunes frères sont venus

et ils ont tout mangé". Encore une fois le renard demanda à manger: "Lièvre, fais-moi manger mon porc-épic". "Vraiment on croirait qu'il ne m'entend pas", dit le lièvre. "Tes jeunes frères sont venus et ont tout mangé". Le renard dit: "Je vais appeler mes jeunes frères". Et il les appela par la pensée. "Le lièvre me refuse à manger!", pensa-t-il. Là-bas, au loin, le grand duc l'entendit. "Tu refuses encore de me donner à manger, tu refuses encore", dit le renard. Alors il répéta son chant d'appel. Et le grand duc vint se placer sur le bout d'un des poteaux de la tente. C'est alors que le lièvre changea de côté à l'intérieur. "Tiens, la voilà ta viande de porc-épic",²⁹ dit-il. Et le renard dit au grand duc: "Voilà qu'il m'a donné à manger!" Mais déjà le grand duc était loin.

Il est évident qu'ils avaient encore besoin de nourriture. Le lendemain le lièvre emporta de nouveau le renard sur son dos. Ils voyagèrent ainsi toute la journée durant. Et le soir ils dressèrent leur tente. "Je vais aller faire un petit tour de chasse", dit le lièvre au renard. Le lièvre partit et aperçut les traces d'un orignal. Il revint en hâte et sauta à l'intérieur de la tente. Il saisit un bâton et se mit sur ses gardes comme s'il attendait quelqu'un. "Qu'y a-t-il, lièvre!" - "Comment qu'y a-t-il? J'ai vu des pistes ayant la forme de raquettes pointues!" - "Ah! ce doit être un orignal. D'après ce que m'ont dit mes jeunes frères, ce doit être un orignal. Tu me conduiras jusque-là demain", dit le renard au lièvre. Le lendemain le lièvre porta le renard sur son dos. En arrivant là-bas, l'orignal était déjà parti. Le lièvre et le renard s'élancèrent à sa poursuite. Le lièvre donna une seule raquette au renard unijambiste. Le renard devait tenir de ses deux mains la raquette sur laquelle il se trouvait. Aussi ne put-il aller vite. Le lièvre se fâcha contre le renard; il l'empoigna et le lança contre un arbre. Le renard eut les yeux sortis de la tête. Le lièvre lui dit d'aller courir son caribou³⁰, puis il revint à la tente.

Le renard reprit ses sens et se mit à la poursuite du caribou. Il finit par le trouver et le tua. Après avoir fait boucherie, il suspendit les poumons à un arbre. Puis il revint à la tente emportant la viande. Comment pouvait-il marcher, lui qui n'avait qu'une seule patte? Quand il arriva chez lui, il s'assit sur la provision de bois de chauffage laissée devant la tente. "Lièvre, dit-il, passe-moi du feu pour cuire ma viande!" - "Mais c'est un mort qui me parle ainsi!", dit le lièvre. Puis il lança un tison à l'extérieur, mais celui-ci s'éteignit en tombant dans la neige. Le renard tenta de ranimer le feu en soufflant sur le tison. "Lièvre, le feu est éteint!", dit-il. Le lièvre ouvrit la porte de la tente, et vit le renard et sa viande. "Tiens, tiens, il a tué du caribou. Viens donc faire cuire ta viande à l'intérieur, renard". "Demain, nous irons chercher le reste de la viande", dit le renard.

Quand ils arrivèrent là, le lendemain, les poumons avaient blanchi. "Mange donc ça, dit le renard au lièvre, ça va te revigorer. Le lièvre mangea les poumons, croyant qu'il s'agissait de graisse de viscère. Quand ils eurent mangé, le lièvre et le renard dressèrent leur tente. Assis tous les deux, ils observèrent le lac devant eux. Là-bas il y avait une passe. Le renard eut un songe. Il dit au lièvre: "J'ai rêvé aux loups. Ils étaient venus ici. Toi tu iras sur la pointe au milieu du lac. Tu t'y assoieras et tu surveilleras tout autour de toi. Quand, dans mon rêve, les loups atteignirent l'endroit où tu étais, je t'ai crié de revenir ici. Mais comme tu as refusé de m'obéir, ils se sont rués sur toi. Au milieu du lac, il n'y avait plus que

ton estomac". Or le lièvre dit: "Arrête ces mensonges. C'est plutôt à toi que cela arrivera, toi qui ne sais pas courir. Les loups te tueront, toi qui n'as qu'une seule patte. Moi, au contraire, je pourrai courir. Ils ne pourront me tuer. Regarde comment je m'y prendrai". Le lièvre se mit à courir dans la tente. Il sautait de part et d'autre de leur feu. "Voilà comment je ferai. Toi il te tuera. Regarde encore comment je m'y prendrai". Aussitôt qu'il eut dit cela, il disparut. Le renard ne le voyait plus. "Siffle donc! Siffle donc", lui dit le renard. Le lièvre se trouvait sous les braises. Le renard le vit. "Siffle encore!" Le renard le cherchait. Le lièvre siffla de nouveau. Le lièvre était cette fois sur le bois de chauffage à l'extérieur de la tente. "C'est ainsi que j'agirait", dit le lièvre.

Le lendemain le lièvre se rendit au milieu du lac. Il s'écrasa sur les talons. Au bout d'un moment les loups arrivèrent en courant. "Ce doit-être le lièvre. Il est arrêté", dirent les loups. "Reviens!", lui cria le renard. Mais le lièvre resta là-bas. Les loups le rejoignirent et il se mit à courir. Ils sautèrent sur lui. Ils ne mirent pas de temps à le manger. Au milieu du lac, il ne restait que son cœur. "C'est bien ce que j'avais prévu!", dit le renard. C'est la fin.

4. LA MARMOTTE

Je vais parler de la marmotte³¹. Leur hibernation tirait à sa fin. La mère commença à penser que la fonte des neiges approchait. Elle dit alors à un de ses fils: "Je vais aller voir ce qu'il en est". Elle sortit et constata que déjà la neige avait commencé à fondre. Revenue à l'intérieur, elle n'en souffla cependant mot à son fils. Au contraire elle lui dit: "Non, la fonte n'a pas débuté. J'irai voir un peu plus tard". A quelque temps de là la mère retourna à l'extérieur. Déjà il commençait à y avoir des fleurs. Elle mangea. Quand elle fut rassasiée, elle revint au terrier. "Est-ce que déjà ça fond, maman?", lui demanda-t-on. Elle répondit que les feuilles des arbres commençaient à peine à pousser. Et comme elle avait bien mangé, elle s'endormit. Ses fils observèrent qu'elle dormait la bouche ouverte, et qu'il y avait un morceau de feuille entre ses dents. Ils décidèrent de le prendre et de le partager en deux. Ainsi en eurent-ils chacun un morceau. Puis ils résolurent de sortir. "Nous n'éveillerons pas notre mère", se dirent-ils. Une fois rendues à l'extérieur du terrier, les deux jeunes marmottes se mirent à manger. La mère s'éveilla et, se rendant compte que ses fils étaient sortis, elle se mit à les appeler. "Ne lui répondons pas, se dirent les jeunes; peu importe si Atshen³² l'entend crier". La mère continua de les appeler. Finalement Atshen l'assomma, et on ne l'entendit plus crier.

"Où allons-nous?", demanda le cadet à son frère aîné. "Sauvons-nous chez notre grand-père le porc-épic mâle!", répondit l'aîné. Ils s'en allèrent dans cette direction. Quand il eut dévoré la mère, Atshen pensa que si elle avait ainsi crié c'est qu'il devait y avoir des jeunes aux environs. Quand ils furent chez leur grand-père porc-épic, il leur demanda ce qui leur arrivait. "Nous sommes poursuivis par Atshen!", répondirent-ils. "Alors entrez dans mon trou, et vous trouverez à l'arrière une ouverture à travers laquelle vous pourrez fuir. De là vous vous rendrez chez votre grand-père le chevalier solitaire. Il vous fera un pont." Les deux jeunes marmottes s'engouffrèrent dans le trou du porc-épic et en sortirent à l'autre bout.

Le porc-épic s'installa à l'entrée de son trou et attendit. Au bout d'un moment Atshen arriva et voulut l'assommer tout de suite. "Hé! Hé! Hé!", cria le porc-épic, pourquoi veux-tu me frapper? Quand on arrive chez quelqu'un, on commence par lui adresser la parole!". Alors Atshen se mit à causer. "Qu'est-ce qu'ils te font en tout premier lieu?", demanda-t-il au porc-épic. Celui-ci lui répondit: "Ils commencent par allumer un grand feu près duquel ils me placent. Aussitôt mes piquants se mettent à crépiter. Ils me débarrassent ensuite de mes piquants³³. C'est seulement alors que tu pourras m'assommer". "Ah! bon", rétorqua Atshen. Puis il alluma un grand feu près duquel il plaça le porc-épic. Les piquants se mirent à crépiter. Le porc-épic s'embrasa. "C'est maintenant qu'il faut enlever les piquants!", cria le porc-épic. Atshen commença donc à gratter les piquants sur le dos du porc-épic. C'est alors que ce dernier lui envoya tous ses piquants au visage et disparut dans son trou. Atshen en avait plein les yeux. Après les avoir enlevés, il contourna la colline et se rendit compte que les deux jeunes marmottes avaient pu s'enfuir par derrière. Il suivit leurs traces et celles-ci le conduisirent jusqu'à une rivière.

C'est pour traverser cette rivière que le chevalier solitaire avait prévu un pont à l'intention des marmottes. Il avait étendu ses pattes entre les deux rives et leur avait dit: "Maintenant allez tout droit chez votre grand-père

le huard. C'est lui qui vous fera traverser le lac". Quand Atshen arriva à la rivière, il demanda au chevalier solitaire s'il y avait longtemps que les deux jeunes avaient quitté. "Ils viennent tout juste de traverser", se fit-il répondre. "Alors fais-moi un pont", dit Atshen. "Comment pourrais-je te faire un pont?", demanda le chevalier solitaire. Mais déjà Atshen s'avance pour traverser la rivière. Le chevalier solitaire était bien petit par rapport à Atshen. Il étendit quand même ses deux jambes, et Atshen commença à traverser. Quand il fut rendu au milieu du pont, le chevalier solitaire retira les jambes et Atshen tomba à l'eau. Il dut continuer à la nage et parvint ainsi sur l'autre rive.

Puis il continua à poursuivre les deux marmottes. Quand celles-ci arrivèrent chez leur grand-père huard, ce dernier était chez lui. "Peux-tu nous traverser?", lui demande-t-on. "Oui!", répondit-il. Alors les deux marmottes grimpèrent sur le dos du huard. Le lac à traverser était immense. Quand on arriva de l'autre côté, le huard leur dit: "Votre grand-père goéland est là-bas. Il pêche au lac. Allez-y!" Puis le huard revint chez lui et attendit.

Au bout d'un moment Atshen arriva. "Y a-t-il longtemps qu'ils sont passés?", demanda Atshen. "Non, ils viennent tout juste de partir", répondit le huard. "Alors, reprit Atshen, veux-tu me traverser?" - "Mais comment pourrai-je le faire? Tu es beaucoup trop gros! Je peux quand même essayer". Alors Atshen grimpa sur le dos du huard. Le lac était immense. Après avoir regardé derrière lui pour savoir où il se situait par rapport aux deux rives, le huard plongea subitement. Ils étaient presque arrivés à destination. Atshen dut continuer à la nage. Alors le huard vint lui piquer les jambes par dessous. Atshen avait mal partout. Le bec du huard le piquait sans cesse. Il parvint à destination avec beaucoup de peine, tant la douleur était grande. Il se fit donc une tente à suer³⁴, sans en obtenir beaucoup de soulagement.

Puis il continua à suivre les traces des deux marmottes. Ainsi parvint-il jusqu'au lac où pêchait le goéland. "Y a-t-il longtemps qu'ils sont passés?", demanda Atshen. "Mais non, ils viennent tout juste de partir", répondit le goéland. "Bien, alors traverse-moi". - "Comment pourrais-je te traverser, tu es beaucoup trop gros?" Comment se fait-il que le canot du goéland était si petit? Il commença à ramer. Son canot ne sentait pas bon. "Ton canot pue", lui dit Atshen. "C'est parce que je pêche que ça ne sent pas bon. C'est là mon travail. Place donc ta tête en dehors du canot!" Alors Atshen posa sa tête sur le rebord du canot. "Plus à l'extérieur!", lui dit le goéland. Atshen étira encore la tête, et le goéland lui donna un coup d'aviron sur le derrière du cou. La tête tomba à l'eau. C'est ainsi que Atshen fut tué par le goéland.

Alors les marmottes n'eurent plus à fuir. Elles demeurèrent longtemps avec le goéland. Un jour l'une d'elles lui demanda: "Grand-père, veux-tu nous fabriquer un canot?" Alors le goéland leur fit un canot. Celui-ci était très bas. "Allons naviguer dans le rapide", dit quelqu'un. Les canots des hommes étaient longs. Les marmottes mettraient beaucoup de temps à sauter les rapides. Les humains crurent qu'il leur arriverait un malheur. Ils se lancèrent dans les rapides avec leurs grands canots, tandis que leurs femmes s'engagèrent dans le portage. Quand ils parvinrent au pied du rapide, les marmottes les y attendaient. Leur canot était tout à fait sec, alors que ceux des humains avaient chaviré. Ainsi échouèrent-ils à causer du tort aux

marmottes. "Nous allons traverser la mer!", proposèrent-ils. Les jeunes marmottes traverseraient donc elles-aussi. Les canots des hommes étaient hauts, tandis que celui des marmottes était bas. La mer était agitée; les vagues avaient la grosseur des montagnes. Les grands canots piquaient dans les vagues, tandis que celui des marmottes était simplement soulevé par elles. Il n'y entrait pas une goutte d'eau. Les marmottes seules réussirent la traversée. La plus jeune demanda: "Où demeurerons-nous désormais?" "Là-bas, au pied de la chute, près de la mer. C'est là que nous vivrons", répondit l'autre. C'est la fin.

5. MEMINTUEO

On avait causé de Memintueo³⁵ et l'un des jeunes adultes s'était offert pour aller l'affronter. "Je pourrais le tuer, moi!", avait-il dit. "Si j'arrivais à le voir, je pourrais le tuer". Quand d'autres Indiens l'avaient vu, ils avaient été tués. Un seul Indien avait réussi à survivre, et il était devenu le gendre de Memintueo. Il vivait depuis avec lui. "Je vais aller à sa recherche, dit le jeune adulte, mais vous resterez ici. Cela ne dérangerait si vous veniez. Seul Pashes m'accompagnera". Ce Pashes était son beau-père. Il était veuf. Il y avait longtemps que sa femme était morte. Le jeune homme était donc marié. "Pashes m'accompagnera, car il sait où se trouve Memintueo", dit le jeune homme. Ils partirent.

Après avoir marché, ils décidèrent de dresser la tente pour la nuit. Alors le jeune homme dit: "Pashes, je sens que je le verrai sous peu, demain j'irai à sa recherche". Il savait qu'il le trouverait. Le jeune homme s'était vêtu misérablement. Ses mitaines, toutes deux de la même main, étaient percées. Il portait des vieux mocassins. Tous ses vêtements étaient déchirés. Son arc était bandé. Il arriva au lac où Memintueo avait une cabane de castor. Le jeune homme se dirigea vers la cabane mais retourna au rivage avant de l'atteindre. Là il attendit.

Soudain Memintueo sortit de la forêt. Apercevant les traces de l'Indien, il se rendit les examiner de plus près. Puis il alla planter des bouts de bois pour indiquer que cette cabane était désormais la sienne. C'est alors que l'Indien s'avança sur le lac et arracha tous les piquets posés par Memintueo. Et tout en les enlevant, il disait: "Est-il vraiment le premier à venir ici, pour avoir le droit de s'approprier ainsi cette cabane?" Son arc était déjà bandé. Il le portait sous le bras. Le jeune homme dit à Memintueo: "Je retourne chez moi!" Tout en conversant avec le jeune homme, Memintueo touchait le collier de son interlocuteur au moyen de sa lance. L'Indien recula. "Ce collier devrait être porté plus haut", dit-il en soulevant le collier au moyen de sa lance et en poussant du même coup le jeune homme. Ce dernier faillit se mettre en colère. "Je retourne chez moi. C'est très loin", dit l'Indien. "Tu peux venir chez moi, c'est tout près, dit Memintueo. Je demeure là sur la montagne. Tu peux voir d'ici la fumée de mon campement". L'Indien lui dit: "Quand le soleil se lèvera, demain, je serai ici avec ma famille". "Très bien, je t'attendrai".

L'Indien revint à sa tente, qui n'était pas loin de là. Il dit à son beau-père: "Pashes, j'ai rencontré celui que je voulais voir". Pashes se mit à pleurer en pensant que Memintueo les tuerait. L'Indien se lassa d'entendre pleurer son beau-père. "Pourquoi pleurer ainsi, Pashes? Va plutôt me chercher des branches". "Sais-tu combien ils sont?", demanda le vieux. "Il y a Memintueo, ses trois fils et son gendre. Tu feras donc cinq fagots de branches", lui dit son gendre.

Memintueo arrivait chez lui. Les siens l'entendirent venir et enlever ses raquettes. Il les lança à terre. Les siens surent alors qu'il avait vu un Indien. "Ah! notre père doit avoir aperçu un Indien", dirent-ils. "Père, demanda un de ses fils, as-tu vu un Indien?" - "J'en ai vu un, mais il n'a pas l'air fameux". Memintueo était étendu sur le dos et il riait. Après avoir ri, il dit: "Celui que j'ai vu avait déjà très froid. Il a dû mourir gelé en retournant chez lui. Ses mocassins étaient gelés et il portait deux mitaines

faites pour la même main. Il portait son arc bandé sous le bras". "Ah! dit son fils, ce doit être celui qu'on nomme le téméraire. Pourquoi ne l'as-tu pas tué?" Memintueo répondit: "Il aurait pu vivre avec nous. Et comment pourrais-je le tuer s'il est déjà mort de froid? Tu as probablement l'intention de le tuer". Le fils répondit: "Comment vivre avec cet affreux?"

Quand Pashes eut terminé ses cinq fagots, son gendre lui demanda d'aller chercher ses flèches. Il installa les cinq fagots derrière sa tente et en frappa un. Le fagot se plaignit de douleur. Au même instant un des fils de Memintueo se sentit atteint et se mit à crier. L'Indien en fit autant des autres fagots qui hurlèrent de la même façon. Toutefois il rata le dernier. "Que s'est-il passé, Pashes. Va me chercher une autre flèche". Cette fois il atteignit le fagot qui hurla de douleur.

"Je t'avais averti, dit le fils de Memintueo à son père, ils font de la magie contre nous". - "C'est vrai dit Memintueo. Va me chercher mon ushupaken³⁶ que je le brûle". Il se mit à brûler son ushupaken. A ce moment-là l'Indien là-bas, frappa l'effigie de Memintueo. "Voilà comment je le tuerai, au moyen de mon ciseau à glace", disait l'Indien. Memintueo ressentit alors une douleur et se mit à crier. "Je t'avais averti, dit l'un des fils de Memintueo à son père, ils font de la magie contre nous". "Va chercher mon ushupaken", dit Memintueo. Et il en alluma les deux bouts. Un des bouts représentait Memintueo, l'autre son adversaire indien. Quand le feu représentant l'Indien arriva près de celui représentant Memintueo, ce dernier s'éteignit. "Tu vois bien qu'ils font de la magie contre nous," dit son fils. Memintueo essaya deux fois, mais toujours son feu s'éteignait. "Qu'est-ce qui ne va pas? Le feu de l'Indien est encore là quand le nôtre s'éteint. Allons donc examiner les étoiles!" On sortit pour voir les étoiles. Celles-ci étincelaient. "Elles ont l'air d'être normales, il y a seulement que nous les voyons à peine. Ce doit être pour cette raison que notre feu s'éteint."

Le lendemain l'Indien partit avant l'aube. Et quand le soleil se leva, il était rendu à la cabane de castor. Cette fois il portait de superbes vêtements. Il alla chercher des piquets pour fermer l'entrée de la cabane. Puis il fit un trou dans la glace. Un peu plus tard Memintueo se dirigea vers la cabane, accompagné des siens. Son fils pensait qu'ils arriveraient les premiers. L'Indien était très bien vêtu. Quand le groupe de Memintueo arriva au lac... "Père, voilà l'Indien qu'on nomme le téméraire". - "C'est lui que nous tuerons", dit Memintueo. Le ciseau-à-glace de l'Indien était aiguisé aux deux extrémités. En creusant son trou dans la glace, il changeait parfois de bout. Memintueo s'avança. "Pourquoi n'allez-vous pas vers votre victime? demanda-t-il aux siens. Auriez-vous peur?" Ses fils, effrayés, demeurèrent assis ensemble. L'Indien dit à Memintueo: "Creuse un autre trou de l'autre côté. Pourquoi tes fils restent-ils assis ensemble? Pourquoi n'iraient-ils pas là-bas chercher les fagots de bois que j'ai coupés pour bloquer la rivière. Il ne leur est pas nécessaire de prendre leurs raquettes, puisqu'il n'y a pas de neige sur la glace". Memintueo dit aux siens: "Votre victime vous demande d'aller chercher les fagots qu'elle a déjà coupés". Ils y allèrent. Le fils aîné ne partit pas tout de suite, car il voulait emporter son arc. Mais il finit par penser que ce geste paraîtrait suspect à l'Indien. Celui-ci avait déjà caché le sien sous la neige, près de l'endroit où les fils de Memintueo laissèrent les leurs.

Quand l'Indien jugea que les fils de Memintueo avaient atteint le haut du

lac, il eut l'idée de lui dire: "Enlève donc la glace qui s'est formée dans le trou. Il commence à y en avoir trop". Memintueo se mit à libérer le trou en enlevant la glace. C'est alors que l'Indien lui donna un coup de ciseau-à-glace dans le dos, juste entre les omoplates. Memintueo se méfiait pourtant de cette arme. En recevant le coup, il gémit de douleur. "Votre victime est en train de me tuer!" cria-t-il. Mais l'Indien le poussa dans le trou et Memintueo disparut sous la glace. Puis l'Indien courut jusqu'aux traîneaux et brisa les arcs des fils de Memintueo. Il se rendit en hâte en haut du lac. L'aîné des fils dit à ses deux jeunes frères: "Retournez là-bas, moi je vais tenter de lui faire gaspiller ses flèches". Ils s'enfuirent de chaque côté du lac, mais l'Indien réussit à les tuer tous les deux. Il ne restait que l'aîné, qui s'entoura de bâtons pour se faire une sorte d'armure³⁷. Il avait l'intention de faire en sorte que l'Indien épuise sa provision de flèches. Il en lança une en direction de l'aîné, mais le rata³⁸. "Attends un peu, cria le fils aîné. Si j'avais des armes moi-aussi, je me demande bien qui des deux l'emporterait". "Ce ne serait pas différent, reprit l'Indien, je suis le téméraire. Quand il t'est arrivé de tuer des humains, ils ont dû te parler de moi". "Oui, répondit l'aîné, tue-moi". L'Indien lui lança une flèche et il tomba mort.

Il ne restait donc que le gendre de Memintueo. L'Indien suivit ses traces et le découvrit qui se balançait sur un tronc d'arbre. Dès qu'il le vit, le gendre de Memintueo cria à l'Indien: "Je suis très content que tu les aies tous tués. Moi je me disais toujours, quand nous trouvions des Indiens, nous allons vivre en paix avec eux. Mais eux ils les tuaient". L'Indien lui répondit: "Je t'aurais cru si tu avais commencé par te taire. Quand tu apercevais des Indiens, tu étais celui qui tentait d'attraper les blessés. On t'entendait crier de ne pas laisser partir ceux qui avaient été touchés". "C'est vrai, dit le gendre de Memintueo. Alors tue-moi". L'Indien le tua et le fit tomber de l'arbre³⁹. Puis il alla vers un des fils de Memintueo, car il avait des doutes sur ce qu'on lui avait déjà dit. "Est-ce bien vrai qu'ils ont le cœur poilu?", se demandait-il. Il ouvrit le cœur et constata qu'il y avait vraiment du poil. Il les abandonna et se rendit à la cabane des castors.

Un peu plus tard la femme de Memintueo sortit de la forêt. Elle était accompagnée de plusieurs filles. Celles-ci s'assirent et la femme, armée de sa seule hache, continua vers l'Indien. Elle s'adressa à l'Indien qui s'employait à faire un trou dans la glace: "Où est mon vieux?" - "Ton vieux, je m'en sers comme bâton pour fermer l'entrée de la cabane de castors". - "Tu dois dire la vérité. Et mes fils où sont-ils?" - "Tes fils jonchent le sol là-bas". - "Tu dois dire la vérité. Et mon aîné?" - "Ton aîné il est étendu là-bas en haut du lac". - "Tu dois dire la vérité". Elle s'avança vers l'Indien et demanda: "Et mon gendre, qu'en est-il?" - "Lui aussi a été abattu". - "Il me met en colère!" dit la femme en le menaçant de sa hache. "Pashes, lance-lui une flèche", cria l'Indien. Pashes banba son arc, mais la femme se baissa juste au moment où le vieux laissait partir sa flèche. Elle s'avança ensuite vers le vieux beau-père. "Viens par ici, Pashes! cria l'Indien, elle s'apprête à te donner un coup de hache". Pashes ratait toutes ses flèches. L'Indien attrapa la hache au moment où elle la levait pour assommer le vieux. Il se saisit de la femme et la renversa. Il la tenait par les jambes et par le derrière. Puis il lui donna un coup de hache qu'elle sut éviter. Finalement, au second coup, il la coupa en deux. Puis il l'envoya elle-aussi sous la glace. C'est ainsi que l'Indien les extermina tous. C'est la fin.

6. CELUI QUI EPOUSA UN CASTOR FEMELLE

Il avait déjà épousé des femelles de toutes espèces. Sa première avait été un oiseau, mais il l'avait trouvée peu débrouillarde. Comme seconde épouse, il avait eu un geai. Elle non plus n'était pas débrouillarde. Un jour que son mari était à la chasse au castor, il en prit un dont la patte était cassée. "J'ai cassé ma patte, dit le castor, donne-moi le coussin dont tu te sers pour empêcher la courroie de ta charge⁴⁰ de te blesser". Elle avait acquiescé à cette demande du castor. Par la suite il avait épousé une renarde. Le soir elle mangeait les lanières de peau de ses raquettes-à-neige, mais le lendemain les raquettes étaient réparées car elle les lançait avant l'aube. Il resta avec elle durant plusieurs années. Il l'aimait beaucoup car elle lui faisait de belles raquettes. Il finit néanmoins par trouver cela ennuyeux: il aurait aimé qu'elle varie un peu. Il épousa plus tard un porc-épic femelle. Mais quand il était parti, elle mangeait l'écorce des montants de la tente de même que les cordes retenant celle-ci. Un soir, il constata qu'elle avait mangé l'écorce du bois de chauffage. Elle adorait l'écorce. Il l'abandonna, car il était fatigué de la voir manger l'écorce des montants de la tente. Puis il épousa une louve. Quand il arrivait le soir, elle faisait comme la renarde. Elle mangeait les lanières de peaux de ses raquettes et, durant la nuit, elle en posait des neuves. La matin il avait donc toujours une nouvelle paire de raquettes-à-neige. Il vécut longtemps avec elle. "Je vais m'ennuyer si elle agit toujours ainsi", pensa-t-il. S'il était resté avec la louve ou encore avec le renard, l'homme aurait toujours eu chaque matin des raquettes et des vêtements neufs. Mais il croyait que cela l'ennuierait et il décida d'épouser un castor femelle.

Il vécut avec elle durant plusieurs années. Au début d'un été elle lui dit: "Si tu passes près d'un ruisseau bordé d'aulnes, il te faudra mettre un tronc d'arbre en travers du ruisseau. Si au contraire celui-ci n'est bordé que d'herbe, une petite branche suffira. Tu agiras au meilleur de ton jugement. Si tu fais ainsi, je vivrai longtemps avec toi". Ils eurent trois enfants. Elle traînait la charge en hiver. Un soir qu'il venait de dresser la tente, il se mit à attendre sa femme. Elle tardait à le rejoindre. "Ce doit être parce que j'ai négligé de mettre un tronc d'arbre en travers de la petite rivière", pensa-t-il. Il partit à sa rencontre. Arrivé au sommet de la montagne, il l'aperçut dans le ruisseau. "Viens, lui cria-t-il, nos enfants ont froid!" "Pourquoi n'as-tu pas mis un tronc d'arbre sur le ruisseau?" lui demanda-t-elle. "Viens, lui cria son mari, nos enfants ont froid". - "C'est plutôt à toi de venir!", dit-elle. Elle continuait à nager, refusant de lui obéir. "Si tu essayais de te mettre à l'eau, tu verrais qu'on y est bien. Tu préférerais cela à la marche à pieds. Lance-moi une de tes mitaines". Il fit ce qu'elle lui demandait et sa mitaine se transforma en rat-musqué. Elle lui demanda d'envoyer l'autre mitaine, et le même phénomène se produisit. "Lance-moi un de nos fils", demanda-t-elle. L'enfant lancé à l'eau devint un jeune castor nageant ici et là. Il lança l'autre fils qui, lui aussi, parut ravi. Quant à lui il mit beaucoup de temps à se décider. "Enlève tes vêtements!", lui dit-elle. Il enleva finalement ses vêtements, entre dans l'eau et en fut ravi. Il se promenait ici et là. "Nous demeurerons dans l'eau, dit-elle. Si tu avais mis un tronc d'arbre comme je t'avais demandé de le faire, j'aurais continué à vivre avec toi sur la terre".

C'était l'automne. L'eau était glacée. Il construisit sa cabane avec de la vase et de la neige mouillée. Il tapait ça avec sa queue. Son nouveau

genre de vie lui plaisait. Soudain l'hiver commença et la chasse au castor aussi. Il dut se faire plusieurs maisons car on les lui brisait. Finalement il fut coincé dans sa hutte. On savait qu'il avait épousé un castor. Son épouse devina que sa mort approchait et elle lui dit: "Quand on ne tuera qu'un seul castor, tu ne devras pas en manger. Et pour vivre longtemps il faudra conserver un des bras du castor. Il faudra que tu gardes toujours ouvert ton trou dans la glace". Dès que sa maison fut détruite il s'en alla. Au cœur de l'hiver, la famine s'abattit sur le groupe. Jusqu'alors il avait souvent mangé du castor quand on en prenait deux ou plusieurs. Les autres finirent par tuer un jeune castor. "Nous allons lui mentir en disant que nous avons tué deux castors jumeaux", dirent-ils. Le soir, alors qu'il travaillait à garder ouvert son trou dans la glace, on fit bouillir le castor. Ensuite on lui en fit manger. Mais il sut, dès la première bouchée, qu'ils n'avaient tué qu'un seul castor. Alors il s'en alla en hâte vers la rivière. Les autres coururent derrière lui. Mais il leur lança de son trou le morceau de castor qu'ils avaient voulu lui faire manger. Il disparut. Les autres étaient fâchés contre lui. "Nous tuerons un castor demain", dirent-ils.

Le lendemain ils virent un castor sur la glace au milieu d'un grand lac. "C'est à cause du castor que j'ai mangé", disait-il. On alla vers lui. Il disparut et revint sur la glace tout près de la chute où il y avait de l'eau libre. Quand on était sur le point de l'attraper il disparaissait en disant: "C'est à cause du castor que j'ai mangé!" Finalement il disparut dans un de ses tunnels, et on abandonna la poursuite. Il était retourné avec son épouse castor.

Quand revint l'hiver, on le revit. Il avait grossi. Il avait construit plusieurs maisons au moyen de sa queue. Tout l'hiver ils tentèrent de le trouver, mais sans succès. C'est la fin.

7. MESH

Mesh⁴¹ sortit de la forêt et arriva au bord d'une large rivière. Celle-ci s'élargissait au pied d'une chute. Ayant découvert des bois de caribou sur le sol, il les emporta au bord de la rivière. Ces bois étaient gros. "Si je les mets dans la rivière, on croira qu'il y a un caribou à l'eau", se dit-il. Il s'assit près d'un coude de la rivière. Des gens arrivèrent en canot. Il les vit s'approcher de lui et alors fixa les bois à sa tête. Les gens l'aperçurent. "Qui donc est assis là-bas?", dirent-ils. Quand ils furent assez près de lui, il leur cria: "Envoyez-moi une femme!" Ils ne savaient pas que c'était Mesh et avaient l'intention de l'abattre de leurs flèches. Déjà l'un d'eux l'avait en joue, mais il abaissa son arme. Il y avait une veuve parmi eux. "Vas-y toi!", lui dit-on. Un canot alla déposer la veuve au rivage, et elle se rendit jusqu'à Mesh. Celui-ci commença par s'étendre à terre. Puis il s'assit et se laissa à nouveau tomber sur le dos. C'est alors que la veuve en fit le tour. Mesh se débarassa alors de ses bois de caribou en le jetant à terre, et il s'accoupla avec la veuve. "Ah! Ah!, c'est donc Mesh" dirent les gens. Quand il eut terminé ses ébats amoureux, ils se portèrent au secours de la veuve. Abandonnant celle-ci, Mesh s'enfuit dans la forêt. C'est ainsi qu'il franchit la pointe de terre formée par le coude de la rivière. Se retrouvant ainsi au bord de l'eau, il aperçut le chevalier solitaire. "Mon frère, lui dit Mesh, que s'est-il donc passé?" - "Rien de très remarquable, répondit l'oiseau; Mesh s'est accouplé". - "On le savait!", ajouta Mesh. Il refit ensuite à l'inverse le chemin l'ayant conduit auprès du chevalier solitaire. Ainsi se retrouva-t-il à l'endroit même où il avait rencontré la veuve. Le huard était là. Mesh l'interpella en disant: "Mon frère, que s'est-il donc passé?" - "Rien de très remarquable, lui répondit l'oiseau; Mesh s'est accouplé". - "On le savait", ajouta Mesh qui retourna au pas de course là où il avait rencontré le chevalier solitaire. Un loup-marin s'y trouvait. Mesh lui demanda: "Mon frère, que s'est-il donc passé?" - "Rien de très remarquable, dit le loup-marin; Mesh s'est accouplé". - "On le savait!", ajouta Mesh. Je suis fatigué de courir; les nouvelles se répandent donc si vite". Et il regagna la forêt, cette fois au pas de marche.

Ainsi rencontra-t-il de jeunes perdrix. "Que faites-vous? leur demanda-t-il. Qu'arrive-t-il à celui qui vous mange?" - "Il ne lui arrive rien du tout. Mais nos mères s'envolent bruyamment", répondirent les jeunes perdrix. Mesh se mit à les manger. "Je ne crois rien de ce qu'ils ont dit à propos du bruit", se dit-il. Il partit ensuite et vit plusieurs mères perdrix. Il s'approcha d'elles, mais elles s'envolèrent avec fracas. Surpris, il se retourna pour voir ce qu'il y avait derrière lui. "Ah! ce que vous m'avez fait peur!", dit-il. Il continua ensuite à marcher et finit par découvrir un gros rocher sur lequel poussaient des champignons. "Qu'arrive-t-il donc à celui qui vous mange?" - "Rien de spécial, sauf qu'il a ensuite tendance à péter", répondirent les champignons. Mesh en mangea et s'en mit même dans l'anus. "Ça ne fait sûrement pas péter", dit-il. Il continua à marcher et soudain il fut incapable de s'empêcher de péter. "Je vais enfin pouvoir causer, dit Mesh à son anus, quand j'étais seul, je n'avais personne à qui parler. Maintenant ce sera différent". Ainsi, plus il marchait plus il pétait. La chose finit cependant par l'importuner. A chaque pas qu'il faisait il lâchait un pet. "Tu es trop bruyant, tu éloignes tout gibier. Attends donc un peu", dit Mesh. Il chercha une pierre plate qu'il fit chauffer jusqu'à ce qu'elle devienne rouge. Quand il s'assit dessus, son derrière péta sans arrêt. "Désormais ça va changer!", dit Mesh. Il reprit son chemin et constata avec satisfaction qu'il

ne pétait plus que de temps à autre. Mais son derrière était brûlé. "Le voilà devenu calme, se dit Mesh. Il pétait tellement qu'il était devenu impossible d'approcher un gibier. Maintenant c'est moins pire". Et Mesh continua son voyage.

Apercevant soudain une volée d'outardes dans le ciel, il se mit à leur crier: "Mes frères, descendez! Vos parents vous ont tant cherchés! Voilà enfin que je vous trouve" - "Qui donc nous appelle ainsi?", se demandèrent les outardes. Elles se mirent alors à voler en cercle comme pour descendre. "Allez, descendez, répétait Mesh; voilà que j'ai enfin trouvé les outardes tant recherchées par leurs parents". Les oiseaux se posèrent et Mesh alla les trouver. Il leur dit: "Quand vous étiez jeunes, il y a de cela longtemps, vos mères vous perdirent. Or voilà que je vous trouve. J'ai apporté la danse-des-yeux-fermés. Je chanterai pour que vous dansiez". Il y avait là le huard. "Dansez autour de cette pierre, dit Mesh. Moi qui déborde de joie de vous avoir retrouvées, je chanterai. Fermez d'abord les yeux. Quand vous entendrez dans mon chant le mot *asham*, il ne faudra pas cesser de danser les yeux fermés". Mesh commença à chanter, et les autres à danser. Quand le cercle de danse eut fait un tour complet, Mesh se saisit d'une outarde et lui tordit le cou. "Asham, dit-il, n'ouvrez pas les yeux". Le huard se rendit compte que les danseurs étaient moins serrés les uns contre les autres qu'au début. "Comment cela se fait-il?", se demanda-t-il. Quand le cercle des danseurs eut accompli un second tour, le huard ouvrit un oeil. "Notre grand frère est en train de nous dévorer!", cria-t-il. Les danseurs prirent la fuite. Mesh saisit un bâton et frappa dans le groupe des outardes. Il ne réussit qu'à en tuer quelques-unes, dont il se fit un repas. "Elles ont cru à mon histoire", se disait-il tout en mangeant.

Quand il eut fini de manger, il gagna une région sans arbre et y aperçut un ours qui déambulait. C'était une plaine. "Mon jeune frère, cria-t-il, ta mère t'avait perdu quand tu étais jeune. Voilà que c'est moi qui te retrouve". L'ours s'éloigna en vitesse. Mesh le suivait en pleurant. "Mon petit frère, disait-il, il y a si longtemps que tes parents te cherchent, eux qui t'avaient perdu alors que tu étais jeune. Et voilà que je te retrouve". Quand l'ours en eut assez d'avoir Mesh sur les talons, il s'arrêta de courir et alla vers lui. "Mon petit frère, répéta Mesh, il y a si longtemps qu'on t'avait perdu. Et voilà que c'est moi qui te retrouve". Ils voyagèrent alors ensemble. "J'ai vu un endroit où il y a quantité d'airelles vigne d'Ida", dit Mesh. Les gales de son derrière brûlé étaient tombées dans la mousse autour des rochers, et étaient devenues des airelles vigne d'Ida. Ainsi voyagèrent-ils ensemble. "Quand nous rencontrerons ton père et ta mère, ils seront ravis que Mesh t'ait retrouvé", disait Mesh. L'ours commença à chercher des airelles pour manger. Mesh le suivit. "Il y en a beaucoup dans la plaine plus loin. Allons-y", dit-il. Il y en avait effectivement beaucoup quand ils arrivèrent là. Mais Mesh ne laissait aucun répit à l'ours, l'entraînant toujours plus loin. "Viens là-bas, il y en a beaucoup, viens à l'autre plaine", répétait-il. "Mais comment tes yeux te permettent-ils de voir aussi loin?", finit par demander l'ours. "C'est parce qu'un jour on m'y a fait gicler du jus d'airelles. Voilà pourquoi j'ai de si bons yeux", répondit Mesh. "Veux-tu que je t'en fasse autant pour améliorer ta vue?" - "Oui," répondit l'ours. "Va alors me chercher une pierre plate qui te servira d'oreiller pendant l'opération", dit Mesh. L'ours partit et revint avec une pierre plate. "Pose la à terre", lui dit Mesh. Ainsi lui fit-il poser cette pierre à côté d'une autre qui s'y trouvait déjà. "Couche-toi, je vais commencer à te mettre du jus dans les yeux. Tu sentiras

une certaine douleur. Ca va sûrement te pincer les yeux. Mais le tout ne durera pas longtemps. Après l'opération, tu verras les aïelles même de très loin. Couche-toi sur le dos là, la tête sur la pierre". L'ours obéit et Mesh se mit à lui faire gicler du jus de fruit dans les yeux. L'ours souffrait. "Ferme très bien les yeux, dit Mesh. La douleur va passer et alors tu auras une vue très forte." L'ours se plaignit d'une vive douleur. "Ferme bien les yeux!", lui dit Mesh. Il les ferma et Mesh lui frappa la tête au moyen de l'autre pierre. L'ours expira. "Il a cru à mon histoire, dit Mesh. Il y a vraiment cru! Où donc irai-je le manger?" Il dépouilla l'ours de sa peau et fit boucherie. "Où devrai-je manger mon ours?", demanda-t-il à son anus. "Près d'une rivière", répondit l'anus. "C'est bien ce que j'avais pensé", ajouta Mesh. Il fit donc une charge de sa viande d'ours et se rendit jusqu'à une rivière coulant entre des dunes de sables. "Nous mangerons au soleil", dit Mesh. Après le repas la chaleur devint écrasante. "Je tombe de sommeil, dit Mesh à son derrière. Neshtut⁴³, je veux me reposer un peu. Tu veilleras à ce que personne ne vole ma viande d'ours". Et il s'endormit après avoir dit à son derrière de l'éveiller si des gens s'approchaient.

Un peu plus tard des canots arrivèrent. Les gens qui s'y trouvaient dirent à l'anus: "Ne pète pas, ne l'éveille pas". L'anus leur obéit. Quand Mesh s'éveilla, les gens étaient déjà partis avec toute sa provision de viande. Il ne lui restait rien. C'est parce qu'on avait dit à l'anus de ne pas éveiller Mesh que sa viande n'était plus là à son réveil. "Ah! Ah! Neshtut, dit Mesh, pourquoi ne m'as-tu pas éveillé quand ils sont venu voler ma viande?" "Je dormais moi aussi, répondit l'anus, voilà pourquoi je ne les ai pas entendus. Je n'ai eu connaissance de rien". "Ils ont tout emporté, constata Mesh; tu aurais du m'éveiller". Mesh n'avait plus rien à manger. Il reprit la route.

Il rencontra finalement un loup qui décida de l'accompagner. A un certain moment Mesh demanda au loup d'aller chasser les caribous. Ce dernier put en tuer quelques uns; il lui arrivait cependant d'en perdre, lorsque par exemple le caribou s'élançait à la nage pour traverser un lac. Comme il ne pouvait nager, le loup devait contourner le lac. Il vivait avec Mesh depuis quelque temps quand un jour ce dernier lui demanda: "Pourquoi n'es-tu pas capable de traverser un lac? Pourquoi ne nages-tu pas lorsqu'un caribou traverse un lac? Il te serait alors possible de le rejoindre de l'autre côté. Mais bien au contraire, tu en fais le tour". "Il me serait impossible de traverser un lac en nageant, répondit le loup. J'ai un jour rêvé qu'il ne fallait pas suivre un caribou à la nage, sinon je serais entraîné au fond par les pierres qui s'y trouvent". "Ah! j'ai aussi fait ce rêve, dit Mesh. La prochaine fois que tu suivras un caribou, n'hésite pas à te lancer à l'eau derrière lui. Il ne pourra t'échapper. Tu verras".

A quelque temps de là le loup découvrit des traces de caribous et se mit à les suivre. Il parvint ainsi à un grand lac dans lequel le caribou l'avait déjà précédé. Parvenu au milieu du lac le loup coula à pic. Ce soir-là Mesh attendit en vain. "Qu'est-ce qu'il peut donc faire?", se demanda-t-il. Le lendemain il se mit à le chercher et finit par trouver ses traces. Parvenu au lac que le loup avait tenté de traverser à la nage, Mesh en fit le tour. De l'autre côté on pouvait voir les traces du caribou, à l'endroit où il avait quitté l'eau pour gagner la terre ferme. Mais de traces de son jeune frère, il n'en vit point. "Son rêve s'est peut-être réalisé", pensa Mesh. Il choisit un long bâton qu'il posa sur l'eau en le poussant vers le large. Rendu au milieu du lac le bâton se dressa à la verticale et coula au fond. On ne le revit plus.

"Voilà ce qui a dû arriver à mon jeune frère", se dit Mesh. Rebroussant alors chemin il revint de l'autre côté du lac. En route il rencontra des petites truites⁴⁴ et, plus loin, l'oiseau tissipmeshua⁴⁵ qui pleurait. Ses yeux étaient remplis de larmes. "Pourquoi pleures-tu mon petit frère?" - "Parce que les pierres se sont emparées du petit frère de Mesh" - "Mon jeune frère parlera. J'ai construit un barrage pour les petits poissons; va, ils sont pour toi". Et l'oiseau se mit à tout raconter. "Où est le loup?", demanda Mesh. "Il est au fond du lac, près de l'île du milieu. A l'aube les pierres ramènent le loup à la surface et le posent sur l'île; à la fin du jour elles retournent au fond avec lui. C'est pour elles une sorte de jeu. Quand elles s'arrêtent de s'amuser ainsi, elles tombent endormies". - "Va, dit Mesh, les poissons du barrage sont pour toi". Puis Mesh revint chez lui.

Tout en marchant il trouva des bois de caribou. "Je vais me faire une pointe de lance", se dit-il. Il en fit une longue. Le lendemain il revint au lac et, pour réussir à aller sur l'eau, il s'introduisit dans un tronc d'arbre creux.

Vers midi, quand le soleil commença à chauffer, les pierres entreprirent de monter son jeune frère du fond du lac. C'était une petite île rocheuse sans végétation. Le jeu des pierres consistait à tourner en cercle autour du loup étendu sur le sol. Parfois elles lui tiraient la queue. "Elles finiront par arracher la queue de mon jeune frère", se dit Mesh. Ayant entendu ces paroles, les pierres explorèrent l'île pour découvrir celui qui les épiait. On ne trouva personne. "Il n'y a que ce tronc d'arbre", dit l'une des pierres. Une autre suggéra d'en vérifier le contenu en lançant un caillou dans la cavité de l'arbre. Mais Mesh attrapa le caillou et le fit aussitôt sortir par l'autre bout, afin de leur laisser croire qu'il n'y avait personne. "Nous nous étions trompées!", dirent les pierres. Quand elles eurent complété leur jeu, elles s'endormirent dans l'île. Le loup se trouvait au centre d'un cercle étroit formé par les dormeuses. La chaleur les avait ainsi fait sombrer dans le sommeil. Mesh alla chercher son jeune frère et, avant de partir, frappa les pierres à coups de lance. Elles s'éveillèrent et s'élancèrent à sa poursuite. Il continua à les frapper de son arme. Il ramena finalement chez lui son jeune frère⁴⁶.

Un jour quelqu'un passa en chantant. "Qui donc chante ainsi tout en marchant?", se demanda Mesh. Après quelques recherches il vit que ce passant était la grenouille. "Mon petit frère, pourquoi chantes-tu ainsi en marchant?", lui demande-t-il. "C'est que je vais guérir les blessures que Mesh a faites aux pierres à coups de lance", répondit la grenouille. Après cette dernière visite elles seront guéries". "Ah! rétorqua Mesh. Et que chantes-tu donc lorsque tu entres dans la demeure des pierres?" - "Je me contente de faire le tour des pierres blessées. Ça suffit pour les guérir. Les paroles de mon chant sont alors: le bruit de mes jambes est le même que celui du hochet⁴⁷! Voilà ce que je chante" - "Ah! c'est ainsi!", dit Mesh. Il tua alors la grenouille, lui enleva sa peau et la revêtit. Il plaça ensuite un hochet sous un de ses genoux et se mit à sauter comme une grenouille. "Elle me disait donc qu'elle s'en allait guérir les pierres. Moi qui les ai blessées, je vais maintenant me rendre chez elles sous prétexte de les guérir! Et alors elles me donneront même des jupes en guise de paiement!", se dit Mesh. Il commença alors à chanter ce que la grenouille lui avait appris. "Voilà le chant de notre médecin!", se dirent les pierres. Et pour que la grenouille vienne guérir les blessées en les contournant, on plaça des jupes à l'extérieur.

Toutes les blessées étaient prêtes. On ouvrit la porte et Mesh entra. Il fit le tour des blessées en chantant ce que lui avait appris la grenouille. Puis il souffla sur les plaies, ce qui fit le même effet que si la pointe de lance s'y enfonçait à nouveau. Plus il soufflait ainsi, plus les pierres souffraient. "Il suffira de verser de l'eau froide là où vous avez mal!", leur dit-il. C'est ce que firent les blessées après son départ, et toutes moururent. "Comment se fait-il qu'elles sont toutes mortes? Etait-ce vraiment là notre médecin? Le ton de sa voix n'était-il pas un peu étrange?", se dirent les pierres. L'une d'elles fut chargée de suivre les traces de ce faux médecin. Mais Mesh avait déjà pris une certaine avance. Aussi avait-il eu le temps d'enlever son déguisement et de suspendre la peau de grenouille à un bâton. Quand la pierre vit cette peau, elle se dit: "C'est Mesh qui est responsable de la mort des pierres".

Mesh rencontra le long de son chemin des vieilles femmes occupées à coudre. Arrivé près d'elles il leur demanda: "Que fabriquez-vous donc?" "Nous cousons des sacs!", répondirent-elles à Mesh. "A quoi serviront ces sacs?" - "Ils contiendront les corps des pierres que Mesh a tuées". Près d'elles il y avait une corde tendue à l'horizontale. "Quand nous aurons terminé les sacs, nous les ferons parvenir aux filles qui, là-bas, prennent soin des malades", ajoutèrent les vieilles. "Très bien!", répondit Mesh. Dès qu'elles eurent fini de parler il les assomma, les mit dans les sacs et les fit parvenir aux filles grâce à la corde. "Mais qu'ont-elles bien pu mettre dans les sacs pour qu'ils soient si lourds?", dirent les filles. Elles eurent même de la difficulté à les manier. "On dirait qu'il y a comme des dos! Qu'ont-elles bien pu y mettre?" Elles les ouvrirent et y trouvèrent leurs mères en position foetale. "Ah! ce doit être l'oeuvre de Mesh!", dirent-elles.

Mesh poursuivit sa route à travers plaines et collines. Tout en voyageant il découvrit des traces. "Qui peut bien avoir marché ici? Ces traces semblent avoir été faites par un géant. Je vais les suivre", se dit Mesh. Les traces le conduisirent dans un lieu vallonné et rocheux dépourvu d'arbre. Le géant était assis sur une hauteur. Il s'agissait d'une énorme pierre. "Meikatna⁴⁸", dit Mesh en interpellant la pierre, seraient-ce tes traces que je viens de suivre?" Mais Meikatna ne parla pas. Mesh répéta sa demande. "Non, se fit-il répondre, je ne puis marcher. Tant que durera le monde, il me sera impossible de bouger d'ici". "Mais j'ai pourtant suivi tes traces depuis que la région est accidentée de plaines et de collines. Ça ne peut être que toi. Elles m'ont conduit jusqu'à toi", rétorqua Mesh. Et ensuite il fit à la pierre la proposition suivante: "Meikatna, courons ensemble. Je veux voir si tu vas vite!" "Mais comment veux-tu que je me mette à courir!", dit Meikatna. "Tu mens, dit Mesh, n'ai-je pas suivi tes traces?" "Mais, reprit Meikatna, il me sera impossible de bouger d'ici tant que durera le monde". - "Meikatna, je t'ai dit de venir courir avec moi", insista Mesh. Fatiguée de lui résister, la pierre fit un tour sur elle-même, puis un second, puis un autre, et finalement elle devança Mesh. "Plus vite", dit ce dernier. La pierre roula encore, en maintenant son avance sur Mesh. Et plus elle avançait, plus vite elle allait. "Encore plus vite!", lui dit Mesh. La pierre accéléra et Mesh courait maintenant derrière elle. Elle allait plus vite que lui. Il parvint à la dépasser, mais au prix d'un grand épuisement. Elle continuait à accélérer. Il pensa ralentir sa course en grimpant sur une colline, mais la pierre allait de plus en plus vite. Il l'avait sur les talons. Pour l'éviter il se mit à courir en faisant des détours de gauche à droite. Quand ils furent rendus sur l'herbe, Meikatna vint s'écraser sur lui. "Enlève-toi de là, Meikatna", dit

Mesh. "Mais pas du tout, n'est-ce pas toi qui a insisté pour que je vienne!" Mesh se sentait écrasé. "Enlève-toi, j'ai mal au dos. Si tu refuses j'appellerai mes jeunes frères *foudres*".⁴⁹ Il se mit à les appeler. "Mes jeunes frères *foudres*, il y a une pierre qui m'écrase". Il avait fait beau jusque-là, mais soudain des nuages se formèrent. Les *foudres* approchaient. "Ah! Ah!, mes jeunes frères viennent à mon secours", dit Mesh. "Mais comment veux-tu que je m'enlève, dit Meikatna. C'est nul autre que toi qui m'as fait venir là où je suis". Mesh cria à nouveau: "Mes jeunes frères, une grosse pierre m'écrase!" Les *foudres* n'étaient plus très loin. "Nous ne lui enlèverons que son vêtement!", se dirent-elles. Elles frappèrent la pierre, la fracassèrent et déchirèrent en même temps le vêtements de Mesh. "Ah! Ah! dit Mesh à la pierre, tu ignorais que ça se passerait ainsi!" Mais son vêtement était désormais en lambeaux. "Vous avez tout déchiré mon vêtement", dit-il à ses jeunes frères.

Il partit et aperçut dans l'herbe les traces d'un crapaud. Il les suivit jusqu'à ce qu'elles s'arrêtent à un tronc d'arbre, dans lequel le crapaud s'était réfugié. "Mon jeune frère, dit Mesh, sors de là que je vois qui tu es. Tu devras coudre mon vêtement". Le crapaud sortit et dit: "Mais que s'est-il donc passé? T'es-tu battu avec quelqu'un?" "Non, répondit Mesh, c'est une pierre qui m'a écrasé. Alors mes jeunes frères, à qui j'ai eu recours pour me libérer, ont aussi déchiré mon vêtement". "Donne-le moi!", dit le crapaud. Ce dernier se mit en frais de recoudre les morceaux du vêtement de Mesh. Il commença d'abord par reconstituer le vêtement en rassemblant les pièces déchirées, puis il marcha selon son propre mode de locomotion sur les déchirures. A chaque bond qu'il faisait apparaissait un point de couture. Mais les points étaient beaucoup trop espacés. Le travail était mal fait. "Voilà!", dit le crapaud en passant le vêtement à l'extérieur du tronc d'arbre dans lequel il avait travaillé. "Mais sors donc de là que je vois qui coud aussi mal!", dit Mesh. Quand le crapaud sortit de l'arbre, Mesh s'en saisit et lui exorbita les yeux. "Tu couds si mal, lui dit Mesh, qu'il vaut mieux que tu habites dans l'herbe". Il l'y lança en disant: "Ce sera désormais ton habitat". Mesh poursuivit sa route et aperçut les traces d'une musaraigne. Elles le conduisirent à un autre tronc d'arbre. "Mon jeune frère, veux-tu coudre mon vêtement!", cria-t-il en direction du tronc d'arbre. "Que t'est-il donc arrivé? T'es-tu battu?", lui répondit-on. "Pas du tout, dit Mesh, c'est une grosse pierre qui m'a roulé dessus, et mes frères *foudres* sont venus me libérer". - "Bon, reprit la musaraigne, donne-moi ton vêtement". Elle replaça les pièces ensemble et marcha sur les déchirures. Ses pas étant très peu espacés, elle fit un excellent travail. Quand le tout fut terminé elle passa le vêtement recousu en dehors du tronc d'arbre. Mesh fut très satisfait de son jeune frère. "Tu couds très bien!", dit Mesh. Les coutures étaient effectivement presque invisibles. Puis la musaraigne sortit du tronc d'arbre. "Oh! que tu es petite!", dit Mesh. Il la saisit, lui effila le nez et la lança dans le bois mort en disant: "Ce sera désormais-là ton habitat, toi si petite et si bonne couturière".

Quand les pierres du lac poursuivaient Mesh, l'eau commença à entrer dans son tronc d'arbre. Il souffla sur ce dernier, qui prit alors les dimensions d'un radeau. Comme l'eau montait partout, tous les animaux se réfugièrent sur le radeau. Mesh demanda alors au huard et au loup-marin de plonger aussi creux qu'il fallait, afin de rapporter un peu de la terre qui se trouvait au fond de l'eau. Le huard et le loup-marin étaient placés de chaque côté du radeau. Le premier à tenter sa chance fut le loup-marin. "Plonge à la verticale, lui dit

Mesh. Cherche la terre et rapportes-en un peu, toi qui peux demeurer longtemps sous l'eau". Le loup-marin plongea et refit surface au bout d'un moment. "Mon frère, dit-il à Mesh, suis-je demeuré assez longtemps?". "Retournes-y, lui répondit Mesh, et pour toujours!" Puis se tournant vers le huard, il dit: "A ton tour; je pense que tu peux rester longtemps sous l'eau. Essaie d'atteindre le fond". Le huard plongea à la verticale. On vit des bulles d'air remonter sur l'eau. Il ne revint qu'au bout d'un long moment. "Trouves-tu que je reste assez longtemps sous l'eau?", demanda-t-il en faisant surface. "Ce n'est pas pour savoir cela que je t'ai envoyé, lui répondit Mesh. Désormais tu resteras sous l'eau". Puis Mesh fit le tour de son radeau, et aperçut deux visons dans un coin. "Nous allons essayer", dirent-ils à Mesh. "Vous ne réussirez pas plus que les autres. Mais allez-y quand même. Plongez à la verticale", dit Mesh. Chacun des visons plongea d'un bout du radeau. Déjà un bon moment s'était écoulé et ils ne refaisaient pas surface. Mesh se mit à scruter l'eau tout autour du radeau. Il aperçut soudain l'un des visons qui était presque noyé. Dans sa gueule il tenait un peu de terre. Pour le ranimer, Mesh lui souffla dans l'anus. Le vison reprit ses esprits. Son anus était bien petit. Pour faire sortir la motte de terre se trouvant dans la gueule de vison, Mesh lui souffla dans l'anus. C'est ainsi que la terre devint immense. Mesh dit alors au huard d'en faire le tour pour connaître sa dimension. Parti d'une des extrémités du radeau, le huard fit le tour de la terre et revint à l'autre bout. Il tenta d'en faire le tour une seconde fois, mais dut s'arrêter en route car la terre était trop grosse.

8. KUKUKUESHIS

Papanessi c'est Kukukeshis⁵⁰. Il était un jour perché sur une hauteur. Le temps était tout à fait calme. Aucun bruit. Il n'entendait que les battements de son cœur. Il était là immobile, se demandant où il pourrait bien aller. Il s'envola et alla se poser au sommet d'une des deux montagnes entre lesquelles coulait une rivière. Celle-ci prenait la forme d'une chute au pied de laquelle les eaux éclataient en écume bruyante. Les pattes en position d'atterrissage, l'oiseau vint se poser au bord de la rivière. "Tu m'as appelé!", lui dit-il. "Mais comment aurais-je pu t'appeler?", lui répondit la rivière. De loin, l'oiseau avait confondu le bruit de la rivière avec un appel. "Tu vas t'apercevoir que moi aussi je puis crier fort", dit Papanessi. La rivière rétorqua: "Ma voix sera toujours plus puissante que la tienne. On pourra m'entendre jusqu'à la fin des temps. C'est à l'usure que je t'aurai". "Mais pourquoi m'avoir appelé, sinon pour savoir si je peux crier plus fort que toi?", demanda l'oiseau, qui se mit à construire un nid énorme tout près de la chute. Il le remplit ensuite de souris à pleine capacité. "Voilà assez de nourriture pour toute une année. On verra bien lequel des deux peut crier le plus", dit l'oiseau. "Très bien, lui répondit la rivière, tu verras qu'il t'est impossible de me surpasser en ce domaine". L'oiseau commença donc à crier: "Pana, pana, pana, pana, pana, pana, etc.". Toute la journée durant il criait ainsi, ne s'interrompant que quand il avait faim, le temps d'avaler une souris.

Puis vint l'hiver et la rivière gela. Son bruit diminua peu à peu. L'oiseau triomphait. "Moi, on ne cessera pas de m'entendre. Je suis bien le meilleur". Mais si on n'entendait plus la rivière, elle n'en continuait pas moins de faire du bruit sous la glace. Parce qu'il ne l'entendait pas, l'oiseau disait: "Je t'avais bien dit que je crierais plus longtemps que toi".

L'hiver passa et le temps commença à se réchauffer. Mais plus le printemps avançait, moins il restait de souris à l'oiseau, et plus la rivière recommençait à se faire entendre. Quand finalement se produisit la débâcle, le bruit de la rivière retrouva toute sa force. Pendant ce temps les provisions de l'oiseau avaient sérieusement baissé. Il ne lui restait maintenant que deux souris. Il n'en continua pas moins à crier: "Pana, pana, pana, pana, pana, pana, pana, etc.". Quand il ne lui resta qu'une souris, il n'en mangea d'abord que la moitié. "Pana, pana, pana, pana, pana, pana, etc.", continua-t-il à crier. Puis il mangea sa dernière moitié de souris et continua à crier sans arrêt. Mais plus il criait, plus il avait faim. Finalement, étourdi à force de crier, il s'évanouit et tomba dans la rivière. La faim avait eu raison de lui.

Le courant l'entraîna près d'une petite île sans sable bordée d'aulnes épais. Le rivage humide était glissant et les vagues le ramenaient au large. Il se retint à une branche d'aulne. Il se mit à faire chaud et les moustiques vinrent chercher leur nourriture sur les herbes du rivage. L'une d'elles découvrit Kukukueshis étendu à terre. "Ah! nous mangerons donc sur la charogne de Kukukueshis et nous y déposerons nos oeufs", dit-elle. Le bruit des moustiques volant tout autour de lui éveilla Kukukueshis. "Que disiez-vous donc?", leur demanda-t-il. "Nous nous proposons de pondre sur toi!", répondirent-elles. "Mais je ne suis qu'en train de dormir. Comment pourriez-vous pondre sur moi?", lança Kukukueshis. Et il s'éloigna en marchant, car il était devenu trop faible pour voler. Il gagna un terrain

couvert d'herbe, grimpa dans un petit arbre et s'endormit au soleil.

Soudain un caribou femelle passa par là. L'oiseau grimpa plus haut dans l'arbre et fit le vœux que le caribou vienne tout près de lui. "Je pourrai alors le tuer!", pensait-il. Ce caribou femelle était justement venu en ce lieu pour mettre bas. Kukukueshis vit naître le jeune caribou. Il était jaune et, tout de suite, commença à chercher à manger autour de l'arbre. L'oiseau vit l'herbe bouger au-dessous de lui. Il sauta alors sur le jeune caribou et le tua. "Voilà que j'ai tué un caribou! Mais qu'en ferai-je? Si des humains venaient à passer par ici, je leur éviterais la famine". Il commença donc à vider et à dépecer son caribou. Une des branches de l'arbre s'avancait au-dessus de la rivière. Il suspendit des morceaux de viande sur toute la longueur de cette branche, convaincu qu'il retrouverait la force de voler de l'autre côté lorsqu'il aurait consommé tout ce qui se trouvait ainsi posé sur la branche.

Alors qu'ainsi perché il mangeait, il vit venir des humains en canot. "Tiens, je vais leur faire une de ces peurs", se dit-il. Il se transforma en géant. En l'apercevant les humains s'écrièrent: "Ah! mais c'est Atshen". Ils s'approchèrent encore plus et l'un d'eux lui lança des flèches. C'est au moyen d'une omplate⁵¹ que l'oiseau se protégea des flèches. "Atshen se protégerait-il ainsi? Ce ne doit donc pas être lui". Ainsi reconnurent-ils l'oiseau qui leur offrit de la viande à manger immédiatement et d'autre à emporter. Il leur dit ensuite qu'il les accompagnerait en se posant sur le tas de viande déposé dans un de leurs canots. Les humains placèrent la viande dans le canot, y posèrent Kukukueshis et remirent le canot dans le courant.

Près du rivage, ils aperçurent un geai mort que le courant avait conduit jusque-là. Kukukueshis se dit que sa queue pourrait lui servir de pointe de flèche. "Je vais le garder, ça peut servir", dit-il aux humains. Il brandissait le geai et chantait: "J'ai trouvé une belle queue pour faire une pointe de flèche." Il chantait cela sans arrêt. Ses compagnons commencèrent à être ennuyés. Ils continuèrent à ramer et aperçurent un vieux canot abandonné. Ils le réparèrent un peu et le donnèrent à Kukukueshis. Mais comme il était seul à bord, le canot était tout penché d'un côté. Ceci ne l'empêchait pas de continuer à chanter la même chose. "Ah! celui-là, s'il ne cesse de chanter Atshen va nous repérer!" Un peu plus loin la rivière faisait un méandre. Ils ramèrent avec vigueur pour s'éloigner de Kukukueshis. L'un des humains sauta sur le rivage et l'autre resta assis dans le canot pour en maintenir l'équilibre au moyen de son aviron. Ils s'engagèrent en hâte dans le portage. Kukukueshis se trouvait toujours dans son canot et n'avait pas cessé de chanter le même refrain. Soudain le vent repoussa son canot de l'autre côté de la rivière, là précisément où se trouvait Atshen. Ce dernier fit chavirer l'embarcation de Kukukueshis. L'oiseau resta pris dessous entre les bois de traverse. Atshen fit dériver le canot ainsi renversé. Les humains se sauvèrent dans la forêt. Kukukueshis réussit à retourner son canot et à s'engager dans le coude de la rivière. Les humains cachés l'attendaient. Il contourna ainsi la pointe de terre et débarqua à l'autre bout du portage. Kukukueshis retrouva son chemin et arriva à l'endroit où les humains se tenaient cachés. "Que s'est-il passé?", lui demandèrent-ils en l'apercevant. "C'était Atshen, mais je m'en suis sorti", répondit-il. "Nous t'avions pourtant averti qu'il t'entendrait chanter", lui dirent-ils. "Très bien, déclara-t-il désormais je ne chanterai plus". Après cet incident il cessa de chanter et suivit les autres sans se laisser distancer par eux.

Là où ils allaient, l'hiver s'installait. Kukukueshis les suivit. Quand on arriva au lieu d'hivernage, il y avait une femme très intéressée aux hommes. "Nous allons faire en sorte que tu cesses de courir les hommes," dirent les gens. Ils lui enlevèrent les testicules et les lancèrent dans un sapin. Ce fut là l'origine de la gomme de conifère⁵². Cette opération la rendit distante. Elle montait toujours sa tente à l'écart, car elle avait honte. Tous faisaient en sorte d'éviter cette veuve. Or durant l'hiver un des garçons devint adulte. Elle se mit alors à coudre pour lui: une veste brodée, des pantalons, des mitaines, etc. Quand son travail de couture fut terminé, elle se mit à chanter pour le jeune adulte mâle. On fit savoir à ce dernier que c'était pour lui qu'elle ne cessait de chanter. Mais toujours elle demeurait dans sa tente. "Lorsque nous voyageons, dirent-ils au jeune homme, elle marche toujours la dernière". "Très bien, dit-il, demain matin je donnerai le signal d'un départ. Vous me suivrez". "N'oublie pas qu'elle a cousu pour toi". - "Oui, oui, demain je pars. Vous n'aurez qu'à me suivre".

Le lendemain le jeune homme partit en tête de groupe en direction d'un lac. Après avoir franchi quelques collines sans arbre, il s'arrêta près d'une forêt. Ensuite il traversa cette forêt et attendit de l'autre côté. En traversant la forêt il lui avait fallu passer par dessus un arbre tombé en travers du sentier. Les autres finirent par le rejoindre de l'autre côté de la forêt. C'est alors qu'il leur dit: "Je vais m'approcher de la veuve". Pour le taquiner les autres dirent: "Ah! souhaitons qu'il laisse nos épouses tranquilles!" - "Mais ce ne sont pas elles qui m'intéressent". Kukukueshis était cependant jaloux du jeune homme. Ce dernier retourna donc se cacher sous l'arbre tombé et se recouvrit de neige. Les femmes passèrent par dessus l'arbre sans soupçonner sa présence. Quant à lui, il faisait le compte de celles qui passaient. Et, avant que n'arrive la dernière, il fit dans la couche de neige qui le recouvrait un trou pas plus gros que son oeil. Il entendit soudain venir la dernière femme. Mais celle-ci n'aimait pas passer ainsi par dessus les arbres tombés. Elle chercha plutôt à le contourner. Mais là où elle voulait passer le terrain était très bas. Elle n'avait pas le goût d'y descendre et d'en remonter pour retrouver le sentier. "Je vais passer par dessus l'arbre, pensa-t-elle. Il n'y a sûrement personne qui m'y attend". Ainsi enjamba-t-elle l'arbre. Quand elle fut sur le point de disparaître, le jeune homme sortit de sa cachette. Il marchait derrière elle. "Je suis ravie d'avoir enjambé l'arbre", pensa-t-elle. Et le jeune homme pensa: "Enfin j'ai vu celle dont on ne peut s'approcher. Je n'avais jamais rien vu de tel". Il s'approcha d'elle et lui dit: "Si je disais aux autres jeunes hommes ce que j'ai vu, que diraient-ils?" "N'en fais rien, lui dit-elle. Si tu gardes le secret je te donnerai les vêtements que j'ai cousu pour toi. Je veux devenir ton épouse". Il quitta alors ses vieux vêtements et revêtit ceux qu'elle lui avait cousus. Il portait désormais une veste couverte de broderie. Elle lui suggéra de laisser là ses vieux vêtements. Il les jeta à terre. Tous deux s'apprêtèrent à continuer. "Va, lui dit-elle, ne dis pas que c'est moi qui t'ai donné ces vêtements. Ne parle à personne de ce que tu as pu voir. Quand tu seras rendu à la mer, tu me tailleras un bâton de marche".

Quand le jeune homme arriva là où les autres l'attendaient, son costume causa tout un émoi. Tout en marchant il façonnait un bâton de marche. "Dis donc, Kukukueshis, regarde ses beaux vêtements. C'est la femme qui a cousu cela pour lui", dirent les gens. Kukukueshis éprouva alors un vif sentiment de jalousie. On le taquina à ce sujet. Le jeune homme finit par s'asseoir sur son traîneau tout en continuant à travailler son bâton. Il avait l'air

un peu embarrassé. Le bâton de marche qu'il fabriquait était magnifique, bien lisse et bien poli. La femme les rejoignit et alla directement vers le jeune homme. Kukukueshis cria à ce dernier de s'éloigner. "Elle se dirige vers toi!" Mais le jeune homme ne bougea point. Il ne leva même pas les yeux. Elle vint prendre place à ses côtés. Kukukueshis demanda au garçon pourquoi il n'avait pas fui à l'approche de la femme. Depuis l'opération pratiquée sur elle, c'était la première fois de l'hiver que celle-ci se tenait pas à l'écart du groupe. "Ne t'avais-je pas crié qu'elle venait vers toi?", ajouta Kukukueshis en mettant le jeune homme en joue. Mais un autre Indien le bouscula pour l'empêcher de décocher sa flèche. "Qu'est-ce qui t'arrive Kukukueshis, serais-tu donc jaloux?", dirent les gens en se moquant de lui. On s'amusa à ses dépens. La jalousie de Kukukueshis était d'autant plus aigüe que la saison des mariages approchait. "C'est la jalousie qui le rend aussi violent", disait-on de lui. Ce sentiment ne fit que croître chez Kukukueshis.

Finalement le groupe reprit la route. Ils voyageaient sur un lac en long. Mais le jeune homme n'ouvrait plus la marche comme au début du voyage. Il se tenait plutôt avec la femme. Et, pour taquiner le jaloux, on ne se privait pas de lui dire: "Ah! ces jeunes couples, regardes-les donc là-bas!" Et à mesure que le jeune homme et la veuve organisaient leur vie de couple, la jalousie de Kukukueshis croissait. Le temps passa. Kukukueshis finit par trouver une femme. Elle avait nom Mésange-femelle-à-tête-brune. Mais comme elle était beaucoup trop petite pour lui, il ne put la prendre pour épouse.

L'hiver revint et Kukukueshis proposa au jeune marié de l'accompagner. Il allait chercher les branches nécessaires à la fabrication des lances. "Il y a ce qu'il faut là-bas, près de la montagne". - "Très bien!", acquiesça le jeune homme. Quand leur tentes furent dressées, les deux hommes partirent; Kukukueshis marchait le premier. Il projetait de s'approprier l'épouse de son compagnon. Lorsqu'ils furent arrivés à la montagne Kukukueshis dit: "Va chercher des branches, moi j'attendrai ici". L'autre partit. Quand il commença à couper les branches, Kukukueshis entendit comme des bruits d'os broyés. "Un arbre a du l'écraser à mort en tombant", se dit-il. C'est lui-même qui avait souhaité qu'un tel malheur arrive. Il s'empressa de retourner aux tentes et entra dans celle de son compagnon. Il s'assit près de l'épouse de ce dernier. "Eloigne-toi!", lui dit-elle. Kukukueshis lui répondit: "Ton mari vient d'être tué par les arbres. Désormais je le remplacerai auprès de toi". "Mon mari reviendra!", ajouta-t-elle. "Mais j'ai entendu le bruit qu'on faisait en le croquant", dit Kukukueshis. Effectivement le jeune homme cherchait également du porc-épic⁵³. Kukukueshis se dévêtit et s'allongea dans la tente de la femme. Le mari revint le soir même. L'entendant approcher de la tente son épouse dit à Kukukueshis: "Je t'avais dit qu'il reviendrait!". Kukukueshis dut fuir en hâte à quatre pattes. Quand il arriva dans sa tente, il n'avait eu le temps que d'enfiler ses bas.

Kukukueshis n'avait comme provision que des queues de rat musqué qu'il mangeait après les avoir fait fumer. Or durant l'hiver il apprit que la femme venait d'accoucher. Il prétendit alors être le père de l'enfant. L'accouchement eut lieu en fin d'hiver. "Bon, j'irai voir le nouveau-né et j'apporterai des queues de rat musqué pour qu'il puisse manger". Il répéta son projet à son entourage pour établir clairement sa paternité. "Voici des queues de rat musqué pour qu'il n'ait pas faim", dit-il. "Je n'avais effectivement rien à lui donner à manger", dit la nouvelle mère. Kukukueshis laisse les queues et partit. Mais dès qu'il fut entré chez lui, le père lança hors de la

tente les queues de rat musqué. Les chiens s'en saisirent. Kukukueshis les vit emporter dans leur gueules ce qu'il avait offert à l'enfant. Il s'élança à leur poursuite en criant que cela était pour le nouveau-né. Les parents de ce dernier se payèrent la tête de Kukukueshis en disant: "Les chiens ont pris la viande à notre insu, va-donc la récupérer".

Le bébé fut nommé Uekuakueitshis⁵⁴. Il grandit. Or un jour son père vit en rêve des caribous. Il emprunta deux flèches à chaque Indiens. Celles de Kukukueshis tombèrent plus loin, de l'autre côté de la montagne, et tuèrent deux caribous mâles. Après avoir ainsi tué deux caribous pour chacun, l'homme leur dit d'aller dresser leur tente à l'endroit même où leurs flèches étaient tombées. C'est ainsi que Kukukueshis, ayant trouvé ses flèches de l'autre côté de la montagne, revint chercher les siens. Ils partirent dresser leur tente à cet endroit. Tous les autres se mirent à dépecer leurs caribous et à en gratter les peaux. Tout allait bien car la montagne les protégeait du vent. Mais du côté de chez Kukukueshis le vent soufflait très fort. Il monta sa tente, installa son feu, déplaça ses caribous, et on commença à gratter les peaux. Mais on avait beaucoup de difficulté à travailler, car la fumée s'enroulait autour de sa tente à cause du vent. Kukukueshis décida d'aller porter des os et de la moelle au petit garçon. En arrivant chez l'enfant il déclara: "J'apporte ce qu'il faut pour faire la graisse de caribou⁵⁵; ta tante ne peut cuisiner là où nous demeurons car il vente trop fort". - "Très bien!", lui répondit-on.

Le lendemain, après qu'ils eurent fini de préparer la graisse, les Indiens firent le banquet de graisse de caribou. Tous ensemble ils érigèrent la grande tente collective à deux portes. "Nous allons manger, après quoi nous tenterons de connaître le vrai père de l'enfant. Celui sur lequel pissera l'enfant sera reconnu comme son père". Kukukueshis se réjouissait. Lui et son épouse furent invités au festin. Après le repas chacun prit le bébé pour l'embrasser. Kukukueshis était l'avant dernier à devoir le prendre. Le vrai père venait après lui. Chacun se devait de prendre l'enfant à bout de bras et de l'embrasser. L'opération commença. Kukukueshis se mit de la neige dans la bouche. Quand ce fut son tour, il prit l'enfant et fit gicler l'eau sur lui tout en l'embrassant. "Je suis le père, cria-t-il, il a pissé sur moi". Mais son stratagème n'échappa à personne. Ils avaient vu l'eau sortir de sa bouche. "Ce n'est pas ma salive, affirma-t-il; c'est vraiment l'enfant qui a pissé". Attends que tous aient essayé", lui rétorqua-t-on. Ce fut alors le tour du dernier. Quand il prit le bébé nu dans ses bras, ce dernier se mit à pisser. "Regarde, dirent les autres à Kukukueshis, l'enfant vient de pisser sur son père. Toi c'était autre chose. Ça venait de ta bouche". Mais Kukukueshis nia: "Ce n'était pas ma salive. Il est réellement mon fils". Il fut toutefois reconnu que l'autre était son père.

9. L'ENFANT COUVERT DE POUX

"Abandonnons notre fils", dit-elle. "Abandonnons-le", dit-elle. "Oui, dit-il, quittons-le".

Tôt le matin son mari se mit en frais de charger le traîneau. Elle l'aida à y placer le bagage. "Maman, je voudrais mettre mes bas!", dit-il. "Attends un peu, lui dit-elle, je vais d'abord charger mon traîneau". Et alors la femme chargea son traîneau. "Maman, je vais mettre mes bas", dit-il. "Attends un peu, lui dit-elle, je vais d'abord chausser mes raquettes." Et sa mère chaussa ses raquettes. "Maman, je vais mettre mes bas." "Attends un peu, lui dit-elle, je vais d'abord essayer mon traîneau et ensuite je te mettrai tes bas!" Elle se mit à haler son traîneau et en profita pour s'en aller. L'enfant courut sur la glace. "Maman, tu m'abandonnes," dit-il. Elle continua de s'éloigner sans même l'écouter. Comme ses pieds commençaient à geler, il retourna au rivage. Et alors il ne fit rien que pleurer.

Soudain, au bout d'un certain temps, son grand-père Mistapeo⁵⁶ vint vers lui. "Maman, cria-t-il, Atshen vient vers moi" - "C'est ta mère qui est un Atshen puisqu'elle t'a abandonné! Mais pourquoi t'ont-ils ainsi abandonné?", demanda-t-il à son petit-fils. "Parce que j'avais des poux," répondit-il. "Il n'y avait pas là de quoi t'abandonner!", dit Mistapeo. Et alors il épouilla son petit-fils. "Je vais laisser un mâle, une femelle, un très jeune et une lente. Cela occupera les gens de l'avenir lorsqu'ils seront en voyage, le printemps, par beau-temps," dit-il. Après avoir épouillé son petit-fils, il le mit dans une de ses mitaines. Ils s'en allèrent vers là-bas.

Ils rencontrèrent tout à coup un très jeune porc-épic. "Tue-le, grand-père, je le ferai rôtir au bout d'une corde," dit-il. "Le très jeune porc-épic retient trop de cendre,⁵⁷ nous en rencontrerons d'autres", dit Mistapeo.

Ils rencontrèrent un autre porc-épic. Sans être adulte, l'animal était plus âgé que le précédent. "Celui-ci je le tuerai", dit Mistapeo. Son grand-père se saisit de l'animal et, le soir venu, il le fit rôtir au bout d'une corde. "Tu mangeras lorsqu'il sera cuit!", dit-il à son petit-fils. Plus tard l'enfant se mit à manger. "Grand-père, dit-il, quelle partie de l'animal veux-tu?" - "Ne me donne rien, dit-il, car ils n'auraient pas envie de manger de ce que je mangerais. Ne me donne que les poumons". Ce fut tout ce qu'il donna à son grand-père, des poumons de porc-épic. "Si je prenais autre chose, l'homme de l'avenir n'aurait pas le goût d'en manger lorsqu'il lui arriverait de tuer du porc-épic!", dit-il.⁵⁸

Et alors ils repartirent. C'est dans cette direction-là qu'ils iront plus tard. "N'allons pas là, allons plutôt retrouver ta mère. C'est là-bas que tes gens se trouvent", dit Mistapeo. Ils allèrent vers eux. Rendu là le grand-père s'assit sur un tas de bois de chauffage et le fils entra dans la tente de son père. "Regarde, notre fils est de retour! Qui donc t'a ramené?", demanda-t-il. "C'est mon grand-père, regarde à l'extérieur!", dit l'enfant. Le père entr'ouvrit la porte de la tente. Qu'était-ce donc que cet homme couvert de poils!" "Vois donc, dit le père, c'est Atshen qui l'a ramené!". Et Mistapeo de dire: "C'est bien plutôt toi le véritable Atshen, toi qui as abandonné ton fils! Agrandis ta tente sur le côté pour que j'y prenne place." Aussitôt fait, Mistapeo s'installa dans une position assise. Son petit-fils

accompagnait les autres lors des chasses au caribou. Lorsqu'ils partirent ainsi au caribou... "Si nous tuons du caribou, quelle partie voudrais-tu que je te rapporte grand-père?" - "Les poumons!", répondit alors Mistapeo. Et lorsqu'ils tuaient du caribou, il ne lui rapportait que les poumons. "Grand-père, voici tes poumons!", disait-il avant même d'entrer dans la tente. Mistapeo ne mettait que les poumons sur le bâton-à-rôtir. Il ne pouvait manger la viande. "Si j'en mange, elle n'aura pas de goût pour l'homme de l'avenir; il n'y trouvera aucun goût", disait-il à son petit-fils. A chaque fois qu'ils allaient au caribou, il demandait: "Grand-père, quelle partie veux-tu que je te rapporte si on tue du caribou?" - "Des poumons!", disait-il.

Un jour que les chasseurs étaient au caribou, la femme se mit à penser: "Comment se fait-il qu'il soit complètement recroquevillé dans un trou? C'est comme s'il était assis dans un nid. Comment se fait-il qu'il ne sorte jamais? Il ne va jamais à l'extérieur pour excréter. Je me demande bien où il excrète?" Même si elle n'avait rien dit, Mistapeo sut à quoi elle pensait. "A cause des paroles que tu viens d'avoir à mon endroit, je vais vous laisser mon petit-fils. Mais écoute bien ceci: quand il reviendra à la maison, vous ne pourrez l'arrêter de pleurer."

L'enfant revint. Son grand-père était parti. En arrivant l'enfant dit: "Voici tes poumons, grand-père!" Mais il n'était pas là pour les prendre. "Où est mon grand-père? Serait-il parti?", dit l'enfant. "Ton grand-père est parti", lui dirent-ils. "Je vais aller le rejoindre!", dit l'enfant. Ils l'en empêchèrent physiquement, mais il réussit à s'échapper et il courut vers son grand-père. Il le rejoignit. Mistapeo prit son petit-fils, le posa sur sa main et, de son souffle, le renvoya vers la demeure de ses parents. Il vint tomber dans la tente et recommença à pleurer sans cesse. "Qu'est-ce qu'il te faudrait pour cesser de pleurer? Qu'aimerais-tu avoir?", lui demandèrent-ils. "Je cesserais de pleurer si je pouvais tirer des flèches aux oiseaux d'été", - "D'accord, dirent-ils, mais tu nous en demandes beaucoup. Nous partirons demain pour aller chercher les oiseaux d'été". Jadis on avait ainsi tenté d'aller chercher les oiseaux d'été.

Tôt le matin tous partirent. La loutre était du groupe, ainsi que le harard. Tous partirent: tous les êtres qui sont des animaux. En cours de route quand il tombait, la loutre se mettait à rire. Le simple fait de s'accrocher sur quelque obstacle la faisait rire. Ils arrivèrent ainsi chez deux vieilles femmes. "Qu'allez-vous donc chercher? Nous avons entendu dire qu'il y a un enfant qui pleure sans cesse", dit l'une des vieilles. "Nous allons chercher l'été", répondirent-ils. "Comment pourriez-vous réussir? dit-elle. Cela a déjà été essayé jadis, mais ce ne fut jamais possible" - "Nous allons tenter notre chance, au cas où ce le serait. Si jamais votre neige se met à fondre, cela signifiera que nous y sommes parvenus" - "D'accord, dirent-elles, vous rencontrerez donc le castor géant dont on dit qu'il offre aussitôt sa graisse; mais si vous riez de lui il la reprendra" - "Que faudra-t-il alors faire?" demanda-t-on. "Lorsqu'il s'apprêtera à sortir, vous n'aurez qu'à couper la corde du sac qu'il porte sur le dos". Et alors ils s'en allèrent.

A chaque fois qu'il butait contre quelque chose, la loutre éclatait de rire. Lorsqu'ils furent rendus près de chez le castor géant, ils se dirent les uns aux autres: "Loutre va nous faire tout rater; pourquoi ne pas en finir avec ce rire?" Ils se saisirent donc de la loutre et se mirent à la chatouiller.

jusqu'à ce qu'elle rit aux éclats. Son rire diminuait de plus en plus et elle finit par en perdre le souffle. "Laissez-la tranquille, vous allez la faire mourir." Quand ils la libérèrent elle riait beaucoup moins. Et ils arrivèrent chez le castor géant. "Quand il sera entré avec sa graisse, il se mettra à péter sans arrêt", avaient dit les deux vieilles. Il travaillait à sa graisse. Il se mit à la couper en morceaux. Il l'avait déjà déballée. Il pétait à chaque fois qu'il la déplaçait. Il la rompait. La loutre avait très envie de rire. Les autres la cachèrent derrière eux. Le caribou et le pécan se tenaient de chaque côté de la sortie et aiguisaient leurs couteaux. Au moment où le castor s'y attendait le moins, la loutre éclate de rire: "Ah! ah! ah!" Le castor remballa sa graisse et se dirigea vers la porte en l'emportant sur son dos. Il se trouva alors un peu coincé entre le caribou et le pécan qui coupèrent de chaque côté la corde retenant le sac de graisse. Le castor ne se rendit même pas compte que celui-ci n'y était plus. "Nous allons chercher les oiseaux d'été, dit-on au castor géant; lorsque bientôt ta rivière deviendra jaune, tu pourras te dire que nous avons réussi."⁵⁹ Lorsqu'ils se furent un peu éloignés de cette rivière, ils se mirent en frais de se partager la graisse. "Loutre, dirent-ils, quelle quantité de graisse veux-tu manger?" - "J'en voudrais autant que la grosseur de ma tête" - "Ce serait beaucoup trop pour toi qui as failli tout nous faire perdre" - "Je pourrais alors en prendre autant que la longueur de ma patte avant". C'est ce qu'elle reçut en partage, car sa patte avant était courte. Et ils partirent de nouveau.

"Ce sera d'abord la jambe droite que vous rencontrerez", leur avaient-elles dit. Et alors ils passèrent sous uepatutshishikat⁶⁰ "Que ferons-nous de la jambe droite lorsque nous y arriverons?" - "C'est une falaise, vous devrez la frapper à coups de lance", leur suggéra-t-on. "D'accord!", répondirent-ils. "Ceci n'a jamais été fait dans le passé!", dit-on. Ils arrivèrent à cet endroit. C'était une falaise. Ils se mirent à la frapper avec leurs lances. Au bout d'un moment celui dont c'était la jambe se mit à bouger. Je me demande bien où il se trouvait. "Aie! aie! aie! aie!", disait-il, je vais libérer le passage, sans quoi l'enfant ne cesserait de pleurer." Je me demande bien comment il avait été mis au courant de cela. Ils se trouvèrent de nouveau en présence de uepatutshishikat. Il leur fallait passer dessous. Le renard blanc fit un tunnel. Ils l'enduirent d'huile. "En franchissant le tunnel chacun devra l'élargir", leur avait-on dit. Ils y passèrent tous et le tunnel était devenu plus gros lorsque le dernier y passa. Ils continuèrent leur voyage.

"Nous arriverons maintenant à l'été", dirent-ils. Ils y arrivèrent. "Je me demande où nous nous installerons pour les attendre?" - "Nous devrions les attendre sous le vent, dirent-ils, mais ce soir le vent tournera, il viendra alors de ce côté, nous devrions donc nous asseoir maintenant dans le vent". C'est là qu'ils s'installèrent. Le soir venu le rat musqué se promenait au fil de l'eau pour faire le guet. "Au moment où nous arriverons à lui, lorsque le rat musqué s'approchera à la nage, ne l'interpellez pas", leur avait-on dit. Quand vint la nuit le vent tourna, le vent tomba; il n'y avait plus de vent. Et un peu plus tard, la nuit étant venue, le rat musqué se présenta à la pointe. "Ne l'interpellez pas", leur avait-on dit. Il nageait lentement tout en écoutant. "Le maudit rat musqué contourne la pointe", dit l'un d'eux. Le rat musqué dit alors: "Ah!, ah!, il y a des gens, je les ai entendus, je vais rapporter la chose aux autres." - "Pourquoi l'as-tu interpellé?", dit-on. "Ah!, ah!, je vais aller leur dire qu'il y a des gens", dit le rat musqué. "Rat musqué ne leur en dis rien, nous te donnerons de la graisse à manger. L'enfant ne peut s'arrêter de pleurer", lui dirent-ils. "J'avais raison, dit

le rat musqué, il y a bien là des gens, je vais rapporter la chose." Ils invitèrent le rat musqué: "Nous te donnerons de la graisse à manger, nous en lancerons à l'eau". Et alors ils lancèrent un petit morceau de graisse à l'eau; le rat musqué plonge et ramena la graisse à la surface. "Rat musqué, dirent-ils, ne te lèche pas les pattes, tes griffes deviendraient blanches à force de les lécher" - "J'ai déjà léché mes pattes, mais je sais bien ce que je leur dirai; je leur dirai que j'ai trouvé des algues là où la rivière s'élargit, là où je n'étais jamais allé auparavant; je leur dirai que ces algues étaient très grasses, que c'est à cet endroit que je les ai trouvées." "D'accord rat musqué, dirent-ils, donc ne signale pas notre présence. Si notre entreprise réussissait l'été changerait". "D'accord", dit le rat musqué. "Rat musqué parle-nous d'eux, que font-ils le soir?" - "Le soir ils dansent, dit le rat musqué, et le lendemain ils dorment tard. Ce sont deux vieilles qui font le guet le matin." - "Parfait, dirent-ils, et où sont les étés?" - "Ils sont dans un sac à l'arrière de la tente" - "Très bien. A l'aube rat musqué tu emporteras un tronc d'arbre sur la rivière. Tu t'arrangeras pour que les bois soient en dehors de l'eau. Tu l'emporteras tout en nageant et tu te rendras ainsi jusqu'aux canots que tu perforeras; tu sectionneras aussi presque complètement les avirons" - "C'est bien, dit le rat musqué, je ferai tout cela".

Le soir venu les détenteurs de l'été dansèrent. Entre deux danses ils explorèrent les parois de la tente de l'intérieur, au moyen d'une torche, afin de vérifier si quelqu'un les épiait de l'extérieur. "Je me demande qui devrait aller les épier, avait-t-on dit, c'est hibou des marais au vol silencieux qui devrait y aller" - "D'accord, avait dit le hibou des marais, j'irai les espionner". Et tandis qu'ils dansaient il les surveillait à travers un trou dans le mur d'écorce de la tente. Entre deux danses ils explorèrent de l'intérieur la paroi de la tente au moyen d'une torche, afin de s'assurer que tout était normal. Il y avait quelque chose qui traversait le mur. "Brûlez ce qui traverse le mur au moyen d'une torche, dirent-ils. Ils brûlèrent ainsi le bec du hibou qui devint blanc sous l'action de la chaleur. "Allons voir dehors", dirent-ils. Ils coururent à l'extérieur. Le hibou mit une petite branche à la place de son bec et s'envola. "Ce n'était qu'une branche qui traversait le mur", dirent-ils.

Tôt le matin, les attaquants se mirent à attendre les événements tandis que dormaient encore les autres. Le rat musqué perfora les canots et sectionna à demi les avirons. Quand le soleil se leva il traversa à la nage emportant avec lui le tronc d'arbre. On ne le vit que lorsqu'il retransversa à la nage. Les deux vieilles femmes s'écrièrent alors: "Votre grand-père⁶¹ traverse à la nage!" Ils coururent au rivage. Quelques-uns coulèrent avec leurs canots. D'autres brisèrent leurs avirons. Seuls le poisson et la carpe noire furent laissés au camp.

Ils se saisirent du poisson blanc et de la carpe noire et leur engluèrent la bouche afin qu'ils ne puissent appeler. Puis ils s'emparèrent de l'été. Ce furent le caribou et le pécan, les deux plus rapides, qui le portèrent. Quand tous eurent quitté les lieux, le poisson blanc aperçut un bâton-à-rôtir et s'en servit pour perforer ce qui lui fermait la bouche. Voyant cela la carpe en fit autant. Ils crièrent alors: "Ils vous ont pris l'été!" Les autres s'élancèrent à leur poursuite.

Ils ne tardèrent pas à rejoindre le huard. "Nous en avons attrapé un,

dirent-ils, marchez sur ses plumes de derrière". Et alors ils marchèrent sur ses hanches.

Et de nouveau, pas tellement loin de là... "Nous en avons attrapé un autre, marchez-lui dessus", dirent-ils. Et alors ils lui marchèrent sur les hanches et sur la tête de la loutre.

"Prenez de l'avance, dit le pécan, moi je vais ralentir leur marche". Il grimpa sur une épinette blanche. "Nous en avons attrapé un autre, dirent-ils, et c'est celui qui passe pour le plus rapide. Il est dans l'arbre. Où est donc le poisson blanc qui passe pour un bon archer?" Il avait été laissé très loin derrière. Il arriva. "Abats-le!", dirent-ils au poisson blanc. "D'accord, dit-il, mais je ne vais pas l'abattre réellement, je vais plutôt lui atteindre la queue." Il lui tira une flèche sur le bout de la queue. Le pécan se dit qu'il ne fallait pas trop s'en faire pour autant, et descendit de l'arbre en contournant le tronc. Lorsqu'il fut sur le point d'atteindre le sol quelqu'un déclara: "Laissez-le donc tranquille" - "Il faut le frapper. Faites un cercle autour de l'arbre pour pouvoir l'atteindre." Ils encerclèrent l'arbre lorsque le pécan fut sur le point d'atteindre le sol. Mais alors il fit un bond et disparut instantanément.

Lorsqu'ils arrivèrent de l'autre côté de la montagne, ils comprirent aux bruits qu'ils faisaient que les autres avaient pris une bonne avance. "Nous n'arriverons jamais à les rattraper, dirent-ils. Si nous les appelions..." Ils crièrent alors: "L'hiver et l'été devraient aller et venir!" - "D'accord!", répondirent les autres. C'est là qu'ils ouvrirent le sac et libérèrent l'été. Quand ce fut fait la neige se mit à fondre sous l'effet du soleil. Déjà les oiseaux s'étaient répandus partout. L'enfant se fit alors un arc et des flèches et se mit à tirer sur eux.

"Et maintenant combien y aura-t-il de lunes par hiver?", demandèrent-ils au caribou. Ce dernier répondit: "Autant qu'il y a de poils entre mes doigts de pieds!" - "Ce sera trop, dirent-ils, la neige s'accumulera tellement que tu ne pourras jamais creuser assez pour trouver ta nourriture. Et toi Castor qu'en penses-tu?" - "Il devrait y en avoir autant que j'ai de rayures sur ma queue" - "Ce sera trop. S'il y en avait autant que cela tu resterais pris dans la glace et tes tunnels s'englaceraient. Et toi Geai gris, que suggères-tu?" - "Autant que le nombre de mes poils" - "Ce sera trop, dirent-ils; s'il y en avait autant que cela, tes petites branches sèches seraient emportées par le vent et tu n'aurais rien à manger." - "D'accord!", répondit le geai. Soudain le pic maculé étendit les jambes. "Je crois pour ma part qu'il devrait y avoir six lunes dans un hiver!" Il avait six doigts de pieds. "D'accord, dirent-ils, c'est le nombre qui convient." C'est le nombre de lunes qu'il y a dans un hiver. Ils s'étaient inspirés des pattes du pic.

Ils arrivèrent chez les vieilles femmes qu'ils avaient rencontrées à l'aller. "Va chercher de la neige!", dit l'une d'elles à sa compagne lorsqu'elle voulut en faire fondre. En arrivant là où elle avait l'habitude de prendre sa neige, elle se mit à la chercher à tâtons⁶². "Ma bonne amie, dit-elle, il n'y en a plus. Nos petits-fils ont dû réussir!" Et alors elles se mirent à chanter: "L'été, l'été, l'été, ils l'ont emporté, ils l'ont emporté." C'est ce qu'elles chantaient tellement elles étaient contentes, dit-on. Mais quand ils leur dirent: "On nous a dit que l'été et l'hiver disparaîtraient et reviendraient", elles s'étendirent et moururent.

L'enfant attachait ensemble les nombreux oiseaux qu'il avait tués. "Il a déjà tué plusieurs d'entre nous, se dirent les oiseaux; nous devrions l'inviter à se joindre à nous. Chacun d'entre nous devrait lui donner quelques-uns de ses poils et quelques-unes de ses plumes". Les oiseaux l'invitèrent alors: "Pourquoi ne viendrais-tu pas vivre avec nous, lui demandèrent-ils, tu as déjà tué plusieurs d'entre nous. Chacun te donnerait de ses poils" - "D'accord!", répondit-il. Depuis lors il manquait à l'appel. Il avait déposé son arc et ses flèches et pris son vol. C'est lui le pinson⁶³. Les rayures qu'il a sur la tête lui font comme un chapeau. C'est l'enfant, dit-on. Il avait rejoint les oiseaux. Ils le cherchèrent mais ne trouvèrent que son arc et ses flèches, ainsi que ses oiseaux morts qu'il avait attachés ensemble exactement comme on le fait des gibiers d'eau qu'on vient de tuer. C'est ainsi qu'il avait été invité par les oiseaux à se joindre à eux. Il s'était joint à eux.⁶⁴

10. LE PETIT ENFANT

Une femme avait trois enfants, dont deux n'avaient pas de poux. Le troisième en était couvert. C'est pourquoi elle ne l'aimait pas. C'était un jeune garçon. Elle lui dit qu'elle l'abandonnerait parce qu'il avait trop de poux.

Le lendemain le mari partit en laissant à son épouse le soin de démonter la tente et de tout emporter. L'homme était parti sans bagage. Aussi la femme commença-t-elle à charger son traîneau. Elle plia la tente et ramassa ses effets. Un des enfants pouvait marcher. Elle mit l'autre sur le traîneau. Quand au troisième elle ne l'avait pas encore habillé. Il se tenait près du feu et disait: "Maman, habille-moi!" "Un instant, lui répondit-elle, je vais terminer le chargement du traîneau." Encore une fois l'enfant implora sa mère en disant: "Maman, habille-moi!" "Attends, lui dit-elle, que j'aie fini de charger mon traîneau!" L'enfant revint à la charge: "Maman, habille-moi!" "Attends, je t'habillerai après avoir ramassé tous les chaudrons qui traînent ici et là!" L'enfant était encore nu-pieds. C'était un assez jeune enfant. Il demanda encore à sa mère de l'aider. "Attends, lui répondit-elle, il faut que j'aille chercher la pelle à neige". Quand on déménageait on laissait toujours brûler un feu à l'emplacement de la tente, pour pouvoir s'y réchauffer durant la préparation des bagages et leur changement sur le traîneau. On fait encore de même aujourd'hui. C'est auprès de ce feu que l'enfant tentait de réchauffer ses pieds nus. Il dit encore: "Maman, viens m'habiller!" "Attends un peu, lui répondit-elle, je vais d'abord chausser mes raquettes à neige". - "Maman, viens donc me chausser!" - "Attends un peu, je vais faire un petit bout de chemin en tirant mon traîneau pour m'assurer que la charge est bien équilibrée". Elle partit alors et ne s'arrêta pas. L'enfant courut pieds nus derrière sa mère qui l'abandonnait. Mais il revint car il avait froid aux pieds. Il restait un peu de bois de chauffage que l'enfant mis dans le feu. Il réchauffa ainsi ses bas et ses mocassins avant de les enfiler. On était encore à l'aube.

Quand le soleil fut au milieu de sa course son grand-père Mistapeo vint vers lui. C'était son grand-père. Il avait la taille d'un géant. Le voyant s'approcher de lui, l'enfant courut dans la direction prise plus tôt par sa mère en criant: "Maman, Atshen arrive!" Là-dessus Mistapeo lui dit: "Le vrai Atshen, c'est ta mère qui t'a abandonné. Reviens-donc!" L'enfant alla vers Mistapeo qui lui fit un bon feu. "Pourquoi t'ont-ils abandonné?", demanda-t-il. "Parce que j'avais des poux sur la tête." Mistapeo ramassa le vêtement de l'enfant et l'habilla. Ce vêtement était fait d'une peau de caribou entière, y compris la tête dont le crâne avait été enlevé. Ce vêtement tout d'une pièce lui tenait lieu à la fois de manteau et de chapeau. Ses parents lui avait laissé ce vêtement. Mistapeo commença à épouiller son enfant. Il les avait presque tous fait disparaître lorsqu'il déclara: "Je vais laisser dans ta tête un pou mâle, une femelle et une lente afin que les humains de l'avenir puissent s'épouiller. Maintenant partons!" Mistapeo étant une sorte de géant, il déposa l'enfant dans sa poche. Il n'aurait pas froid ainsi.

Tout en marchant ils arrivèrent à un endroit où il y avait des castors. Mistapeo déposa l'enfant à terre et alla de l'autre côté de la cabane. "Quand tous les castors auront réintégré leur cabane, tu me le diras!", recommanda-t-il à l'enfant. Mistapeo alla marcher en vue de faire du bruit pour forcer les castors à revenir à leur cabane. Il piétina ainsi tout

autour et les castors revinrent chez eux. Alors l'enfant cria: "Mon grand-père, ils sont tous dans leur cabane". C'est ainsi qu'ils les tuèrent tous. Ils en mirent à cuire. "Que veux-tu manger?", demanda l'enfant. "Je ne veux que les poulmons!", répondit Mistapeo. Il ne mangea pas de viande, seulement les poulmons et le foi. Seul l'enfant mangea de la viande. Il resta longtemps ainsi avec son grand-père. Il grandit et devint un adulte.

Un jour Mistapeo lui demanda s'il aimerait retourner voir sa mère. "Oui", répondit-il. Ainsi partirent-ils. Cette fois Mistapeo ne mit pas son petit-fils dans sa poche, car il était devenu trop grand. Il pouvait désormais marcher. Il avait vécu longtemps avec son grand-père. Le voyage fut long. Soudain le jeune homme aperçut des traces de traîneau. "Ce n'est pas par là, lui dit Mistapeo. Ta mère est partie ailleurs. Je sais où". Mistapeo reconnut les traces laissées par la mère du jeune homme. Quand il retrouva sa mère, au printemps, ça faisait déjà un an qu'il était avec son grand-père. Il était devenu adulte. Mistapeo lui indiqua donc qu'elles étaient les traces de sa mère. Ils finirent par apercevoir la fumée de la tente. Son père n'y était pas. Il n'y avait que sa mère et les deux autres enfants. Le jeune homme entra subitement dans la tente. Sa mère le reconnut et lui demanda qui l'avait conduit à sa tente. "C'est mon grand-père qui m'a ramené", répondit-il. Apercevant Mistapeo, la femme déclara que c'était là Atshen. "C'est plutôt toi Atshen, toi qui as abandonné ton enfant!", rétorqua Mistapeo. La femme n'ajouta plus un mot. Le jeune homme ordonna à sa mère d'agrandir la tente pour que son grand-père y entre. Mistapeo lui dit de n'en rien faire. "Mais comment t'y prendras-tu pour entrer dans une si petite tente, toi qui es si grand?" Mistapeo dit qu'il lui suffirait de réduire sa taille. C'est ainsi que, grâce à sa magie, il prit la taille d'un homme normal et entra dans la tente. La femme l'installa d'un côté avec son petit-fils, tandis qu'elle et ses deux autres enfants occupaient l'autre côté de la tente. "Que vais-je lui donner à manger, lui qui ne prend aucune viande?", dit le jeune homme. La mère déclara qu'il n'y avait ni poulmon ni foi. Le jeune homme mangea de la viande.

Plus tard un homme du groupe tua un caribou. Quand il partit, Mistapeo pensa avec force que ce chasseur lui rapporterait le foie et les poulmons. Son vœu se réalisa. Ce chasseur était le père du jeune homme. Ce dernier alla à la rencontre de son père et lui demanda s'il avait rapporté le foie et les poulmons. "Oui!", répondit le chasseur. C'est la pensée de Mistapeo qui avait forcé l'homme à agir ainsi. Ce n'était pas de lui-même qu'il avait fait cela.

Mistapeo les entendit appeler les outardes et demeura avec eux jusqu'à la fin du printemps. Depuis qu'il vivait parmi eux les gens faisaient toujours de bonnes chasses. Pourtant Mistapeo n'allait jamais lui-même chasser. Il ne sortait même jamais de la tente. C'était le père du jeune homme qui chassait.

Ce dernier accompagna un jour son père qui partit chasser. Avant de quitter la tente il demanda à son grand-père ce qu'il souhaitait qu'on lui rapporte. "Les poulmons, le foie et les vertèbres", répondit Mistapeo. Et ce dernier attendit tout l'été le retour de son petit-fils. On chassait même l'été en raison de la présence de Mistapeo. Tandis que le père du jeune homme était à la chasse, sa femme se demandait pourquoi Mistapeo n'allait jamais chasser. Mistapeo devina les pensées de la femme. Il s'habilla et sortit de la tente. Avant de partir il dit à la femme de tout faire pour que son petit-fils ne le pleure pas. C'était l'été quand Mistapeo décida ainsi de s'en aller.

Lorsque le chasseur et son fils revinrent chez eux il faisait sombre. En arrivant le jeune homme déclara à plusieurs reprises qu'il avait rapporté ce que lui avait demandé son grand-père, mais ce dernier n'était plus là. "Où est mon grand-père?" - "Il est parti", répondit sa mère. Il demanda à celle-ci si le départ de Mistapeo avait été causé par des paroles outrageantes qu'elle aurait eues à son endroit. "Pas du tout!", répondit-elle. Il courut jusqu'à ce qu'il ait rejoint son grand-père. Mais celui-ci le souffla en direction de la tente de ses parents. Le jeune homme rejoignit à nouveau son grand-père en courant sur le sol. Mistapeo le renvoya une seconde fois chez lui en le soufflant. Le jeune homme revint cependant une troisième fois. C'est alors que son grand-père lui dit: "Tu me verras encore!" Et Mistapeo de lui enseigner comment construire une tente tremblante⁶⁵. "C'est dans celle-ci que tu pourras me voir. Quand tu érigeras une tente tremblante je viendrai. Je n'y manquerai jamais. Chaque fois que tu construiras la tente tremblante je viendrai et te parlerai. Tu devras toujours construire une telle tente".

Le chasseur demanda à sa femme si le départ de Mistapeo pouvait être dû à des mauvaises paroles qu'elle aurait eues à son endroit. "Mais non, dit-elle, je ne lui ai rien dit. J'ai simplement pensé qu'il pourrait peut-être bouger un peu au lieu de rester toujours allongé". Mais Mistapeo avait deviné les pensées de cette femme. "Pourquoi avoir même seulement pensé ainsi? dit le chasseur. Tu n'aurais jamais du". De fait, tant que le grand-père était demeurée avec eux, le chasseur n'avait jamais manqué de gibier. En toute saison il tuait du caribou, du castor, etc. Quand Mistapeo s'avisait qu'on devait tuer un ours on ne manquait jamais d'en tuer un. Et il ne mangeait que les poumons, le foie et la colonne vertébrale.

Le grand-père avait dit au jeune homme qu'il devait ériger la tente tremblante. "La nuit, si tu ne me vois pas, tu n'auras qu'à faire le tour de la tente", lui avait-il dit. Et il lui avait indiqué dans quel sens il devait contourner la tente⁶⁶. Quand il faisait cela le jeune homme entendait son grand-père qui chantait en venant vers la tente. Et quand il y entrait, son grand-père s'y trouvait déjà. Mistapeo parlait alors au célébrant comme un Indien le fait avec un autre Indien. Mais tout cela n'arrivait pas à consoler le jeune homme du départ de son grand-père. Son père et sa mère lui demandèrent alors ce qui pourrait bien lui faire oublier sa peine. "Je me consolerais si je pouvais tirer des flèches sur les oiseaux d'été".

On partit donc à plusieurs pour aller chercher ces oiseaux. Le huard fut invité à les accompagner, ainsi que le caribou et le pécan. Toutes les espèces animales prirent part à l'expédition. On se dirigea vers l'endroit où se trouvaient les oiseaux d'été. La loutre demanda: "Qui rencontrerons-nous d'abord sur notre route?" - "Ce sera d'abord le castor géant. Quand quelqu'un vient ainsi chez lui il lui offre toujours de la graisse à manger. Mais il faudra s'abstenir de rire quand il pétera. A chaque fois qu'il soulève sa graisse il ne peut s'empêcher de péter", répondit-on à la loutre. Craignant que celle-ci ne puisse refréner son rire, ils décidèrent de la chatouiller avant d'arriver chez le castor géant. La loutre riait de plus en plus. "Arrêtez ça, dit la loutre ricaneuse, je ris tant que j'en défèque". Ils lui recommandèrent alors de ne pas rire chez le castor. "Si on rit de lui ça le vexé et alors il refuse de donner la graisse à manger". Mais quand ils furent chez le castor géant et que celui-ci commença à péter en transportant sa graisse, la loutre ne put s'empêcher de rire. Le castor en fut vexé, aussi n'eurent-ils pas de graisse à manger. Tout ça à cause de la loutre.

Ils continuèrent leur voyage jusqu'à ce qu'ils aperçoivent un rat musqué qui nageait. On lui cria de venir au rivage, qu'un enfant se mourrait de chagrin. Le rat musqué se mit alors à parler. Il dit que les oiseaux d'été se trouvaient accrochés au centre et au dessus d'un cercle de danse, que les gens dansaient ainsi dans la tente. On lui donna de la graisse à manger en lui recommandant de ne pas lécher ses griffes. Il les lécha quand même et elles blanchirent. "Je leur dirai que j'ai mangé des racines de nénuphars, que c'était la première fois que j'allais où ces racines se trouvent, que c'est la graisse abondante de ces racines qui a blanchi mes griffes", dit le rat musqué. "Quand le soleil se lèvera un de ces matins, lui dit-on, tu iras percer les canots et ronger à demi les avirons. Puis tu feras flotter un bouleau sur le lac de telle sorte qu'ils croient qu'il s'agit d'un orignal".

On envoya l'oiseau Papanessi, celui qu'on appelle aussi Kokokueshis, pour espionner les détenteurs de l'été. Ils virent son bec passant à travers la tente et le brûlèrent. C'est pour cela que le bec de cet oiseau est blanc.

Un matin le rat musqué passa à la nage devant la tente des détenteurs de l'été. Deux vieilles femmes s'écrièrent qu'un orignal traversait le lac. Tous s'élancèrent dans leurs canots. A mi-chemin entre le rivage et le tronc d'arbre, des avirons se cassèrent et des canots coulèrent. Les oiseaux d'été étaient dans un sac de peau. Ils coupèrent la corde retenant le sac. Comme le caribou était le plus rapide, ce fut lui qui porta le sac sur son dos. Le pécan, rapide lui aussi, s'employa à retarder les poursuivants. Ces deux-là étaient les plus rapides; aussi se dirigèrent-ils vers l'enfant. Ceux qui les poursuivaient rejoignirent la loutre. Ils lui piétinèrent la tête. C'est pour cette raison que la loutre a la tête plate. Autrefois sa tête était ronde. Quant au huard, il marchait jadis comme le fait l'Indien. Sa démarche actuelle vient de ce que les poursuivants passèrent sur lui.

Ceux qui avaient pris les oiseaux d'été étaient déjà rendus presque chez l'enfant, au-delà même de chez le castor géant. C'est alors qu'ils rencontrèrent une immense jambe étendue. Comme elles leur obstruait la route ils se mirent à la frapper. Aussitôt la jambe se replia, laissant un passage sous le genou. Cet obstacle n'était pas là lorsqu'ils étaient venus. Sa présence résultait de la magie des poursuivants. C'est ainsi qu'on faisait autrefois pour arrêter les gens. Les voleurs s'enfuirent donc à vive allure et grimperent sur une montagne. Voyant qu'ils ne les rejoindraient jamais, les poursuivants crièrent que les oiseaux d'été pourraient visiter les deux groupes alternativement. Cette montagne avait été placée là par Mistapeo pour avantager les voleurs. Quand ils parvinrent au sommet de la jambe géante les poursuivants constatèrent que les voleurs étaient déjà rendus sur celui de la montagne. C'est de là qu'ils crièrent leur proposition d'alternance qui fut aussitôt acceptée. C'est donc aussi de là que les oiseaux d'été s'envolèrent et se répandirent dans le pays.

En arrivant à destination on fabriqua un arc et des flèches à l'enfant. Celui-ci s'en servit alors. Toute la journée durant il lançait ainsi des flèches. Mais un jour il ne revint pas chez lui. Chaque oiseau lui avait offert une de ses plumes, et l'enfant avait abandonné son arc et ses flèches sur place. Cet enfant-oiseau, qui semble porter un chapeau d'enfant en peau de caribou⁶⁷, arrive sous l'aile de l'outarde. Or comme ses traces disparaissaient tout à coup, on en conclut qu'il s'était transformé en oiseau. Un beau matin alors que chantaient les oiseaux, les paroles du chant de l'un

d'eux étaient: "Tous mes oiseaux ont la tête jaune". C'était l'enfant-oiseau qui chantait mais personne ne s'en rendit compte. C'est depuis ce temps qu'il y a alternance entre l'été et l'hiver.

11. TSHESHEI

Tsheshei était trop vieux pour marcher. Il fallait le traîner. "Je suis devenu une trop lourde charge. Laissez-moi ici avec un peu de nourriture", dit-il aux siens. Mais s'il parlait ainsi, c'est qu'il désirait l'une des filles habitant une autre tente que la sienne. C'est pour ça qu'il voulait qu'on l'abandonne. Les autres décidèrent donc de partir sans lui après lui avoir construit une cabane surélevée. Il s'agissait en fait de ce genre de tréteau destiné à mettre la viande à l'abri des animaux sauvages. On y ajouta un toit et des murs. Le vieux fut placé à l'intérieur. Personne ne souhaitait sa mort. On l'abandonnait tout simplement. "Vous me laisserez une vieille hache!", leur dit-il. Avant de partir on lui laissa donc une vieille hache.

Trois nuits après qu'ils l'eurent ainsi laissé le frimas commença à entrer dans sa cabane. Il put en sortir grâce à la hache qu'on lui avait laissé, car il n'y avait aucune porte. La neige avait déjà recouvert les traces des siens. Il lui fallait deviner le chemin. "Si je chaussais mes raquettes à neige!", pensa-t-il. Dès qu'il les eut chaussées il redevint jeune comme autrefois. Il se mit donc en marche avec l'allure d'un jeune homme. Puis les traces indiquèrent que les siens avaient couru. "Si je courais comme eux", pensa-t-il. Alors il se mit à courir. Soudain il trouva une boîte de bois servant à contenir de la graisse cuite. "Si je pouvais avoir la graisse!", pensa-t-il. Il obtint donc de la graisse. "Si je pouvais obtenir un traîneau!", souhaita-t-il. Et il en obtint un juste assez grand pour porter son arc et ses flèches, sa graisse et son fusil, un de ces fusils de l'ancien temps qu'on chargeait d'un cylindre de papier rempli de petites roches. Son fusil était petit car il en avait raccourci le canon de moitié. Plus loin il vit que les siens avaient uriné le long de la route. "Si je pouvais uriner moi aussi!", pensa-t-il. Il urina et continua sa route. Sur son traîneau il avait aussi la hache qu'on lui avait laissée.

Il finit par rejoindre les siens qui déclarèrent alors: "Voici qu'arrive un étranger!" On l'invita à entrer. Il accrocha sa graisse, son fusil, son arc et ses flèches à la croisée des poteaux retenant la barre horizontale sur laquelle était tendu le toit de la tente. Puis il entra. A l'intérieur il se mit à dire que son père lui avait suggéré de rejoindre un groupe où il y avait des filles. Tous étaient assis autour du feu. Comme il ne se trouvait aucune fille dans cette tente, il demanda où il pourrait en trouver. On l'informa qu'il y en avait à la tente voisine. A ces gens il raconta qu'il arrivait de très loin. Il avait, disait-il, vu le tréteau qu'ils avaient laissé. Mais il ajouta que les écureuils, les geais ainsi que d'autres animaux avaient dû manger tout ce qu'ils avaient laissé là, car le tréteau était vide. On l'informa qu'un vieux y avait été abandonné. Tsheshei leur confia qu'il venait de plus loin encore.

Il se rendit ensuite dans la tente où on lui avait dit qu'il trouverait des filles. C'est précisément l'une d'elles qu'il avait en tête depuis le début. Il l'épousa tout de suite en entrant. Assis entre les deux femmes il se laissait peigner par son épouse. Il lui demanda ensuite d'entrer sa graisse. Elle sortit mais se déclara incapable de l'enlever de l'endroit où il l'avait accrochée. La graisse était trop haute pour elle. Tsheshei lui suggéra de couper le poteau avec la hache qu'il avait emportée. Elle obéit et réussit ainsi à entrer ce très gros pain de graisse. Tsheshei commença alors à tailler sa graisse pour la distribuer. Et on mangea. Après le repas les

vieux annoncèrent qu'ils partaient le lendemain matin à la chasse aux caribous.

Tsheshei accompagna son beau-frère lors de cette chasse. Sans aller loin on réussit à tuer tous les caribous qu'on avait vus. Ils trouvèrent aussi des castors qu'ils rapportèrent aux tentes. Les femmes les firent cuire. Tous les vieillards furent invités à manger du castor. On retourna à la chasse aux caribous car on savait qu'il y en avait d'autres. En plus de Tsheshei et de son beau-frère, il y avait cette fois-là un vieux. Tous les autres vieux allèrent dans une autre direction. On partit de grand matin, mais les caribous entendirent venir les chasseurs et se sauvèrent. On se mit à les poursuivre. "Si le troupeau pouvait se séparer en deux, les mâles d'un côté, les femelles et les veaux de l'autre", pensa Tsheshei. Ça se produisit immédiatement. Tsheshei dit à son beau-frère d'attendre là avec les autres, qu'il suivrait seul les grosses femelles. Arrivé dans un petit bois de sapin il enleva ses raquettes à neige et les envoya seules à la poursuite des caribous. Tsheshei en tua deux. Ses raquettes à neige se déplaçaient rapidement, l'une passant par dessus l'autre. Il vida ses caribous. Les autres n'avaient rien tué. Il était le seul à avoir du gibier. Il vint chercher les autres pour qu'ils ramènent le gibier. On vit à ses traces qu'il avait couru à grands pas. Il y avait des traces partout. "C'est un excellent marcheur, dirent-ils; c'est lui qui aurait du courir le gros troupeau." Tsheshei n'avait tué que deux femelles.

Le groupe décida de changer de territoire de chasse. Tous sauf Tsheshei emmenaient leur épouse sur le traîneau. La sienne regardait avec envie les autres femmes sur les traîneaux avec leurs enfants. Quand on eut dressé les tentes au nouvel emplacement tous se couchèrent. Tsheshei dit alors à sa femme: "As-tu le goût d'avoir un enfant? Aimerais-tu toi aussi avoir un traîneau pour le porter?" "Oh! oui", répondit-elle. "Alors demain nous dresserons notre tente un peu à l'écart".

Le lendemain l'épouse de Tsheshei dit à sa mère qu'elle désirait éloigner un peu sa tente. Tsheshei s'empressa de monter la tente. Son épouse alla chercher le sapinage nécessaire au plancher. Tsheshei, pour sa part, s'occupa du bois de chauffage. Ensuite il partit chasser le porc-épic. "Je n'irai pas loin!", dit-il en partant. "Reviens vite!" lui dit sa femme. "Oui, oui!", ajoute Tsheshei. Il aurait voulu tuer un gros porc-épic, mais n'en trouva qu'un petit. Il enleva les piquants de la bête et fouilla les viscères pour se fabriquer des organes génitaux. Avec le cœur et une partie de l'estomac il confectionna deux testicules. Un bout de bois devint le pénis, qu'il recouvrit d'un tissu animal pris à l'intérieur d'un coquillage.

Puis mettant cet appareil dans sa poche, il revint vers sa femme. Elle fit bouillir la viande du porc-épic et ils en mangèrent. Tsheshei s'étendit, tant il avait hâte qu'il fasse nuit. La nuit venue il fit un peu de lumière au moyen d'une mèche trempée dans un coquillage contenant de la graisse. Son épouse enleva la moelle des pattes de caribou et fit bouillir les os. Puis elle préleva la graisse cuite et ils burent le jus qui restait. La belle-mère de Tsheshei vint faire une brève visite. Elle recommanda à sa fille de bien éteindre la lampe afin d'éviter de mettre le feu à la tente. "D'accord!", lui répondit l'épouse de Tsheshei. Puis il tira la couverture sur elle. Ils dormaient ainsi entre deux peaux de caribous débarrassées de leurs poils.

Ni Tsheshei ni sa femme ne s'endormirent. Il se mit à fumer. "Charge ma pipe", lui dit-il. Elle y mit du tabac, l'alluma et la lui passa. Cette pipe était faite en bois de caribou. Il tira la couverture sur sa femme et lui dit de se retourner. Elle se retourna. Jadis les femmes portaient des culottes en peau de caribou tannée. Il lui demanda d'enlever sa culotte. "C'est à toi de faire ça!", lui répondit-elle. Il lui enleva donc sa culotte. Puis il fixa son organe et s'accoupla avec elle. Elle hurla de douleur. "Ne crie pas, lui dit-il, au début c'est toujours comme ça quand on s'accouple avec un jeune homme puissant." "Mais c'est aussi dur que du bois!", dit-elle sans toutefois deviner qu'il s'agissait réellement d'un bout de bois. Elle devint enceinte après cette nuit-là. Comment expliquer ça? C'est qu'il avait déjà ramassé de cette mousse servant de couche aux bébés et qu'il avait alors fait le voeu suivant: "Si je pouvais être père, ma femme utiliserait cette mousse!". C'est pour cela que sa femme eut un bébé. S'il n'avait pas trouvé de mousse elle n'aurait pu en avoir. C'est aussi parce qu'il était un bon chasseur. Quand il apercevait des traces de caribous ses raquettes se mettaient à courir le gibier. Ils campèrent là jusqu'au printemps.

Un jour que sa femme était occupée à enlever le poil des peaux de caribou, Tsheshei s'endormit en berçant le bébé. N'entendant plus son mari elle alla voir et le trouva endormi. Tout en dormant il avait ouvert la bouche. Elle s'avança avec précaution pour l'examiner et s'aperçut qu'il n'avait aucune dent. Elle sortit de sa tente en criant: "C'est un vieillard que j'ai épousé!" Tsheshei s'éveilla et fit semblant d'enlever la gomme qui lui recouvrait les dents. "Mes dents sont sous la gomme!"⁶⁸ dit-il. Personne ne le crut. Elle l'abandonna car il était trop vieux. Il n'avait pas de pénis, juste un tout petit bout. Il se transforma en grenouille et on l'abandonna.

12. PESHU

Il se nommait Peshu⁶⁹. C'est bien là un atenogan même s'il est court. Peshu était marié à une femme indienne. Il avait faim car ses chasses ne donnaient rien. Il tenta de pêcher mais ne prit qu'un seul petit poisson à la fois. Ils allèrent à la perdrix, au porc-épic et au lièvre, mais en vain. Peshu avait de plus en plus faim et commençait à maigrir.

En se levant, un matin, il annonça à sa femme qu'il retournait à la pêche. "Si je ne prends rien je te tuerai!", lui dit-il. Il s'en alla. De temps à autre il regardait sa montre. Vers midi comme il n'avait à aucun moment senti la présence de poisson, il décida de revenir à la tente. Ainsi revint-il bredouille vers midi. Sa tente n'était pas loin de l'endroit où il avait pêché. Il voyait même la fumée de son feu. S'approchant sans bruit, il se dirigea vers le coin de la tente où son épouse avait l'habitude de se tenir. Il tenta alors de frapper celle-ci à travers le mur à coups de foëne. Puis, n'entendant plus rien, il se dit: "Je vais maintenant pouvoir manger!". Sans même retirer son arme il entra. Ne voyant pas sa femme, il sortit et fit le tour de la tente. Ne l'ayant pas trouvée, il s'élança dans le sentier qu'elle avait l'habitude d'emprunter. Mais elle n'y était pas et aucune trace n'indiquait qu'elle s'y était engagée. En fait, parce qu'elle était magicienne, elle était parvenue à se cacher à la croisée des montants de leur tente conique. Peshu s'étendit un peu dans la tente. Il se leva ensuite pour alimenter le feu et se recoucha.

La faim le fatiguait beaucoup. Finalement il s'assit près du feu et commença à se tâter. "Je dois être bon à manger!", se mit-il à penser. C'était surtout les cuisses qu'il se tâtait ainsi. "Je vais seulement goûter un peu!", pensa-t-il. Il piqua un morceau de sa propre chair au bout d'un bâton et planta ce dernier tout près du feu.⁷⁰ Il y avait mis un peu de sel et déjà il pouvait sentir que le repas serait excellent. Quand le morceau de viande eut ainsi rôti, il en mangea et en aima le goût. "Je vais en prendre aussi de l'autre côté," se dit-il. Il fit cuire un autre morceau selon le même procédé et y ajouta du sel ainsi que du poivre. C'était très bon. Il mangea encore à même le second morceau qu'il avait remis près du feu. Il but ensuite un peu d'eau. Jadis il n'y avait pas de thé. On buvait de l'eau. Durant l'hiver Peshu avait tué un caribou. Avec la panse de l'animal, en remplaçant la moitié de son contenu par du sang, il avait préparé un pain de viande.⁷¹ Il en fit bouillir un peu dans l'eau en guise de boisson. Le repas lui paraissait meilleur avec ce liquide. Puis il prit à nouveau un gros morceau de sa propre chair et le fit rôtir selon le même procédé. C'est alors qu'il chanta: "Je suis bon à manger, je suis bon à manger, je suis bon à manger". C'est ça qu'il chanta. Ainsi mangea-t-il toute la viande qu'il avait autour des os, de la tête aux pieds. Après qu'il eut chanté il entendit rire sa femme. Il crut qu'elle l'avait surpris en train de se manger. Il sortit de la tente en courant, portant l'arme avec laquelle il avait déjà voulu la tuer. Il courait tout autour de la tente en donnant des coups de foëne dans la végétation afin d'atteindre son épouse. Puis il revint dans sa tente et se remit à cuire, employant cette fois deux bâtons-à-rôtir en même temps. Il utilisa ainsi toute la viande de sa tête. Après l'avoir mangée il s'allongea un peu. Entre ces divers repas il fumait. Ainsi ne lui resta-t-il bientôt que les os; toute sa chair avait été mangée. En fait il ne lui restait que le coeur. "Comment m'y prendrai-je?", se disait-il. Dès qu'il se touchait le coeur il devenait si étourdi qu'il en perdait la vue. "Comment ferai-je pour m'arracher le coeur?"

Il mit son bâton-à-rôtir tout près de lui. Son plan était arrêté: il s'arracherait le cœur d'un seul coup et le piquerait sur le bâton-à-rôtir. "Je le mettrai aussitôt au feu, et quand il sera cuit je n'aurai qu'à le manger", se disait-il. Tenant son couteau d'une main il avait l'intention de saisir son cœur de l'autre. Mais avant même de pouvoir couper ce qui retenait le cœur, l'autre main qui le pressait fit mourir Tsheshei. Quand il fut mort sa femme entra dans la tente et mangea tout ce qui restait de son mari, spécialement les intestins. Elle coupa ceux-ci en morceaux, les fit bouillir et les mangea. Quand elle eut tout mangé elle disposa des os⁷² et s'en alla.

13. MESTOKOSHO

Mestokosho⁷³ cherchait du travail car il était pauvre. C'est un atenogan. Il rencontra un patron⁷⁴ qui lui demanda ce qu'il voulait. "Je cherche du travail car je suis pauvre", lui répondit Mestokosho. "D'accord, je vais t'en donner", dit le patron. Ce dernier alla chercher sa pipe. Le travail confié à Mestokosho consistait à charger de tabac, à allumer et enfin à fumer la pipe du patron. Ce dernier l'installa même sur une chaise. Fumer était tout ce que Mestokosho devait faire. Deux heures se passèrent ainsi et le patron dit à Mestokosho: "C'est assez!" Il lui indiqua ensuite une table pliante et l'invita à y manger. Le patron la couvrit d'une nappe et, pour obtenir de la nourriture, il la frappa d'un coup de poing. "Je désire toutes sortes d'aliments, des assiettes, des ustensiles, des tasses, du thé, etc.", dit le patron. Aussitôt la table fut couverte de tout ce qu'il avait souhaité: des pommes de terre, de la viande de boeuf, etc. Mestokosho et le patron mangèrent. A la fin du repas le patron frappa de nouveau sur la table: tout ce qui y restait disparut aussitôt. Il plia ensuite et la nappe et la table. La nappe se rangeait à l'intérieur de la table. Le patron donna le tout à Mestokosho en lui disant: "Tu as bien assez travaillé!" Il n'avait pourtant rien fait d'autre que fumer deux heures durant!

Mestokosho partit vers chez lui emportant la table donnée par le patron. Sur son chemin il y avait une maison habitée par d'autres Blancs. Il s'y arrêta et entra avec sa table. "C'est le temps de manger!", pensa-t-il. Il ouvrit sa table. Celle-ci était d'une bonne grandeur. Elle contenait un tiroir pour la nappe. Mestokosho invita les gens de la maison à manger. "Si je pouvais obtenir toute la nourriture que je désire, les ustensiles et les assiettes", dit-il. Il frappa sur la table; on y vit aussitôt apparaître du pain, du beurre, du sucre, du lait, des cuillères, des couteaux, des fourchettes, des tasses, etc. Quand tous eurent mangé Mestokosho frappa encore sur la table et tout ce qu'il y avait dessus disparut subitement. Il plia sa table et se mit à fumer. On le soula en lui faisant boire de l'alcool et quand il eut perdu l'esprit, on substitua à sa table une autre tout à fait semblable. Mestokosho dormit chez ces gens.

Arrivé chez lui il dit à son père: "Nous allons manger!" Toute sa parenté fut invitée au repas. Il était dix-sept heure. "Nous mangerons quand j'aurai installé ma table", ajouta-t-il. Il entreprit d'ouvrir la table. Le père de Mestokosho était pauvre lui aussi. Mestokosho lui dit qu'il aurait désormais tout ce qu'il avait pu désirer. Sans être dans une pauvreté extrême, le père manquait quand même de certaines choses. Tout son argent allait pour la nourriture. Mais Mestokosho n'avait plus la merveilleuse table donnée par le patron. Elle était restée chez les autres Blancs parce qu'il avait bu. Il n'en savait cependant rien. Quand la table fut dépliée et que la nappe y fut posée, il lui parla et la frappa. Mais rien ne survint. Il frappa à nouveau mais sans plus de résultat. On lui avait volé sa table. Il dut manger la nourriture de son père. "Je retournerai chercher du travail," dit-il à son père.

Il revint chez le patron qui lui demanda ce qu'il voulait. "Je cherche du travail car je suis pauvre!", répondit-il. "D'accord, je vais t'en donner!", dit le patron. Ce dernier alla chercher sa pipe et la présenta à Mestokosho, qui la chargea de tabac et la fuma deux heures durant. Le patron lui dit ensuite qu'il avait assez travaillé. "Viens dehors," dit-il à Mestokosho.

Il y avait tout près quatre chevaux dans une écurie. Le patron en sortit un et le conduisit au centre d'une pelouse. Il demanda ensuite à Mestokosho de placer son chapeau sous l'anus du cheval. C'était en fait une jument. Le patron tapa une fesse de la jument et lui ordonna de déféquer. Aussitôt l'animal se mit à déféquer de la monnaie et des billets de banque. Mestokosho remplit ses deux poches à craquer. "Je t'ai montré comment faire, lui dit le patron. C'est ce que je te donne en échange de ton travail de deux heures. Quand tu auras besoin de quelque chose au magasin, il te suffira de taper sur les fesses de la jument."

Mestokosho repartit vers chez lui. Cette fois il allait vite car il montait la jument. Il s'arrêta cependant à nouveau chez ceux qui lui avaient volé sa table. Il leur fit même une démonstration des pouvoirs de sa merveilleuse jument. On l'invita à entrer et on le fit boire. Mestokosho tomba endormi. On en profita pour substituer à sa jument une autre si semblable que, à son réveil, il ne se rendit compte de rien. "Il me faut maintenant partir!", dit-il en s'éveillant.

Lorsqu'il arriva chez lui son père lui demanda s'il avait trouvé du travail. "Oui, répondit-il. Et je t'ai apporté quelque chose. Viens voir dehors. Là où j'ai travaillé il y avait beaucoup de chevaux". Il demanda à son père d'enlever son chapeau et de le placer sous l'anus de la jument. Mestokosho tapa alors les fesses de l'animal en lui demandant de déféquer de la monnaie. Mais tout ce qui tomba dans le chapeau du père ce fut du crottin. On rentra à la maison et on causa un peu. Il dit à son père qu'il retournerait travailler.

Il retourna à dos de jument chez son patron qui lui demanda ce qu'il voulait. "Je cherche du travail!", répondit Mestokosho. Le patron lui donna sa pipe, la lui fit remplir et fumer. Quand il eut ainsi fumé deux heures durant le patron lui dit: "Tu as assez travaillé, sortons!". Dehors il y avait des bûches et une hache toute neuve. Le patron ordonna à la hache de fendre du bois. Aussitôt elle se mit à travailler. Mestokosho suivit attentivement son travail. Finalement le patron dit à la hache de cesser de travailler. Elle s'arrêta. Le patron donna la hache à Mestokosho en échange de son travail. Il lui avait ainsi montré comment s'en servir.

Mestokosho partit vers chez lui et s'arrêta à nouveau à la maison des autres Blancs. Il entra et s'assit sur une chaise. Mais presque aussitôt il déclara qu'il continuait vers chez lui. En sortant il montra sa hache. "Avez-vous déjà vu une hache magique?", demanda-t-il. Il donna une démonstration. "Fends du bois!", dit-il. La hache se mit à travailler. Quand tout le bois fut fendu il lui ordonna de cesser et la hache s'immobilisa. "Rentre un peu!", lui dit-on. On le fit boire et il s'endormit. On mit une autre hache à la place de la sienne. Il y avait un voisin Blanc tout près. Il prit sans le savoir la hache magique et lui ordonna de fendre du bois. La hache se mit à briser la maison. Rendue furieuse elle brisait les murs, le plafond, etc. Elle pénétra à l'intérieur et brisa murs, plancher, plafond, etc. On vint éveiller Mestokosho en lui disant que la hache brisait tout. Les gens étaient en colère. Mestokosho exigea sa jument et sa table. La hache ne s'arrêterait que lorsqu'on lui aurait remis la table et la jument. "Alors seulement je lui dirai de s'arrêter". On lui promit de les lui rendre mais la hache poursuivait ses ravages. Quand la table fut fixée à la jument, qu'il eut tout ce qu'on lui avait volé, la hache s'arrêta. Et Mestokosho partit avec

tout: sa jument, sa table et sa hache.

En arrivant chez lui il dit à son père qu'on lui avait rendu tout ce qu'on lui avait volé. Il avait remis au Blanc la jument et la table qu'ils avaient voulu lui passer. Quand à lui il possédait maintenant la table, la jument et la hache données par le patron. Et quand la jument déféquait c'était de la monnaie qui en sortait. Il ne manquait de rien. Plus besoin de chercher du travail. Et pour manger, il pouvait compter sur sa table. Avait-il besoin d'argent? Sa jument y pourvoyait. Il prit des gens de sa parenté pour travailler chez lui: une femme pour s'occuper de la table, un homme en charge de la jument. Quand l'heure du repas arrivait la femme ouvrait la table et lui parlait. Aussitôt la table se trouvait prête pour le repas. Mestokosho lui avait montré comment parler à la table, comment frapper dessus. Il en fit autant avec l'homme qui s'occupait de la jument. Il avait toujours beaucoup d'argent et en distribuait à toute sa parenté. Ainsi devint-il riche. Il avait cherché du travail trois fois.

14. KAMIKWAKUSHIT⁷⁵

C'était un vieux Blanc. Il était très vieux. Il marchait avec une canne. Sa femme aussi était très vieille; sa vue n'était pas très bonne. Le vieux avait un fils qui était vieux lui aussi. Le fils était un garçon sérieux comme un adulte; il lui arrivait rarement de manquer de sérieux. Le vieux avait un très vieux chien. C'est ici que tout commence. Il avait un très vieux chien ainsi qu'un très vieux cheval. Voilà.

Alors ton grand-père⁷⁶ rentre chez lui. Il n'a absolument rien à manger à ce que l'on raconte. Le vieux va parfois à la pêche mais il ne rapporte pour ainsi dire pas de poissons, seulement un ou deux et des petits. Il n'en a pas suffisamment pour sa femme et lui-même.

Alors le vieux se couche et fait un rêve: "Tôt le matin tu iras à la pêche, rêve-t-il, tu iras pêcher de bonne heure le matin, tu te lèveras tôt." C'est ce que lui dit son rêve. "Tu iras pêcher et tu prendras aussitôt un gros poisson". Il s'agit d'une truite rouge. La truite rouge est un très gros poisson. "Une fois que tu l'auras pris tu en auras amplement. Après avoir pris ton poisson tu te hâteras d'aller chez toi dans la forêt." Sa table est faite comme ceci; il dépose son poisson sur le dessus. "C'est là que tu le déposeras pour le dépecer", rêve-t-il. C'est son rêve qui lui parle; c'est comme une voix d'homme. C'est peut-être son ami ou c'est peut-être son grand-père, je ne sais pas moi. "Tu dépèceras ton poisson et tu mettras les tripes de côté puis tu le couperas en morceaux" rêve-t-il. Il donnera un morceau à sa femme, un à son fils, un à son chien et un à son cheval. C'est ce qu'il rêve. Quant à lui il mange la tête du poisson. "Vous mangerez exactement en même temps. Tu donneras des morceaux à ta vieille, à ton fils, à ton chien et à ton cheval. Après que vous aurez tout mangé tu noueras les tripes du poisson", rêve-t-il. Tu connais les choses que l'on fait pousser n'est-ce pas? Tu as dû voir ces petites choses que l'on recouvre de terre quand on veut faire pousser quelque chose. Cet homme possède des semences et un grand potager et pourtant rien n'y pousse. "Quand vous l'aurez entièrement mangé, tu prendras les tripes de ton poisson et après les avoir nouées tu les emporteras à l'extérieur", rêve-t-il. C'est le matin et le vieux a fini de manger le poisson. "Tu les traîneras à l'intérieur de ton potager." Il traîne sa semence; il la traîne ici et là à l'intérieur du potager et un plus loin par là, sur le pourtour et aussi tout près, puis il s'interrompt.

Alors il va à la pêche et prend deux autres poissons qui sont très gros. Après trois nuits il pénètre en vitesse dans son potager. Déjà, les choses ont commencé à pousser, toutes sortes de choses sont en train de pousser: des pommes de terre, des oignons, toutes les sortes de choses qu'on fait pousser, des navets aussi et des blés. Tout ce qui est nourriture pousse. Après trois autres nuits sa vieille est enceinte, sa chienne et sa jument sont pleines. Après trois autres nuits il jette un coup d'oeil à son potager: les choses y ont beaucoup poussé. Ça pousse bien dans son potager. Quand il y retourne après trois autres nuits les choses ont vraiment beaucoup poussé. Elles sont hautes comme ceci. Entre-temps sa femme est déjà devenue grosse, sa chienne et sa jument sont aussi très grosses. Après trois autres nuits, quand il va jeter un coup d'oeil à son potager, toutes les choses sont poussées: les blés, toutes les choses, les pommes de terre, les navets, le café, les oignons, les blés, tout, tout. Et pendant la nuit il a des fils adoptifs,⁷⁷ son chien a deux chiots et son cheval a deux poulains. Après trois autres nuits ses

filis adoptifs peuvent déjà s'asseoir, les chiots et les poulains marchent déjà. Cet homme est marié pour la deuxième fois. Il n'a que des fils, il en a deux. Après trois autres nuits, les enfants et les petits chevaux peuvent déjà marcher, les poulains et les chiots sont déjà très gros. Après trois autres nuits, c'est toujours après trois nuits, les enfants sont déjà grands. Après trois autres nuits les enfants sont devenus très grands et très robustes, les chiots et les poulains ont acquis leur taille adulte.

Quant à son potager, sa nourriture, il est rempli des pommes de terre, de toutes sortes de choses et de blés aussi. Alors il en prend soin: il met les blés dans des sacs, il met tout dans des sacs y compris la poudre à pâte. Tout pousse, même la poudre à pâte. Là-bas, un peu à l'écart du potager, là où il avait traîné la tripe de poisson, ça pousse aussi. Même les porcs poussent eux aussi. Et cette autre chose qui est dure, longue et cylindrique, et qui se trouve dans le sol n'est-ce pas; elle a une forme allongée. Je ne sais pas comment elle peut bien s'appeler. Elle est longue comme ceci et de forme allongée. Elle est jaune, rouge, oui rouge, ça aussi c'est poussé déjà⁷⁸. Il met tout, absolument tout, toute sa nourriture dans des sacs. Et les choses poussent au fur et à mesure. Il a suffisamment de nourriture y compris de farine.

Et ses fils sont déjà grands. Il en a deux et il a aussi deux chevaux. Comme il a deux fils chacun d'eux possède un cheval. A son fils qui est vieux on donne le vieux cheval, et les jeunes possèdent chacun un cheval nouveau-né et un jeune chien. Les chiots sont assez forts pour tirer une charge. Les jeunes garçons portent tous deux des vêtements identiques de la tête aux pieds.

Les jeunes Indiens disent: "Allons faire la cour aux filles là-bas." Il y a là une ville où la population est nombreuse. C'est là qu'ils vont. Ils y vont sur leurs chevaux. "Je vous accompagne mes frères." Il s'agit du fils qui est vieux, Kamikwakushit, c'est lui Kamikwakushit. "Mes frères je vous accompagne." - "Non, tu vas nous embêter, lui dit-on, tu es mal élevé." - "Je ne tiendrai non loin, dit-il à ses frères cadets, je vous attendrai." - "D'accord." "Naturellement les jeunes enfourchent leurs chevaux car ceux-ci sont jeunes. C'est Kamikwakushit qui prend le vieux cheval. Il suit derrière. Son cheval peut marcher. Il est malgré tout assez rapide car il le fait avancer. Sans doute font-ils la cour aux filles là-bas pendant que lui reste debout non loin à surveiller ses jeunes frères. Puis ils rentrent chez eux. Les jeunes et leur frère aîné dorment chez eux.

Pendant ce temps le vieux s'occupe de son potager qui est rempli de choses. Tout ce qui pousse, tout ce qui se mange s'y trouve en très grande quantité. Soudain il y a tellement de nourriture que ça devient comme un magasin. Tout cela se produit après qu'il y ait rêvé. C'est celui qui lui a parlé dans son rêve qui fait en sorte que tout pousse. Le fait que tout pousse très bien, que sa femme ait des petits et son chien aussi - il y a un chien femelle et un cheval femelle - ce n'est pas lui qui le fait. Ce n'est pas lui qui a fait ses fils et qui fait que soudain les fils de la vieille se mettent à grandir. C'est celui du rêve qui fait que toutes les choses, les chiens et les chevaux, poussent subitement.

C'est le matin encore une fois. Dans l'après-midi ses jeunes frères s'habillent. Son chapeau à lui a l'air de ceci: ici c'est rouge, là c'est

noir, rouge, noir, rouge, noir. C'est vraiment là la couleur de son chapeau et il est particulièrement haut.⁷⁹ Il s'agit de Kamikwakushit. C'est lui. "Celui qui est rouge". Mikwaw veut dire rouge, alors on l'appelle Kamikwakushit.

Après s'être habillés ils partent à nouveau. Ils s'installent sur leurs chevaux. Le cheval de Kamikwakushit est vieux mais il avance malgré tout. - "Mes frères, je vais avec vous." - "Ne viens pas avec nous, tu manges beaucoup trop", lui dit-on. On raconte qu'il mange beaucoup. "Quand tu te mets à manger, tu manges trop longtemps", lui dit-on. - "Vous me toucherez du pied au moment où vous aurez terminé", leur dit-il. Au moment où ses frères finiraient de manger, ils le toucheraient du pied, lui disant par là qu'ils ont terminé.

Alors le repas a lieu. Les deux garçons sont assis à côté de leurs amies respectives, mais lui pas. Il s'installe là-bas de l'autre côté. Voici comment les gens sont disposés: le père des filles est installé là, la vieille s'assoit en face; quant aux filles, l'une s'assoit avec l'un des garçons et l'autre avec le deuxième. Kamikwakushit, lui, s'installe là-bas. Alors le repas commence. Voici que l'on va manger. Naturellement elle leur sert du boeuf; c'est dimanche et il y a de la très bonne nourriture. Voilà qu'on mange. Le repas est à peine commencé qu'un chat sort de la chambre des garçons. Il arrive de là, continue tout droit et s'en va directement sous la table. Alors il touche sans doute les jambes de Kamikwakushit. Après que le chat lui ait touché les jambes, Kamikwakushit se lève. "Tu as terminé bien trop tôt", lui dit le vieux. - "Ah! j'ai déjà suffisamment mangé", lui dit-il. - "Allons mange, mange!" lui disent le vieux et la vieille. - "Je suis tout à fait rassasié", leur dit-il. - "Menteur!" lui dit-on. Il croit entendre "allons dormir". C'est la raison pour laquelle il ne se remet pas à table malgré l'insistance du vieux et de la vieille.

Les garçons emmènent sans doute chacun leur amie dans une chambre. Quant à lui il se dit: "Je vais commettre un vol." Voilà ce à quoi il pense. Mine de rien il observe à quel endroit on range la vaisselle et la nourriture. Il note tout sans en avoir l'air. Il s'agit de Kamikwakushit. A onze heures exactement le vieux leur demande d'aller dormir: "C'est l'heure d'aller dormir, vous vous levez tôt demain", dit-il. Le vieux a un fils. Les amoureux feront chambre à part. Les garçons quittent leurs amies. Ils ne dorment pas avec elles. Celles-ci dorment toutes deux dans une chambre et lui dort avec ses frères dans une autre chambre. Les filles dorment là-bas.

Pendant que tout le monde dort Kamikwakushit se lève et sort de la chambre. Il prête l'oreille à la porte de chacune des chambres pour entendre les ronflements. Il écoute: ici ça ronfle et à l'autre chambre ça ronfle aussi. Il écoute à la chambre du vieux; il l'entend ronfler. Il entend également ronfler ses frères. Ses jeunes frères n'ont eu connaissance de rien car il s'est levé en douce. Et c'est alors qu'il commet un vol; il s'agit de confiture.

Le pot est placé comme ceci. Il doit être rempli à moitié de confiture. Il voit la confiture. Le pot est rempli jusqu'ici et lui se tient debout comme ceci. Regarde-moi, c'est comme cela qu'il se tient debout. Le pot de confiture est rempli à moitié. De temps à autre il lui jette un regard. On n'a pas éteint la lumière. La lampe brûle faiblement; on a dû laisser

dépasser un petit bout de mèche. Il tient la lampe comme ceci. Il voit la confiture et a très envie d'en manger. Il y a des cuillères là, à côté, mais il n'en utilise pas; il se sert de sa main. Sa main est trop grosse pour entrer dans le pot; il mange avec ses doigts. Alors Kamikwakushit mange. Il mange. Il regarde de nouveau sa main et encore il la lèche. "Je vais la lécher encore une fois", se dit-il. En mangeant la confiture qui se trouve sur sa main il se dit: "Cette fois je vais lécher toute ma main." C'est ce à quoi il pense. Alors il plonge complètement sa main dans la confiture et, quand il veut la retirer, elle reste emprisonnée dans le bocal. Mais non, il réussit à l'en sortir puis il la lèche.

Alors il regarde combien il reste de confiture. Il l'a presque toute mangée; il n'en reste qu'un tout petit peu. Puis il pense: "Peut-être que mes jeunes frères n'ont pas assez mangé." Alors il emporte la confiture et pénètre exactement à l'endroit où dorment les filles, les amies de ses frères. C'est là qu'entre Kamikwakushit. Il ne voit pas ses frères; il est entré dans une autre chambre. Alors il découvre le derrière de la fille. Il n'est pas noir du tout. Après l'avoir découvert il l'installe comme ceci pour le faire manger. C'est ce que l'on raconte. "Es-tu rassasié, êtes-vous rassasiés de confiture? Je veux t'en donner, je veux vous en donner à manger", dit-il à ses frères cadets. Il leur parle mais en réalité il s'adresse au derrière qui est placé comme ceci. "Un peu." Elle fait un pet: "Un peu, un peu." - "On me dit oui", pense-t-il. "Veux-tu en manger?" Elle pète de nouveau. Il croit entendre "oui", alors il lui donne à manger. Parfois elle lâche un petit vent; alors il lui dit: "Ne souffle pas, ce n'est pas chaud." Il vide complètement son pot de confiture et nettoie l'intérieur avec sa main. Soudain sa main reste emprisonnée dans le pot.

Alors il sort et entre à l'endroit où dorment ses frères. "Mes frères, je suis pris dans le bocal", leur dit-il. Ses frères dorment dans le même lit. "Ca y est, regarde ce qu'il a fait encore, il a dû commettre un vol", disent ses frères. - "Je n'avais pas suffisamment mangé au repas", leur dit-il. Entre temps la fille se rend compte de ce qui s'est passé. "J'ai déféqué au lit", pense-t-elle. Sa soeur aînée dort dans l'autre lit qui se trouve dans la chambre; c'est ce qui explique qu'il n'a donné à manger qu'à l'une d'elles. Elle dit à sa soeur aînée: "J'ai déféqué au lit." - "Va dehors là où se trouvent les cuves et prends un bain", lui dit sa soeur. Alors la fille sort en vitesse pour prendre un bain.

Les frères cadets de Kamikwakushit sont en train de lui parler: "Vâ, nous allons nous habiller et rentrer chez nous, tu as commis un vol, tu es effronté." - "Mais que vais-je faire de ma main?", dit-il à ses frères. - "Va dehors et frappe-la sur quelque chose de dur à l'endroit où se trouvent les cuves". Il sort en vitesse. La fille est en train de prendre son bain dans une cuve. C'est précisément sur cette cuve qu'il va frapper sa main; alors la fille se baisse complètement dans la cuve. Il ne réussit pas à briser le bocal mais, voyant une autre cuve à côté, il va y frapper sa main et le bocal se brise. Au moment où ses frères sortent de ce côté, la fille passe à toute vitesse et va se cacher parmi les nombreuses cuves.

C'est là qu'on la trouve le matin; elle y avait passé une partie de la nuit. La fille qui était restée au lit avait mis du temps à parler de l'absence de sa soeur. Finalement on va la chercher. Pendant ce temps les garçons sont rentrés chez eux et restent à la maison. Ils ne racontent rien

de ce qui s'est passé.

Un jour un Blanc arrive accompagné de plusieurs personnes. Voilà qu'arrive un Blanc qui se met à raconter ceci: "Le gérant de la Compagnie de la Baie d'Hudson veut marier sa fille." Le Blanc arrive de la ville qui se trouve non loin de là. "Le gérant de la Compagnie veut marier sa fille. Il dit que celui qui saura lui répliquer trois fois l'épousera", raconte l'homme aux personnes présentes. "Nous irons, disent les jeunes garçons, nous irons." Tous sont invités: les gérants, les vendeurs, tous, y compris les commis. Ils sont très nombreux. Le gérant de la Compagnie de la Baie d'Hudson a dit: "Celui qui pourra lui donner la réplique trois fois épousera ma fille." Evidemment les deux garçons disent: "Nous irons." Alors ils y vont, mais seulement tard dans la journée, dans l'après-midi. Le messenger s'en retourne: "Demain après-midi, a dit le patron de la Compagnie."

Dans l'après-midi, après avoir dîné, les garçons s'habillent. Ils mettent de très beaux vêtements et de jolies cravates. Quant à Kamikwakushit il porte son vilain manteau, sa chemise déchirée et son chapeau rouge et noir, toujours le même. (Q. Le gérant tient-il magasin? R. Non, le gérant ne vend pas lui-même, il est patron, il ne fait que diriger, c'est un gérant très haut placé, à ce que l'on dit⁸⁰). Ils sont trois: sa fille unique, sa femme et lui-même plus un serviteur. Le patron a un serviteur, ou plutôt il en a deux, ce qui fait cinq, plus un cuisinier, ce qui fait six au total. Lui-même ne fait pas la cuisine, non plus que sa femme et sa fille. Ce sont les deux cuisiniers qui font ce travail; on les dit cuisiniers mais ils font également le service à table. Il s'agit d'un gérant très haut placé.

Ils s'habillent. "C'est maintenant que nous partons", disent les garçons à leur père. - "Allez, partez et si vous ne gagnez pas, revenez vite, dit-il à ses fils. Si l'un de vous deux gagne, l'autre reviendra aussitôt à la maison. Celui qui gagnera après avoir répliqué à la fille du gérant restera là-bas." La rencontre doit avoir lieu dans l'après-midi: "A partir de treize heures, vous vous réunirez tous autant que vous êtes." Il y a beaucoup de gens. Alors les garçons partent en vitesse et bien sûr Kamikwakushit suit derrière. "Mes frères je vais avec vous, je vais avec vous." - "Ah non, ce n'est pas possible, tu es trop sale." - "Je vous attendrai, dit-il, j'attendrai à l'écart. Quand vous irez à sa rencontre, moi je n'irai pas mais je vous regarderai y aller." "D'accord, viens avec nous mais tu nous attendras."

Alors ils y vont. On ne sait où les placer tellement les gens sont nombreux. Ils restent debout à l'endroit où on laisse les chevaux. Il y a trois chevaux: ceux des deux garçons et celui de Kamikwakushit qui est un vieux cheval. Il attachent leurs chevaux. "Pas maintenant, pas maintenant, regardons d'abord!" Ce sont naturellement les gérants que l'on demande les premiers. Après les gérants on demande les vendeurs, jusqu'au dernier. Près de là il y a des cordes de bois entourées d'une clôture: c'est là que Kamikwakushit se promène en attendant. "Vous chercherez à la rencontrer", avait dit le gérant de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Après les vendeurs c'est le tour des commis. Ils sont nombreux. Ensuite on appelle les autres Blancs mais uniquement ceux qui parlent bien, naturellement. Tous ces Blancs sont célibataires. Aucun parmi eux ne peut réussir l'épreuve; ils échouent tous.

Alors les garçons s'avancent. Lui est assis là-bas et regarde ses

frères. "Je vous attendrai là mes frères." Plus loin là-bas il y a de nombreuses poules. Il se met à les poursuivre. Il en attrape une et lui serre le cou; elle pond un oeuf. Il le met immédiatement dans son chapeau. Il veut le mettre dans son chapeau mais, zut, il le met à côté. Le premier de ses frères qui a essayé a presque réussi, paraît-il. Il revient vers Kamikwakushit qui lui dit: "Je veux aller à la selle, il faut que j'aille à la selle, dit-il très fort, où vais-je aller?" Où pourrait-il aller en effet, le terrain est très beau à cet endroit. "Bon, je vais aller à la selle ici", dit-il. - "Non, dans ton chapeau!" lui dit-on. Alors il défèque dans son chapeau. Il le tient comme ceci et il s'essuie le derrière avec un copeau de bois qu'il met dans son chapeau. Il met le copeau de bois dans son chapeau. Il reste debout: "Je vous attends ici mes frères", leur dit-il. Il tient son chapeau fermé comme ceci. Dedans il y a de la merde et un copeau de bois et le copeau est passablement long. Quand la fille rencontre son frère, il l'observe. A ce moment passe une poule; il va la rejoindre et s'empare à nouveau d'un oeuf qu'il met dans son chapeau. Cela fait trois, voyez: la merde, le copeau et l'oeuf. En attendant il regarde son frère; la fille est en train de lui parler. Quand son autre frère y est allé, il a réussi à la rencontrer. Il ne reste maintenant personne; chacun a eu son tour.

"Mes frères, est-ce que je pourrais aller par là?" - "D'accord vas-y, lui dit-on, d'accord va!" Il ne pourra éviter de la croiser. "Je veux justement aller de ce côté-là." - "Puisqu'elle vient précisément de ce côté-ci, tu ne pourras faire autrement que de la rencontrer." La fille s'en vient et, de fait, il la croise, mais au moment où elle se retourne il presse le pas. Alors il la regarde, il l'examine: "Ah! que tu es belle femme!" Il lui dit: "Tu es belle." Il s'agit de Kamikwakushit. "Ah! que tu es belle!" - "Comment pourrais-je ne pas être belle, lui dit-elle, j'ai le sexe en feu." - "Fais donc cuire mon oeuf tout de suite." - "Quel oeuf", lui demande-t-elle. Alors il lui donne son oeuf, il est rond, il ne peut faire autrement que de lui donner son oeuf. "Mais avec quel bois?", lui demande-t-elle. Il lui donne son torchon. Puis elle dit: "Et la merde?" Alors il lui donne sa merde. Cela fait trois fois. C'est lui le vainqueur; c'est donc lui qui l'épousa. Il a gagné, donc il épousera la fille. Il lui a répliqué trois fois.

Alors elle dit à Kamikwakushit: "Viens". Il s'amène avec son chien. La fille dit à son père: "Je suis déjà mariée." - "Bien, lui dit-il, mais qui est-ce? Fais-le entrer." Il est mal habillé, son chien est laid, il est absolument sans le sou. Il est le dernier auquel on aurait pu penser. Le grand patron de la Compagnie de la Baie d'Hudson n'aime pas son gendre. "Tu avais dit trois fois", lui dit sa fille. Il s'agit de la fille du grand patron. "Tu avais dit: celui qui saura lui répliquer trois fois épousera ma fille". Il ne peut revenir sur sa parole: "C'est exact", dit-il. Kamikwakushit lui a effectivement répliqué trois fois: il lui a donné son oeuf, ensuite il lui a donné son torchon - c'est du bois n'est-ce pas? - "Avec quel bois?", lui avait-elle demandé. Alors il lui avait donné son torchon. Elle avait encore demandé: "Et la merde?" Alors il lui avait donné sa propre merde. Il lui avait effectivement donné trois choses. Il lui avait cloué le bec à trois reprises. Il est le vainqueur, alors c'est à lui qu'elle appartient.

Alors tous s'en retournent y compris les garçons. Au moment où ils rentrent chez eux tous les autres hommes, les vendeurs, tous, rentrent également. Kamikwakushit a déjà épousé la fille. Quand les garçons arrivent

à la maison - naturellement son cheval à lui est resté là-bas - leur père leur demande: "Qu'avez-vous fait de votre frère aîné?" - Il a épousé la fille du grand patron de la Compagnie. Il a réussi à lui répliquer trois fois."

Le grand gérant de la Compagnie n'aime pas avoir Kamikwakushit pour gendre; il ne l'aime pas. Il dit à ses employés: "Vous allez réparer pour eux un vieux bateau qui ne sert plus." Il s'agit d'un grand bateau. "Et vous les emmènerez au large." On abandonnera Kamikwakushit au large. Alors on rafistole le vieux bateau et on le repeint mais il n'a pas de mât. Ce n'est pour ainsi dire qu'une coque de bateau.

Alors Kamikwakushit embarque seul avec sa femme. Ils s'installent dans le bateau et on les envoie au large. Le vent soufflait justement vers le large. Ils n'ont absolument rien. Il n'y a que sa femme qui a un peu de nourriture; le père a sans doute donné un peu de nourriture à sa fille. Elle mange un peu. Ne voyant plus la terre elle se dit: "Il est certain que nous allons mourir." Quant à lui il se dit: "Si seulement je pouvais manger de la sauce que ma mère me donnait..." Peu de temps après qu'il ait pensé cela sa sauce est déjà là. Sa mère lui en donnait sans doute parfois. Alors il mange. Son assiette est très grande et elle est remplie. Il en a de reste. Soudain il se met à battre sa sauce avec sa cuillère. Il a une cuillère, une cuillère de bois. "C'est-ma-mère-qui-m'a-donné-la-sauce-que-je-mange", chante-t-il. Il chante cela sans répit et soudain sa femme l'entend chanter. Elle lui crie de l'autre extrémité du bateau. Elle ne fait que sortir la tête de l'endroit où elle se trouve. C'est un bateau avec une cale. Il n'a pas une très bonne oreille, aussi lui crie-t-elle très fort: "John!" Il s'appelle John, Johnny, sa femme l'appelle John. Elle lui crie: "John, John, John." Il l'entend et lui dit: "Quoi?" Elle lui dit: "Qu'est-ce que tu es en train de manger?" - "Je mange de la sauce que ma mère m'a donnée." - "Ah bon", dit-elle, et elle retourne dans la cale. La terre est très loin; on ne la voit plus. La fille entend Kamikwakushit quand il mange. Il mange sa sauce sans répit, il en vient constamment.

Tout à coup elle l'appelle à nouveau: "John, viens ici un instant." Il y va et regarde sa femme du haut de l'escalier qui mène à la cale - les banquettes se trouvent dans la cale. - "Quoi, dit-il à sa femme, pourquoi m'as-tu appelé?" - "Je veux te dire quelque chose. Tu ne serais pas capable de rénover notre bateau et de lui faire des mâts, de nous faire un bateau comme celui de mon père mais qui soit encore plus beau que le sien. Tu serais incapable de faire une chose pareille même si tu le voulais." - "Bien sûr que je serais capable." - "Non tu ne le pourrais pas." Alors il sort. Il prend sa femme en pitié: "Je vais essayer, lui dit-il, tu vas t'installer là-bas et tu éviteras de regarder. Ne viens pas par ici et ne regarde pas."

Il s'installe à l'endroit où se trouve sa sauce et se met à chanter. Il chante en souhaitant que son bateau soit beau. A travers son chant c'est sa sauce qui l'aide à embellir son bateau. Il a une bonne assiette alors tout ce qu'il fait est très beau. Son bateau n'a pas de mât alors il lui fait des mâts et il y a aussi les autres choses. Et il y a des cordages, des cordages qu'on pend aux mâts. Il tient le cordage dans ses mains. De l'autre côté il y a même une échelle de corde et, sur le pont il y a trois cordages. Il pense: "Que les cordages soient passés dans les poulies!" Alors les cordages s'accrochent aux trois mâts. Il y a de tout, même une hélice. Il a pensé à une hélice, alors il y a une hélice. Il appelle sa femme - le nom de sa femme

est Minnie - il l'appelle en se levant debout: "Minnie, viens voir notre bateau!" La fille sort de la cale: "Qu'y a-t-il?" Le bateau est très beau, elle voit les mâts et les cordages, elle regarde partout. "Oui, c'était bien vrai que tu étais capable de le faire." - "Va voir l'intérieur", lui dit-il.

Il avait dit à sa femme: "Voilà les mâts." Alors il chante en battant sa sauce de façon rythmée avec sa cuillère. Sa cuillère est en bois et elle est longue. Il pense et voilà que les mâts deviennent très hauts. Et les voiles sont entièrement faites de toile neuve, comme la toile de tente de jadis. Elles sont aussi épaisses que celles du bateau de Jos Blais⁸¹ quand il naviguait autrefois. Toutes les voiles sont faites de très bonne toile, parfaitement neuve. Et il hisse un drapeau, un drapeau bleu, blanc, rouge et noir; puis il en hisse un autre et il hisse ensuite sa voile. Alors il se tient à côté de la voile et il rappelle sa femme après avoir fait tout cela. A ce moment-là l'intérieur du bateau aussi est beau mais sa femme ne le sait pas encore. Il rappelle sa femme: "Minnie, Minnie." Elle sort et voit tout cela, elle voit les voiles qui volent au vent et elle voit Kamikwakushit près de la voile et elle s'avance encore. Il y a même une boussole. Alors il dit à sa femme en parlant de la roue du bateau: "Tiens ceci, tiens-la et maintiens-la comme ceci. Je vais aller à l'avant du bateau." Il rénove l'intérieur en chantant encore. Il chante ceci: "Je-suis-vrai-ment-bon-en-dé-pit-de-ce-que-je-suis." Après son chant il y a des lits, une table et de la vaisselle pour deux personnes.

Après avoir terminé son travail il sort et va rejoindre sa femme. "Naviguons", lui dit-elle. - "Où irons-nous?" - "Du côté où vit mon père. Tu ancreras ton bateau dans le havre de mon père, lui dit-elle. Tu seras habillé comme un monsieur et tu porteras même une cravate." Mais il a toujours le même chapeau. "Tu le porteras comme ceci", lui dit-elle. - "Minnie, va donc dans la cabine", lui dit-il. En peu de temps il est de mieux en mieux vêtu: ses vêtements sont noirs et faits de tissu neuf. Ce n'est plus comme auparavant où il était vêtu de vieux tissu. Et il porte une cravate. Après avoir fini de s'habiller il appelle sa femme. Il se tient debout, il a l'air d'un vrai monsieur. Elle l'aime beaucoup et elle s'élance pour l'embrasser. "Où allons-nous?", lui dit-il. - "Là-bas chez mon père." - "D'accord."

Son bateau a des voiles alors il file à vive allure. Ils naviguent pendant un jour et une nuit. Le soleil est déjà haut quand ils arrivent. A leur arrivée chez le père de la fille, le grand patron les voit venir au loin; il regarde le bateau avec ses jumelles et envoie ses serviteurs. Ils disent: "C'est un très beau bateau." Kamikwakushit ancre son bateau tout près de celui du grand patron. Le sien est magnifique, il a des drapeaux et des petits pavillons. Après avoir jeté ses deux ancres à l'eau il rejoint sa femme à l'intérieur. Ils prennent d'abord leur repas. Le grand patron de son côté prend lui aussi son repas. Après avoir mangé Kamikwakushit passe dans la pièce d'à côté; il prend du papier et écrit une lettre au patron. Sa femme se trouve dans l'autre pièce tandis que lui écrit.

Pendant ce temps le grand patron dit à ses serviteurs: "Allez au bateau et amenez-moi celui qui veut me surpasser." Le bateau du grand patron est certainement très beau mais celui de Kamikwakushit l'est encore plus. "Allez me chercher l'homme qui veut me surpasser." Alors les serviteurs y vont. De leur chaloupe ils s'adressent à Kamikwakushit et à sa femme. Kamikwakushit leur parle. La fille pendant ce temps regarde vers la maison de son père

qui, lui, regarde vers le bateau. Ils parlent tous deux aux serviteurs qui retournent à terre. Ils vont tout droit chez le grand patron. "Alors qui est cet homme?" - "Mais c'est votre gendre!", répondent-ils. - "Invitez le à venir à terre." Naturellement, quand on dit à Kamikwakushit que son beau-père l'invite à venir à terre, lui et sa femme y vont. "Nous allons à terre", dit-il à sa femme. - "Oui, nous allons à terre", dit-elle. Ils disent aux serviteurs: "Nous allons à terre." Ceux-ci disent: "Ils vont venir à terre." Ils vont à terre.

Alors il entrent chez le beau-père et Kamikwakushit lui donne la main. La fille serre également la main de son père. Il dit à sa fille: "D'où venez-vous? Où avez-vous pris votre bateau?" - "Nous ne l'avons pris nulle part, l'homme que j'ai épousé a toutes sortes de talents." Leur bateau est magnifique. "L'homme que j'ai épousé est très habile, c'est lui seul qui a rénové notre bateau", dit-elle à son père. - "Bon, dit-il à sa fille, vous allez aller vendre toutes sortes de choses: des pommes de terre, des navets, de la farine, de la graisse, du beurre, du porc, toutes sortes de choses. C'est moi qui vous les fournirai." Alors on embarque toutes ces choses sur le bateau. Il y a de tout en quantité. Le bateau est complètement rempli; il leur a fallu une journée pour le charger. Le lendemain matin ils partent. Kamikwakushit est seul avec sa femme.

Après son départ il ne va pas très loin. Il voit soudain une ville, une grande ville; alors il accoste. Il y a beaucoup de monde. Il va à terre seul; sa femme ne débarque pas. Il débarque au quai naturellement. Il y a un attroupement sur le quai alors il demande à un Blanc: "Que se passe-t-il ici?" - "Il ne se passe rien, nous regardons quelqu'un." Il y a un homme au milieu de la foule. Il est tellement endetté qu'il est couvert d'épingles.⁸² Il en a partout sur le corps tellement ses dettes sont nombreuses. Il n'a pas payé ses dettes, c'est la raison pour laquelle il est couvert d'épingles. Ceux qui contractent des dettes et ne les règlent pas ont des épingles. Quelqu'un se met des épingles en disant: "Je t'emprunte et je te rembourserai." S'il ne rembourse pas sa dette, il garde les épingles.

"Moi je rembourserai les dettes", dit Kamikwakushit. Alors on apporte à terre tout ce qu'il y a sur son bateau. "Ceux qui ont des dettes enlèveront leurs épingles", dit Kamikwakushit au Blanc. "Celui qui doit \$10. enlèvera dix épingles, celui qui doit \$20. enlèvera vingt épingles, celui qui doit \$100. en enlèvera cent. Chacun enlèvera toutes les épingles qu'il a." Après avoir enlevé leurs épingles, ceux qui ont des dettes se placent en retrait en tenant leurs épingles dans leurs mains. Kamikwakushit fait les comptes: pour chaque personne qui a des dettes, il calcule combien elle doit. Il y a là quelqu'un qui doit beaucoup, peut-être \$200., ou \$300. ou peut-être \$1000. Cet homme se fait enlever toutes ses épingles et, après que toutes ses dettes soient réglées, il meurt. Cependant il revient ensuite à la vie mais non pas sous la forme d'un homme comme auparavant; il devient d'abord comme un ombre, puis comme un renard roux. Il devient un renard roux avec cette différence qu'il est de grande taille. Il est comme un vrai renard, un renard roux - il y a toutes sortes de renards: le renard croisé, le renard argenté, mais lui est un renard roux.

Alors on débarque la marchandise et l'argent de Kamikwakushit. Il dit à l'un des Blancs qui se trouve là: "Chacun dira combien d'épingles il enlève et chacun les tiendra dans sa main. Celui qui enlèvera 10, 20 ou 30 le dira

et celui qui en enlève 50 le dira aussi." Kamikwakushit dit à tous: "Tenez-les dans vos mains." Alors il paie les dettes de l'un et de l'autre argent comptant. Ils sont très nombreux et il paie les dettes de tous. Il distribue toute sa cargaison. Après avoir donné toute la nourriture qu'il avait embarquée, il s'en retourne. Il n'est resté qu'une semaine.

Il retourne chez son beau-père et le revoit. Son bateau est vide, il ne reste rien. Alors il embarque d'autres choses qui lui sont données par le grand patron. Il embarque de la nourriture, de l'argent, toutes sortes de choses. Kamikwakushit et le grand patron embarquent beaucoup de choses. Après l'embarquement ils repartent.

L'un des commis - il ne s'agit pas d'un assistant-gérant mais d'un sous-commis - dort dans la cale du bateau; il ne dort pas vraiment, il feint de dormir. Alors il sort et dit à Kamikwakushit: "Je vais naviguer moi, j'ai déjà dormi." - "Navigue." - "D'accord." Alors Kamikwakushit va dans la cale. Il boit sans doute du thé et sans doute qu'il le sucre. Après avoir bu son thé il veut retourner là où se trouve l'autre, mais il change d'idée. Alors le commis l'appelle de là-bas: "John!" C'est celui qui navigue qui crie "John". Il sort en vitesse: "Qu'y a-t-il?", dit-il au jeune Blanc. - "Il y a quelque chose qui mord notre hélice, ça mord très fort", dit-il à Kamikwakushit. Il lui ment parce qu'il veut le tuer. Kamikwakushit se penche pour voir: "Je ne vois rien." - "C'est là-bas, derrière." Au moment où il se penche davantage l'autre le prend par les jambes et le jette par-dessus bord. Il émerge là-bas mais le bateau est déjà loin. Le courage lui manque, son bateau est très loin et lui se trouve très au large. On ne voit pas du tout la terre. Alors il se met désespérément à nager. Il est fatigué et il cale à plusieurs reprises. De temps à autre il se repose puis réussit à nager. Soudain on l'appelle; c'est son renard roux qui lui parle: "John, qu'est-ce qui t'arrive?" - "Il m'a jeté par-dessus bord." - "Oui c'est vrai, il t'a jeté par-dessus bord."

Quant à celui qui l'a jeté à l'eau il dit à la fille: "Il est tombé à l'eau en se penchant par-dessus bord pour regarder. Il est tombé à la mer." La jeune fille pleure beaucoup et veut se jeter à l'eau mais le commis la retient. Cet homme veut épouser la femme de Kamikwakushit. Il réussit à la ramener à l'intérieur et lui dit: "Assieds-toi là. Où irons-nous?" - "Allons à terre, chez mon père." Alors ils rentrent à terre; c'est l'homme qui navigue. Soudain on appelle Kamikwakushit: "John, que t'arrive-t-il?" - "Mais qui es-tu?" - "C'est moi le renard, le renard roux." - "Oui, oui. D'où viens-tu?" - "C'est moi dont tu as réglé les dettes, c'est moi qui étais cousu de dettes, j'étais couvert d'épingles. Tu as payé mes dettes, en retour je vais te ramener à terre." Il n'y a pas de terre en vue. "Je te ramène à terre", dit le renard. - "Où vais-je m'installer?" - "Laisse-toi remorquer." Kamikwakushit saisit la queue du renard. "Tu fermes les yeux, lui dit le renard, ne regarde pas et je te ramènerai." Il est très vite rendu à l'endroit où demeure son beau-père. Le renard roux le débarque dans une baie sablonneuse.

Le renard roux lui dit: "Ta femme a un prétendant. Elle est déjà courtisée. Après demain on la mariera. A présent, tu essaieras de trouver du travail chez le grand patron. Si on t'embauche et que le grand patron te demande ce que tu sais faire, tu lui diras que tu sais faire la cuisine", lui dit le renard. "Je sais faire la cuisine", répète Kamikwakushit. - "Et s'il te demande quelle sorte de cuisine tu sais faire, - c'est toujours le renard

qui lui parle - tu diras que tu sais faire rôtir de la viande au bout d'une corde." - "Je sais faire rôtir de la viande au bout d'une corde." - "Demain il fera très chaud, toutes les fenêtres seront ouvertes chez le grand patron, chez sa fille aussi les fenêtres seront ouvertes. Toi, de la cuisine, tu chanteras: "Qu'as-tu-fait-qu'as-tu-fait". Tu chanteras cela longtemps et il fera de plus en plus chaud. La fille du grand patron écoutera et elle entendra l'air que tu chantes et elle te reconnaîtra à ta voix. Elle pensera: "N'est-ce pas mon mari qui chante?" C'est le renard qui est en train de parler. "Il y a ton alliance aussi; tu la porteras." Il a toujours son alliance en sa possession. Il y est inscrit d'abord le nom de la fille du grand patron MINNIE et ensuite JOHNNY. Il s'appelle Johnny. "Tu te mettras le bras en écharpe et tu placeras ta main comme ceci. Alors elle dira: "Dites au cuisinier d'apporter lui-même mon repas". Toi, tu diras: "Comment est-ce possible? Je suis sale et je suis couvert de poux". Tu mettras du sel dans tes poches et tu feras du bruit avec le sel. Tu diras que ce sont tes poux." Après lui avoir parlé, celui dont il avait payé les dettes s'en va.

Kamikwakushit quand à lui rencontre des serviteurs qui lui demandent: "Où vas-tu?" - "Là-bas, je cherche du travail. Dites-le au grand patron." - "Oui, nous le lui dirons." Ils sont justement à son service. "Il y a là un homme qui demande du travail", dit le serviteur au grand patron. - "Que sait-il faire?" - "Le patron te demande ce que tu sais faire", dit le serviteur à Kamikwakushit. Celui-ci est adossé à la maison. "Je sais faire rôtir de la viande au bout d'une corde." Le serviteur va dire au patron: "Il dit savoir faire rôtir de la viande au bout d'une corde". - "Bon d'accord, c'est ce qu'il fera: il fera rôtir de cette façon du jambon, du porc, de la viande de bœuf, toutes sortes de choses, de la fesse de caribou, tout", dit le grand patron.

Il fait très chaud. D'ailleurs on lui avait dit qu'il ferait très chaud. Tard dans la journée toutes les fenêtres sont ouvertes, y compris celles de la fille du grand patron. Il fait très chaud. Kamikwakushit utilise le tissu de sa chemise pour envelopper sa main. Sa chemise est très sale. La fenêtre de la fille est ouverte, elle l'entend. Il siffle un air. "Mon mari chante comme cela", pense-t-elle. Alors elle l'envoie demander par un serviteur. "Dites au cuisinier d'apporter lui-même mon repas ce soir." Ce serviteur dit au cuisinier - qui est le mari - : "La demoiselle te demande de lui apporter toi-même son repas." - "Comment le pourrais-je, je suis sale." Le serviteur se fait répéter la même chose à trois reprises: "Il faut que ce soit le cuisinier qui me l'apporte, allez. Vous lui direz qu'il me l'apporte lui-même." Le serviteur qui avait apporté le repas se fait de nouveau renvoyer par la fille: "Allez, vous lui direz qu'il me l'apporte personnellement." Alors le mari dit: "Bon, je le lui apporterai, mais j'ai mal aux mains." Il va chercher du sel. "Comment pourrais-je le lui apporter, j'ai beaucoup de poux." Il est appuyé sur le mur. "Comme j'ai des poux... puisque j'ai des poux", dit-il. Il tient du sel dans sa main. "Elle va te faire demander, pense son renard, elle te fera demander et tu te mettras le bras en écharpe. Ta femme te fera demander." Sa main est très douloureuse. Après tout cela il accepte: "D'accord, je le lui apporterai."

Il lui apporte son repas. Il veut le lui donner par la fenêtre qui est ouverte. "Apporte-le ici où je suis", dit-elle. Il y a une table à l'endroit où elle se trouve. Elle ne peut s'empêcher d'aller vers lui: "Dépose cela sur la table." La table était longue. "Dépose-le là", lui dit sa femme. "Qu'as-tu à la main pour l'avoir pansée ainsi?" - "Je me suis brûlé en faisant rôtir

quelque chose au bout d'une corde, répond-il, je suis gravement brûlé" - "Je vais te mettre un onguent, le meilleur qui soit", lui dit sa femme. - "Tu vas me faire mal, et puis ce n'est pas beau à voir, tu ne pourras pas regarder. Je ne peux accepter parce que ma blessure est trop sale et toi tu es si belle." - "De toute façon je ne la mangerai pas." - "Ne touche pas, tes mains sont tellement belles, dit-il, je ne veux pas." - "Tu devras accepter, lui dit sa femme, tu seras malade si je ne te soigne pas". Alors elle lui arrache l'écharpe. "Aie, aie, aie, ma main!" crie-t-il. Il ne se défend pas et elle prépare l'onguent qu'elle lui appliquera. Pendant ce temps il remet en place son écharpe. Le remède est prêt. "Alors où est ta brûlure?" - "C'est ici, partout, c'est presque brûlé à vif. Mais c'est très sale, je vais me soigner moi-même, je vais apporter le remède à la cuisine." - "Non c'est moi qui te ferai un pansement." Alors il se bat avec elle mais elle réussit à lui enlever l'écharpe. "Aie, aie, aie, aie", fait-il. Alors elle regarde: il y a quelque chose d'écrit sur l'alliance. Elle lit. Son nom y est gravé; d'abord c'est écrit MINNIE et puis JOHN. Elle crie à son père: "Père, c'est mon mari qui est ici!" - "Cesse de plaisanter, lui dit-il, il doit être très loin en mer." - "Non, c'est lui mon mari!" Alors le grand patron vient. "N'est-ce pas mon alliance?", lui dit-elle. Sur l'alliance son inscrits les noms de la fille du grand patron et de Kamikwakushit. "C'est bien vrai." Le grand patron dit à ses serviteurs: "Enlevez-lui tous ses vêtements et cachez-les."

"Si ta femme te demande comment tu as pu être sauvé, lui avait dit son renard, tu lui diras que c'est grâce à celui dont tu as payé les dettes." C'est ce qu'il lui dit: "C'est grâce à l'homme dont j'ai payé les dettes - celui qui était couvert d'épingles. En échange il m'a ramené à terre." - "Bien" dit-elle. Alors on lui donne des vêtements et il va rejoindre sa femme. Il lui raconte de nouveau ce qui est arrivé et ce que lui a dit son renard.

Le grand patron s'adresse à sa fille: "Demain j'offre un banquet, tout le monde y sera y compris celui qui l'a jeté à l'eau." Kamikwakushit raconte à son beau-père: "Il m'a jeté à l'eau, il m'a pris par les jambes et m'a jeté par-dessus bord. Mais je suis remonté à la surface sans qu'il me voit car il était déjà loin." C'est pour démasquer celui qui a jeté à l'eau Kamikwakushit qu'il y aura un banquet. Il s'agit d'un grand banquet où tout le monde est convié. On y invite les vendeurs, les gérants, tous les commis et aussi les sous-commis.

Le patron offre un banquet. Les gérants y sont très nombreux. On mange. Le grand patron est assis près de la porte mais sa fille et son mari, Kamikwakushit, se trouvent dans une autre pièce. Bien entendu tout le monde est en fête. Après le repas les invités s'amuse et le grand patron suggère: "Chacun de vous va raconter une de ses aventures en mer." Alors chacun y va de son récit. Puis vient le tour de celui qui a jeté Kamikwakushit à l'eau; il est le dernier. "Alors raconte!" - "Cette aventure s'est déroulée à Blanc-Sablon. Nous sommes partis vers le large lui et moi. Soudain j'ai entendu quelque chose venir à la surface de l'eau, alors j'ai regardé: c'était énorme, c'était une baleine qui était en train de mordre l'hélice. Je me suis penché pour la regarder. Puis je l'ai appelé, dit-il en parlant de Kamikwakushit, et il est venu. Alors il s'est penché pour regarder, mais il s'est trop penché et il est tombé par-dessus bord. Je ne pouvais pas... il devait être gris, peut-être qu'il avait bu, peut-être aussi qu'il n'avait pas bu... il devait être gris, c'est pour cela qu'il est passé par-dessus bord. Il avait peut-être bu... peut-être aussi qu'il n'avait pas bu. Alors il est remonté à la

surface..." A ce moment précis du récit le grand patron touche la porte du pied. Avec son pied il referme un peu la porte qui reste entrebaillée.

Déjà Kamikwakushit est debout, il est prêt. Il se tient prêt avec sa femme. On lui a sans doute dit: "Quand vous entrerez il restera assis." Alors il s'avance avec sa femme. Quand on va les chercher il y a beaucoup de monde. Ils s'en viennent tous les deux, il tient sa femme par le bras. Alors on reconnaît Kamikwakushit. Celui qui l'avait jeté à l'eau ne dit pas un mot. C'est à ce moment qu'on l'attrape. "Kamikwakushit dit que c'est toi qui l'as jeté à l'eau!" - "Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi! dit-il en se sauvant, ce n'est pas moi!" L'homme était sorti mais on s'en saisit. Il est capturé et pendu. Au moment où on le pend son corps se fend. C'est le grand patron qui a ordonné qu'on pendre celui qui avait jeté à l'eau Kamikwakushit.

NOTES

1. Sous la forme présentée ici, ce conte semble connu de tous les groupes indiens du nord du Québec. Il a déjà été publié dans un ouvrage contenant six autres versions recueillies chez les Montagnais-Naskapi (Lefebvre, M., 1971). Au sujet du héros, l'anthropologue américain Speck écrivait dès 1925:

"Throught the Montagnais area the hero-transformer is known as Tsaka'bec. In the Mistassini dialect and in that of the Lake St-John Montagnais the name appears phonetically as Tsaka'bec. Lower down on the St-Lawrence at Tadoussac and Escoumains it is Tsaga'bec. It is translated "young man who draws a line (or cord) behind him". This proper name for the hero seems to extend over the tribes known in literature as Montagnais and Naskapi". (Speck, F.G., 1925:3, note 3).

Par ailleurs, les remarques d'un des premiers missionnaires des Montagnais suggèrent l'ancienneté du conte (Le Jeune, P., 1634:53-54). C'est vraisemblablement une telle ancienneté qui nous permet d'en retrouver des motifs importants dans la plupart des traditions locales nord-amérindiennes: Micmac de l'Ile du Prince Edouard (Rand, S.T., 1894:81-93), Cris du nord du Manitoba (Creeswell, J.P., 1923:401-406), Shoshones du Colorado, du Nevada et de l'Utah (Lowie, R., 1924:142-147, 198), Tchippewayan d'Athabasca (Petitot, E., 1886: 411-412), Ojibwa (Williams, M.L., 1956:256-257; Speck, F.G., 1915:54-55, 69), Menomini (Skinner & Satterlee, 1915:357-361), Iowa de l'Oklahoma, du Kansas et du Nebraska (Skinner, A., 1925:27). Une étude approfondie nous conduirait peut-être aussi loin qu'au nord de la Californie, chez les Indiens Yana (Curtin, J., 1898:425-442. Selon Speck le terme Tsaka'bec serait lui-même très ancien, d'où la difficulté d'une explication étymologique. Pour des Indiens de la région de Mistassini, il aurait signifié: *le jeune homme qui traîne une corde derrière lui*, de tsaka'beo, *celui qui traîne une corde* (Speck, F.G., 1935:54). Cette observation de Speck est à rapprocher des propos d'un conteur cris rencontré à Schefferville en 1967. En parlant de la mère du héros, il disait:

"Cette femme allait avoir un bébé dont le nom serait Tshahapash, l'araignée. (Lefebvre, M., 1971:21).

Speck avait aussi versé au dossier de ce héros les éléments suivants: *le jeune homme, l'homme accompli* (Speck, F.G., 1925:3; 1935:54). Or le conteur de la présente version me disait, en indiquant une longueur de quelques centimètres entre son pouce et son index, que le héros était très petit. Un vieux conteur de St-Augustin a confirmé ce point, qui justifie vraisemblablement la terminaison diminutive (-esh) du terme tsaka'beo (na'peo, *adulte mâle*, na'pesh, *jeune gargon*). D'où les traductions *petit mâle traînant une corde* et, dans un style plus imagé, *araignée*. Mais c'est sous un autre angle que cette terminaison intriguait beaucoup le jeune traducteur indien. Le père du héros se nommant lui-même Tshakapesh, on aurait pu s'attendre à ce que son fils porte le nom de Tshakapeshesh, c'est-à-dire une forme diminutive du nom du père. Les grammaires algonquiennes semblent effectivement prévoir ce diminutif de second degré (na'peo, na'pesh, na'peshish) (Lemine, G., 1911:7). Dans les cas d'homonymie, la forme diminutive est souvent employée pour éviter toute confusion. On en trouvera un exemple au conte no 2 (Ayasheo, Ayashish). "C'est vraisemblablement parce que

le héros n'avait pas connu ses parents", concluait le traducteur. Il n'y avait effectivement pas, dans ce cas-là, d'homonymie simultanée. Mais cette importante observation du traducteur renvoie aussi au sens général du conte, qui de diverses façons donne du héros une image en quelque sorte inversée de celle de son père. Tandis que ce dernier a les réflexes d'un parfait inculte, son fils s'emploiera à mettre au point les diverses techniques culturelles montagnaises. C'est le héros, et non son père, qu'on reconnaît comme le premier homme. Le père mourut encore couvert d'une toison, tandis que le conte rapporte comment le fils perdit la sienne. Le fils n'est donc en rien un quelconque diminutif de son père. Ces remarques nous ramènent au dernier sens du terme Tshakapesh proposé par Speck, à savoir l'*homme accompli*.

2. L'identité de Katshituasku demeure une énigme. Les explications incertaines recueillies auprès de plusieurs conteurs montagnais-naskapi vont du mammoth au super-ours (Lefebvre, M., 1971:93-94). Pour celui de la présente version, les comportements du héros après la mort du monstre suggèrent plutôt l'idée d'un super-ours:

"Quand un chasseur tue un ours, il ne rapporte que la tête à la tente. Si Katshituasku n'avait pas été un ours, Tshakapesh n'aurait pas agi ainsi". (Bellefleur, F., communication personnelle).

Le jeune traducteur indien s'est beaucoup intéressé à ce personnage, ce qui l'a conduit à consulter divers ouvrages traitant de la faune préhistorique. Il se disait fasciné surtout par l'espèce de position ultime de Katshituasku dans une série animale que, selon lui, le conte présente sous une forme graduée: ours noir, ours blanc, Matashuo (cf. note suivante) et enfin Katshituasku. Et pour appuyer ses propos, il esquissait d'un geste de la main un escalier imaginaire, ajoutant:

"On ne le connaît pas de lui-même, seulement à partir des trois premiers". (Rich, M., communication personnelle).

3. Matashuo serait une espèce d'ours. D'après Lefebvre, divers conteurs du nord-est québécois l'associent soit au grizzli, soit à l'ours noir dans sa phase brune (Lefebvre, M., 1971:106). Le conteur de la présente version me disait:

"... il y a environ cinquante ans un Indien en tuait un au nord-est de La Romaine, vers l'intérieur". (Bellefleur, F., communication personnelle).

C'était, disait-il, la première fois que ce chasseur rencontrait un tel ours aux longs poils, dont il connaissait cependant l'existence grâce aux conteurs.

4. Ce motif du *souhait efficace* se retrouve dans plusieurs récits de la présente collection.

5. A ce sujet le conteur de La Romaine disait:

"Jadis il était interdit aux femmes de manger la tête de l'ours. Il leur arrive aujourd'hui de le faire, mais assez rarement. C'est peut-être que les récits anciens leur font craindre les

conséquences d'un tel geste". (Bellefleur, F., communication personnelle).

6. Si le *souhait efficace* permet à plusieurs personnages légendaires d'orienter le destin à leur avantage (cf. la note 4), le *rêve* a toujours été et est encore pratiqué par les Montagnais pour connaître l'avenir. Plusieurs contes de la présente collection en font état. Il serait toutefois plus exact de dire que le rêve prémonitoire prend le plus souvent la forme d'une révélation venue du monde des esprits.

"Dreams are regarded as personal communications from the Caribou God and control the activities, especially that of hunting, for all persons". (Strong, W.D., 1929:286).

Près de trois siècles avant Strong, le Jésuite Le Jeune notait:

"Ils ont en outre une grande croyance à leurs songes, s'imaginant que ce qu'ils ont vécu en dormant doit arriver, et qu'ils doivent exécuter ce qu'ils ont rêvé". (Le Jeune, P., 1634:17).

7. Ketshemeshkuniet. Il faut peut-être rapprocher ces être de ceux déjà mentionnés par Strong:

"A mythical people, called the Kātcinēdgizū, are greatly feared by the Naskapi. They are said to come into the far interior in magical, high-bowed canoes where they steal the Naskapi children. While their whistling may be heard, they are invisible to all but the Naskapi conjurors, whose familiar spirits drive them away. This would seem to be a northern version of the tales inspired by the Iroquois raid in early times". (Strong, W.D., 1929:285).

Tanner a corroboré cette observation (Tanner, V., 1944:580).

8. Cette technique de chasse au castor, souvent mentionnée dans la présente collection, a été décrite dans les termes suivants:

"... le trappeur doit travailler dans l'eau glacée, à travers un trou pratiqué dans la glace. Il s'agissait, pendant que le castor était à l'intérieur de sa maison, de bloquer la sortie, en piquant au fond de l'eau un petit enclos de bâtons devant la porte, de façon à retenir l'animal prisonnier dans sa maison. Après avoir pratiqué une ouverture dans ce qu'on pourrait appeler le "toit" de la maison, il s'agissait d'attraper les bêtes une à une, par la peau du dos ou les pattes de derrière avec la main ou un crochet de métal". (Mailhot & Michaud, 1965: 36-37).

9. Il s'agit ici de l'opération de raclage dans le cadre de la préparation des peaux de caribou. Cette tâche était réservée aux femmes. On en trouvera une autre mention au conte no 11 de la présente collection.

10. Le *geai du Canada* appartient au décors quotidien d'un campement indien.

Il n'hésite pas à s'approcher des tentes et des lieux de travail, afin de se nourrir du moindre morceau de viande ou de graisse qu'il pourrait y trouver. C'est sans doute ce comportement de carnivore qui explique en partie l'usage divinatoire auquel il donnait lieu chez les Montagnais.

"Si l'oiseau qu'ils nomment Ouichcatchan, qui est quasi de la grosseur d'une pie, et qui luy ressemble, (car il est gris aux endroits que la pie est noire, et blanc où elle est blanche) se presente pour entrer dans leur Cabane, ils le chassent fort soigneusement, pource, disent-ils, qu'ils auroient mal à la teste. Ils n'en donnent point la raison; ils l'ont, si on les croit, expérimenté. Je les ay veu prendre le gesier de cet animal le fendans et regardans dedans fort attentivement; mon hoste me dit: si ie trouue dedans vn petit os d'Orignac (car cét oyseau mange de tout), il tueray vn Orignac; si ie trouue vn os d'Ours, ie tueray vn Ours, et ainsi des autres animaux". (Le Jeune, P., 1634:26).

Si les Montagnais de la Basse Côte Nord savent reconnaître aujourd'hui le terme uishketshak (ouichcatchan) encore employé par leurs voisins occidentaux, ils lui préfèrent le terme kapmina. Dans le présent conte, l'arrivée d'un geai au moment du raclage des peaux est donc très plausible, tout autant que l'amusement que les jeunes filles disent en tirer:

"This birds afford the Indians much amusement by their boldness in trying to steal meat". (Speck, F.G., 1925:26, note 1).

Il est toutefois difficile de savoir si celles-ci mentent à leur mère en justifiant ainsi leurs éclats de rire, ou si elles sont plutôt les victimes d'une illusion d'optique causée par la coquetterie du héros, qui avait eu la précaution de se parer de plumes avant de paraître devant elles. Il a déjà été fait mention, pour ces populations, de plumes utilisées par les hommes pour décorer leurs chapeaux (Lips, J.E., 1947:38-39).

11. Les Mistapeut forment une population mythique (Vincent, S., 1973) le plus souvent favorable aux humains (cf. note 56).

12. Dans son travail portant sur sept versions montagnaises de ce conte, Lefebvre fait les remarques suivantes au sujet de cette balançoire:

"La balançoire dont il est question est confectionnée, sauf en V7 (la présente version), à la manière d'un hamac où des cordes transversales maintiennent parallèles les deux cordes principales. Deux hommes se tiennent chacun de son côté pour tirer à tour de rôle la balançoire de gauche à droite et non comme dans le cas d'une escarpolette, d'avant en arrière. Il n'est pas rare, nous dit Edward Rich, qu'on fabrique et installe une de ces balançoires à l'endroit où l'on campe, dans le bois, au printemps. Même les personnes âgées s'y amusent". (Lefebvre, M., 1971:118).

L'auteur établit un parallèle fort suggestif entre cette balançoire et le petit hamac, dans lequel dort le jeune enfant montagnais, et qu'on fait balancer de façon transversale.

13. A propos de cet objet:

"This is the small grease container made of the bladder of some small animal, which the hunter carries with him. When food is prepared he squeezes a little grease from the bladder into it. It is called opitcima'n" (Speck, F.G., 1925:27, note 3).

14. Cette perte de toison renvoie à un motif vraisemblablement fort ancien, puisqu'on le retrouve aussi bien chez les peuples altaïques que chez ceux du Proche-Orient (Harva, U., 1959:88-91). Il est généralement associé à l'origine de la mort (putréfaction, mauvaise odeur) et, conséquemment, à celle de la reproduction. Lefebvre a signalé que certaines versions montagnaises du présent conte associent explicitement la perte de la toison du héros à une mauvaise odeur (Lefebvre, M., 1971:134). Perte de toison, nudité, origine du vêtement, perte de l'immortalité, ce sont là autant de thèmes laissant entrevoir une parenté lointaine entre notre propre tradition religieuse et celle des Indiens montagnais.

15. Le souffle est souvent utilisé comme technique magique dans plusieurs contes de la présente collection. L'objet soufflé voit ses dimensions soit augmentées soit réduites. Il lui arrive aussi parfois d'être simplement déplacé sous le souffle du magicien.

16. Par ce motif du soleil pris au piège à collet, le présent conte s'inscrit dans un ensemble beaucoup plus vaste ayant des ramifications en Afrique, aux Indes, en Polynésie, à Samoa, à Hawaï, aux Iles Marquises, etc. (Thompson, S., 1955:A728, A728.1, A728.2). Parmi les versions publiées par Lefebvre, il en est une recueillie en 1967 de la bouche d'un vieux conteur de Davis Inlet, sur la côte atlantique du Labrador, qui précise que le héros utilisa un poil pubien de sa soeur pour fabriquer son piège à collet (Lefebvre, M., 1971:42). Or ce détail semble avoir une certaine importance, puisque...

"... sur 21 versions recensées par Luomala, 7 lui font employer un lacet confectionné avec un poil pubien de sa soeur... Ces versions proviennent toutes de populations contiguës à l'exception des Dog-Rib: Cree, Ojibwa, Menomini, Naskapi" (Lévi-Strauss, C., 1968:321-322).

17. Un spécialiste de la langue montagnaise rapprochait ce nom (Ayasheo) du terme désignant la corneille (McNulty, G., communication personnelle).

18. En mai les Indiens de La Romaine font, sur les nombreuses îles bordant la Basse Côte Nord, une cueillette intensive d'oeufs de géolands. Il s'agit cependant ici d'un prétexte invoqué par le père pour se débarrasser de son fils. Pourquoi tient-il tant à l'éloigner? La présente version n'est pas explicite à ce sujet. Deux autres, recueillies à North West River, nous indiquent que la mère d'Ayashish vient d'être supplantée par une jeune épouse, à laquelle Ayasheo consacre toute son attention. Et parce que l'enfant est solidaire de sa mère, la nouvelle épouse la déteste et sème le doute dans l'esprit d'Ayasheo: son fils s'approche un peu trop d'elle, il pourrait devenir un rival dangereux (Savard, R., 1972:6-7).

19. Les esprits bénéfiques sont désignés par les termes de parenté *grand-père* ou *grand-mère*. Le lecteur aura souvent l'occasion de s'en rendre compte en

parcourant les divers contes de la présente collection.

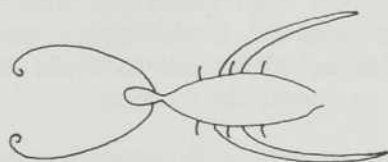
20. Le jeune traducteur indien a rendu le terme *uteshkanamentush* par *two horned mentush*. Le conteur décrivait ce personnage comme un caribou plus gros que les autres et vivant dans l'eau. La notion de *mentush* en est une des plus difficiles à élucider, située comme elle est à la charnière du zoologique et du religieux (Mailhot & Bouchard, 1973:52-53). Le serpent constitue vraisemblablement une représentation typique de cette catégorie du réel montagnais. La relation entre la foudre et le serpent, explicite dans ce conte, avait déjà été notée par un des premiers missionnaires des Montagnais:

"Le P. Buteux, demandant à un Sauvage pourquoi ils plantoient leurs épées la pointe en haut, il repartit que le tonnerre ayant de l'esprit, et voyant ces épées nues, se détourneroit, et se donneroit bien de garde d'approcher de leurs cabanes. Le P. demandant à un autre d'où venoit ce grand bruit du tonnerre: C'est, dit-il, le Manitou qui veut vomir une grosse couleuvre qu'il a avalée, et à chaque effort de son estomach, il fait ce grand tintamarre que nous entendons. En effect, ils m'ont souvent dit que la foudre n'estoit autre chose que des couleuvres qui tomboient sur la terre". (Le Jeune, P., 1637: 53).

Un Montagnais vivant actuellement à Sept-Iles, Marcel Jourdain, considérait *uteshkanamentush* comme le détenteur du feu:

"On ne le voit que lorsqu'il y a de la foudre. C'est alors qu'il en tombe aussi bien sur l'eau que sur le sol. C'est lui qui a ramené *Ayashish*" (Jourdain, M., communication personnelle).

Ce Marcel Jourdain, qui conduisit le botaniste québécois Jacques Rousseau à la rivière Georges durant les années 40, traça alors devant moi un croquis semblable à celui-ci:



Quelques années auparavant, en m'indiquant une baie profonde du lac Kabonga au nord-ouest de Montréal, une dame algonquine me disait que c'était là tout ce qui restait du terrier habité par un *mentush*. Pour elle ce terme désignait un serpent noir et aquatique d'une longueur d'environ dix mètres. Il serait mort quelques trente ans auparavant, frappé par la foudre. On a déjà signalé l'hostilité entre la foudre et des serpents (souvent à cornes) pour d'autres

groupes indiens: les Ménominis de la région des Grands Lacs (Lévi-Strauss, C., 1968:290-292, 323) et les Mandans du Dakota Sud (Lévi-Strauss, C., 1968: 360-361). Enfin, lorsque Ayashish lancera des flèches à la verticale, vers la fin du conte, le lecteur se souviendra des "épées dressées" dont les Indiens avaient parlées au Père Buteux vers 1630.

21. Etait-ce grâce à un *rêve prémonitoire* ou à un *souhait efficace* que les gens connaissent le retour du héros? La distinction n'est pas facile à faire.

22. La gomme de conifère est ici inscrite dans une série de trois objets usuels appartenant au père du héros. Elle est largement utilisée dans le pharmacopée montagnaise.

23. Le broyeur-à-os, dont un observateur de la fin du 19ième siècle a donné une représentation (Turner, L., 1894:302, fig. 118), était et est encore utilisé pour la préparation de la graisse cuite de caribou, c'est-à-dire du mets cérémoniel par excellence.

24. Le conteur précise que ces trois objets, devenus gigantesques sous le souffle paternel, avaient été placés par Ayasheo en guise d'obstacles sur la route de son fils.

25. Les os broyés sont mis à bouillir avec la moëlle. Celle-ci assure, au moment du refroidissement, la consistance solide de cette préparation alimentaire. Vers la fin de l'hiver, les familles transportaient plusieurs de ces pains de graisse pouvant mesurer jusqu'à un mètre de longueur.

26. Alors que la graisse cuite (pmi) est généralement produite à partir de la graisse crue (win), le conte renverse la situation en faisant provenir la seconde de la première (Savard, R., 1972).

27. Les traces laissées dans la neige par un renard forment effectivement une suite de gros points. Pour le lièvre sauteur, qui semble avoir tendance à extrapoler son mode de locomotion à l'ensemble de la faune, une telle série de points ne peut avoir été laissée que par un uni-jambiste. Le texte dit cependant qu'en l'absence de témoin, le renard se déplaçait en volant.

28. Il s'agit d'une des techniques employées par les Indiens pour rôtir leur viande. La pièce à rôtir est suspendue à une corde près du feu. Et pour assurer une cuisson égale de chaque côté, on tord de temps à autre la corde. Ceci fait tourner lentement le morceau de viande.

29. Le *grand duc* est un féroce chasseur de lièvre.

30. La suite du texte fait mention de caribou et non plus d'orignal.

31. Les Montagnais désignent présentement *la marmotte* par le terme uinashku:

"L'vn se nomme des Sauvages Ouinascou; Nos François l'appellent le Siffleur ou le Rossignol; ils luy ont donné ce nom, pource qu'encore qu'il soit de la chasse des animaux terrestres, il chante neantmoins comme vn oiseau... Il est environ de la grosseur d'vn Lieure, d'vn poil roux; quelques vns m'ont asseuré qu'il se roule en peloton, et que comme vn Liron il dort tout

l'Hiver, sans qu'on le puisse reueiller. Je n'en ay point veu que l'Esté; cet animal est vn excellent manger, ny le Lieure n'en approche pas" (Le Jeune, P., 1634:45).

32. Atshen. Il s'agit d'une population de géants mythiques généralement hostiles aux humains. Ce sont des cannibales (Savard, R., 1973:27). Cette notion semble relever du patrimoine algonquien (Speck, F.G., 1935:39, 71-72; Tanner, V., 1974:687; Hind, H.Y., 1863:102; Rand, S.T., 1894:190).

33. Pour enlever les piquants du porc-épic, avant de le cuire, on roule la bête dans un feu. On gratte ensuite ce qui reste au moyen d'un couteau.

34. La tente à suer est une vieille technique pan-amérindienne. Le Jésuite Le Jeune en a donné une description pour les Montagnais du 17^{ème} siècle:

"Le 9. ie m'en allay voir ces nouueaux hostes; comme i'estois dans leur cabane, i'entendois chanter deux hommes sans sçavoir où ils estoient; ie regarde dans toute la cabane, ie ne les voy point, et cependant ils estoient tout au milieu, renfermés comme dans vn four, où ils se mettent pour se faire suer. Ils dressent vn petit tabernacle fort bas, entouré d'écorces, et tout couuert de leurs robbes de peaux: ils font chauffer cinq ou six cailloux qu'ils mettent dans ce four où ils entrent tous nuds, ils chantent la dedans incessamment, frappans doucement les costez de ces estuues. Je les veis sortir tous mouillez de leur sueur; voila la meilleure de leurs medecines". (Le Jeune, P., 1633:6).

L'année suivante, le Jésuite revenait sur le même sujet:

"Ils chantent encore et font ces bruits en leurs sueries; ils croiroient que cette medecine, qui est la meilleure de toutes celles qu'ils ont, ne leur seruiroit de rien, s'ils ne chantoient en suans. Ils plantent des bastons en terre faisant vne espece de petit tabernacle fort bas: car vn grand homme estant assis là dedans, toucheroit de sa teste le hault de ce todis, qu'ils entourent et couurent de peaux, de robes, de couvertures. Ils mettent dans ce four quantité de grosses pierres qu'ils ont faict chauffer, et rougir dans vn bon feu, puis se glissent tout nuds dnas ces estuues". (Le Jeune, P., 1634:19-20).

La Relation de 1611 mentionne aussi "... les estuées et sueries" pour les Indiens vivant dans la péninsule gaspésienne (Biard, P., 1611:16). Divers auteurs ont signalé cette technique à la fois médicinale et religieuse: Cris des Plaines (Paget, A., 1909:66-67), Menomini (Hoffman, W.JU., 1896:117), Paiute (Kelly, I.T., 1938:376).

35. Memintueo semble être une variété de Atshen (cf. la note 32). En fait, il m'est arrivé d'entendre ce même conte à Sept-Iles, et le vieux conteur y parlait d'Atshen plutôt que de Memintueo.

36. ushupaken. Voici un terme pour lequel il me fut impossible d'obtenir une traduction. Memintueo se sert de cet objet dans le cadre d'un exercice

magique. Dans la version entendue à Sept-Iles, il s'agissait de testicules de castors.

37. Le fils aîné de Memintueo se confectionne une sorte de bouclier. Le Jeune avait mentionné l'existence d'une telle arme défensive chez les Montagnais:

"Il portoit avec soy vn fort grand bouclier fort long et fort large: il me couuroit tout le corps aisement, et m'alloit depuis les piés iusques à la poitrine: ils le releuent et s'en couurent entièrement. Il estoit fait d'une seule pièce de bois de cèdre fort leger: ie ne sçay comme ils peuuent doler vne si grande et si large planche auev leurs couteaux: il estoit vn petit plié ou courbé pour mieux couvrir le corps, et afin que les coups de flèches ou de masses venans à le fendre, n'emportassent la piece, il l'auoit cousu hault et bas avec de la corde faite de peau: ils ne portent point ces boucliers au bras, ils passent la corde qui les soustient sur l'espaule droicte, abriant le costé gauche: et quand ils ont tiré leur coup ils ne font que retirer le costé droict pour se mettre à couuert". (Le Jeune, P., 1633:4).

38. L'indien rate une flèche comme il l'avait fait la veille sur le dernier fagot.

39. Le conteur précisait, dans une conversation ultérieure, que ce gendre indien de Memintueo couchait avec les jeunes prisonnières de son beau-père, avant que celui-ci se décide à les manger.

40. Les femmes portent leur charge de bois de chauffage sur leur dos, grâce à une courroie leur passant sur le front. Pour que cette courroie ne les blesse pas, elles la posent sur un coussin de sapinage, d'écorce, d'herbe, etc.

41. Pour le conteur de La Romaine, ce personnage nommé Mesh tient lieu de Trickster. Cinq des aventures classiques de ce derniers, que les conteurs de North West River, de Davis Inlet et de Fort Mackenzie (ceux-ci vivent à Schefferville depuis environ un quart de siècle) attribuent à Carcajou, sont ici versées au compte de Mesh: *l'anus brûlé*, *la danse des yeux fermés*, *l'ours trompé*, *le rocher mobile* et *le déluge* (Savard, R., 1974). Le missionnaire Le Jeune fit grand état de ce personnage à propos des Montagnais du 17ème siècle:

"Ils disent qu'un nommé Messou repara le monde perdu dans les eaux; Vous voyez qu'ils ont quelque tradition du deluge, quoy que meslée de fables, car voicy comme le monde se perdit, à ce qu'ils disent. Ce Messou allant à la chasse avec des loups ceruiers, au lieu de chiens, on l'aduertit qu'il faisoit dangereuse pour ses loups (qu'il appeloit ses frères) dans vn certain lac auprès duquel il estoit: Vn iour qu'il poursuiuoit vn eslan, ses loups luy donnerent la chasse iusque dedans ce lac: arriuez qu'ils furent au milieu, ils furent abysmez en vn instant. Luy suruenant là dessus, et cherchant ses freres de tous costez, un oiseau luy dit qu'il les voyait au fond du lac, et que certaines bestes ou montres les tenoient là dedans: il entre dans l'eau pour les secourir mais aussitost ce lac se

desborde, et s'aggrandit si furieusement, qu'il inonda et noya toute la terre. Le Messou bien estonné, quitte la pensée de ses loups, pour songer à restablir le monde. Il enuoye vn corbeau chercher vn peu de terre, pour avec ce morceau en restablir vn autre. Le corbeau n'en peut trouuer tous estant couuert d'eau. Il fait plonger vn loutre, mais la profondeur des eaux l'empescha de venir uisques à terre. En fin un rat musqué descendit, et en rapporta: Avec ce morceau de terre il remit tout en estat: il refit des troncs d'arbres, et tirant des flèches à l'encontre, elles se changeoient en branches. Ce seroit vne longue fable de raconter comme il repara tout: comme il se vengea des monstres qui auoient pris ses chasseurs, se tranformant en mille sortes d'animaux pour les surprendre: bref ce beau Reparateur estant marié a vn soury musquée, eut des enfans qui ont repeuplé le monde". (Le Jeune, P., 1633:16).

Le Jésuite répéta la même histoire dans sa relation suivante (Le Jeune, P., 1634:12-13).

42. L'*airelle Vigne d'Ida*, mieux connue sur la Côte Nord sous le nom de *graine rouge*, est un petit fruit comestible fort apprécié des Montagnais.

43. Ce terme (neshtut) a toujours résisté aux divers traducteurs consultés. Nous l'avions déjà rencontré dans une version provenant de Davis Inlet (Savard, R., 1974:30). Speck en a parlé à quelques reprises:

"... when spoken of in its functional capacity (il est ici question de l'âme) is referred to as mistâbeo "great man", or nictût^C, which can be rendered "companion - being", or "corresponding - being". The soul-spirit is master of the body, which owes its existence and support to the benevolence of the soul-spirit. It seems indeed to represent the "ego". It may be deliberately strengthened by the individual, or weakened through neglect. Neglect consists of ignoring its promptings or in not complying with its desires - in short by not affording it the nourishment they believe it requires... He (le chasseur) proceeds toward further communion with his own soul-spirit by smoking tobacco in his stone pipe or by drinking bear-grease. Both of these acts are intended to feed the soul, which is thought to be fond of such influences to induce it to work for him". (Speck, F.G., 1924:269).

"In a study of Montagnais-Naskapi soul belief it is at first rather confusing to encounter several synonyms for soul in discussions as well as in the texts. One of these, mista'beo, "Great Man", will engage considerable attention in the progress of our investigation. Another term, nict'ut, is in frequent use, more especially among the native bands toward the south Western portion of the peninsula. The latter really means "spirit" in the sense of "intellect", as for instance nictu'tsem "my mind, spirit"". (Speck, F.G., 1935:41).

44. Tshisemeumatamekut; espèce de petits poissons qu'il n'a pas été possible d'identifier.

45. Tissipmeshua. Il semble s'agir d'un oiseau pêcheur. Comme il le fit pour le crapaud et la musaraigne, Mesh décide de son destin en le payant de ses aveux au moyen des petits poissons. Seule une espèce pécheuse pouvait avoir vu le jeune frère de Mesh au fond du lac.

46. Avant de clore son récit le conteur ajoutera l'épisode du déluge, qu'il situera alors au moment où Mesh avait été poursuivi par les pierres du lac.

47. Le terme traduit ici par *hochet* est shishikun. Speck en a donné la description suivante:

"The rattle of which I have spoken are throughout the peninsula as uniform in construction as they are in the name (cici-gwu'n) they bear. A circular hoop of maple one-half an inch in width and about six inches in diameter is the foundation. A double covering of caribou-skin parchment is sewed tightly over the hoop. A handle is formed by allowing an extension of the hoop to project straight out". (Speck, F.G., 1935:175).

Le conteur me disait que ce petit instrument de musique, aujourd'hui utilisé par les enfants, l'était jadis par ceux qui ne pouvaient chanter sans accompagnement lors du rituel de la suerie. Speck avait également souligné que:

"It is considered a toy for children but as such I have never seen one used". (Speck, F.G., 1935:175).

Encore en 1971, j'ai pu voir de tels hochets à La Romaine. Il n'est donc pas sans intérêt de citer ici la description qu'en donnait le missionnaire Le Jeune il y a plus de trois siècles:

"Au reste, ce tambour est de la grandeur d'un tambour de basque; il est composé d'un cercle large de trois ou quatre doigts, et de deux peaux roidement estendues de part et d'autre; ils mettent dedans des petites pierres ou petits cailloux pour faire plus de bruit: le diamètre des plus grands tambours est de deux palmes ou environ; ils le nomment chichigouan". (Le Jeune, P., 1634:19).

Selon le Jésuite, le hochet faisait partie de la panoplie du guérisseur:

"... et ce charlatan pour le guérir battoit et tournoit un instrument remply de petites pierres, fait iustement comme un tambour de Basque". (Le Jeune, P., 1633:33).

Cette référence aux Basques risque cependant d'induire en erreur ceux qui, connaissant la présence des Basques dans le golfe St-Laurent au 16^{ème} siècle, seraient tentés de leur attribuer l'origine de cet instrument. Or ce dernier semble relever de la tradition amérindienne la plus ancienne. Selon Paget, les Cris des Plaines utilisaient aussi le "see-see-quans" dans le cadre de leurs activités médicinales (Paget, A., 1909:53-56). Les Ojibwa de Mackinaw se servaient eux-aussi du "... Shishiquoi, or rattle..." (Alexander, H., 1809: 119-121, cité par Hoffman, W.J., 1896:149).

48. Mesh utilise le terme *meikatna* quand il s'adresse à la grosse pierre. Je n'ai pu trouver de traduction pour ce terme d'appel.
49. L'hostilité entre la foudre (*nemessu*) et la pierre (*ashini*) semble relever de la tradition algonquienne. On la retrouve jusque chez les Ojibwa (Morrisseau, N., 1965:4-14).
50. Ces deux termes désignent la *chouette épervière*.
51. L'oiseau utilise une omoplate en guise de bouclier (cf. note 37).
52. La gomme de conifère, présentée au conte no 2 comme l'un des objets usuels de Ayasheo utilisés par ce dernier pour empêcher le retour de son fils, est ici fortement marquée en termes masculins.
53. Par déférence l'ours noir est parfois appelé par les Montagnais le *grand porc-épic*.
54. Je n'ai pu obtenir la traduction de ce nom de l'enfant.
55. Après une bonne chasse au caribou, c'est le festin. On érige la shaputuan, cette grande tente à deux issues. On y chante, on y danse et on y consomme la graisse de caribou faite à partir des os des pattes de cet animal (cf. la note 25).
56. Dans les contes montagnais le Mistapeo semble appartenir à une population mythique généralement favorable aux humains. Les Atshen (cf. la note 32) et les Mistapeo seraient ainsi dans des positions inverses par rapport aux êtres humains (Savard, R., 1973:27). Sylvie Vincent a exploré la notion de Mistapeo (Vincent, S., 1973:69-82). Speck en avait parlé dans son ouvrage sur les Montagnais-Naskapi (Speck, F.G., 1935:41 et suiv.).
57. Après avoir brûlé les piquants du porc-épic (cf. la note 33), on en gratte la racine avec un couteau. Certaines personnes nous ont dit que cette opération est inefficace dans le cas du très jeune porc-épic, car les piquants de ce dernier sont encore partiellement inclus dans sa chair. C'est pourquoi Mistapeo dit qu'il "... retient trop de cendre". On doit comprendre que les piquants brûleraient jusqu'à la racine, et que les chairs de l'animal seraient en quelque sorte "farcies" de cendre.
58. Le raisonnement de Mistapeo est le suivant: tout ce qu'il accepterait alors comme nourriture deviendrait insipide pour les futurs humains. Contrairement à Atshen qui est en quelque sorte un principe anti-nutritif pour les humains, allant même jusqu'à les manger, Mistapeo demeure le pourvoyeur alimentaire par excellence qui s'abstient même de manger une portion de ce qu'il offre aux chasseurs humains.
59. A la fonte des neiges la glace des rivières, avant de disparaître, prend par endroit une teinte jaunâtre.
60. Uepatutshishikat. L'utilisation d'un renard huilé pour percer cet obstacle laisse à penser, à la lumière des événements relatés au conte no 2, qu'il pourrait s'agir de gomme de conifère. La note no 52 est venue confirmer la relation sémantique entre la gomme et la sexualité masculine. N'oublions

pas que uepatutshishikat s'accompagne de jambes géantes qu'il faut enlever pour franchir l'obstacle. Dans un article portant sur ce conte, j'ai déjà suggéré que de telles images pourraient tenir lieu de représentation gigantesque de l'engendrement ou encore de la naissance (Savard, R., 1973:31-33).

61. Le cri lancé par les deux vieilles gardiennes peut se traduire soit par *votre grand-père traverse*, soit par *votre original traverse*.

62. C'est parce qu'elle est aveugle que la vieille femme cherche la neige à tâtons.

63. D'après Serge Bouchard, qui a étudié les classifications animales à Mingan, le terme employé ici recouvrirait diverses espèces de petits oiseaux dont le dessus de la tête évoque une sorte de capuchon, notamment le *pinson à gorge blanche* (Bouchard, S., communication personnelle) (cf. note 67).

64. Un essai d'analyse de ce conte a déjà été publié (Savard, R., 1973).

65. Le Jésuite Le Jeune fournit une description de ce rituel chez les Montagnais du 17^{ème} siècle (Le Jeune, P., 1634:14 et suiv.). Hoffman, Calkins et Peter ont signalé l'existence du même rituel respectivement chez les Menomini, les Ojibwa de la rivière Wisconsin et ceux formant le groupe dit des Misasauga (Hoffman, W.J., 1896:146-147; Colkins, H., 1855:123-124, cité par Hoffman, W.J., 1896:146; Peter, J., 1843 (?):115, cité par Hoffman, W.J., 1896:146). Plus récemment S. Vincent a exploré les relations entre le rituel de la tente tremblante et le concept de Mistapeo (Vincent, S., 1973).

66. Dans sa description du rituel en question, Vincent écrit:

"Lorsque la tente est terminée, et après que le soleil soit couché, le Ka.kwuha.pa.tak (l'officiant) s'en approche et en fait trois fois le tour". (Vincent, S., 1973:72).

67. La traductrice me disait qu'à La Romaine on fabrique toujours pour les enfants des chapeaux reproduisant les rayures de la tête de ces oiseaux.

68. La note 52 évoquait la relation sémantique entre la gomme de conifère et les testicules. Dans ce conte-ci, le héros tente d'affirmer sa virilité en invoquant la présence de gomme dans sa bouche.

69. Peshu est le nom donné au *loup-cervier*.

70. On retrouve ici une autre façon de faire rôtir les viandes. Un morceau de viande est piqué sur un bâton, lequel est planté en terre près du feu.

71. Lorsqu'on tue un caribou, il arrive qu'on vide la panse de la moitié de son contenu à demi digéré. On le remplace par du sang de la bête. Le tout est refermé. Au bout de plusieurs semaines ce mélange forme une sorte de pain de viande, dont on se sert effectivement pour épaissir les sauces.

72. Cette femme se conforme aux normes de respects des os (Savard, R., 1974: 97, note 63).

73. Sur la basse et la moyenne Côte Nord on rencontre souvent ce patronyme.

Ce terme sert également à désigner le Blanc de langue française. Pour celui de langue anglaise, les Indiens ont adopté le terme *anglais* (angilishau). Il semble que dans la région de Sept-Iles, le terme *mestokosho* soit réservé aux Français d'Europe. Cet usage ancien remonterait aux premiers contacts:

"Pierre Pastedechouan nous a rapporté que sa grand'mère prenoit plaisir à raconter l'estonnement qu'eurent les Sauvages voyans arriuer le vaisseau des François qui aborda le premier en ces pays cy, ils pensoient que ce fust vne Isle mouuante, ils ne sçauoient que dire des grandes voiles qui la faisoient marcher, leur estonnement redoubla voyans quantité d'hommes sur le tillac... Or comme ils ne pouuoient entendre de quelle nation estoient nos gens, ils leurs donnerent vn nom, qui est tousiours demeuré depuis aux François, ouemichtigouchiou, c'est à dire vn homme qui trauaille en bois, ou qui est en vn canot ou vaisseau de bois, ils voyoient nostre nauire fait de bois, leurs petits canots n'estans bastis que d'escorce". (Le Jeune, P., 1633: 9).

74. Pour l'Indien ce terme désignait et désigne encore toute personne en position d'autorité:

"... le mot Sagamo ne s'vsurpe icy que par quelques-vns, pour dire capitaine, le vray mot c'est Oukhimau, il croy que ce mot de Sagamo vient de l'Acadie..." (Le Jeune, P., 1633:8).

D'ailleurs les Indiens Menomini, un peuple de langue algonquienne de la région des Grands Lacs que les premiers européens nommèrent les *Fols Avoines*, employaient O'kwe'mau pour *chef*, *chef de conseil*, etc. et O'kimâsh pour *le plus jeune chef* (Hoffman, W.J., 1896:308). Le terme *utshimau* est généralement appliqué au Blanc, dans la mesure où ce dernier a le plus souvent été dans une position de *patron vis-à-vis* de l'Indien.

75. Ce conte a été recueilli à St-Augustin à l'automne 1970. Les gens de ce village assistaient à chaque séance d'enregistrement. Un soir ils me suggérèrent de demander au conteur l'histoire de Kamikwakushit. Une analyse de ce conte paraîtra sous peu. (Savard, R., sous presse).

76. Ici le conteur s'adresse à moi; il identifie le vieux personnage du conte à mon grand-père (cf. la note 19).

77. S'il est ici question de *fils adoptifs*, c'est que le mari n'est pour rien dans cette conception miraculeuse.

78. Le conteur veut parler de la *carotte*.

79. Certains Montagnais nous ont dit que ce chapeau aurait été introduit chez eux par l'Oblat Arnaud au 19^{ème} siècle. On sait que ce dernier a commencé son travail dans la région de Chicoutimi vers 1850. La mode se serait donc propagée très rapidement, puisque Lucien Turner retrouvait ce vêtement dans la bande d'Ungava, beaucoup plus au nord, un peu avant la fin du 19^{ème} siècle (Turner, L., 1894:291, figure 100).

"The winter cap is similar to that worn by men, but is not so

peaked. It is an object on which they expend a great amount of labor. The material is usually a kind of cloth locally known as Hudson Bay cloth, either red, dark blue, high blue, or black... If the cap is to be all one color, in which case it is always red, the cloth is cut in two pieces only, and put together so as to produce a cupshape. Sometimes five or six pieces are cut from two or three different colors of cloth and the strips sewed together. Over the seams white tape is sewed to set off the colors. In the center of the strip is a rosette, cross, or other design worked with beads, and around the rim rows of beads variously arranged". (Turner, L., 1894:290).

"After a woman's hair has been combed half of it is collected on each side of the head and rolled or wound up on small pieces of board (figure 147) similar in shape to the "winders" on which darning or knitting cord is wrapped. Strands of beads are now placed upon these to hold the hair in place". (Turner, L., 1894:320).

Ce chapeau est encore porté par les vieilles femmes de la moyenne et basse Côte Nord. Il est constitué de six triangles isocèles de feutre mou, trois noirs et trois rouges, cousus en alternance de couleur, les sommets des petits angles réunis formant le haut du bonnet. Au bas une lisière d'environ deux centimètres porte généralement des motifs décoratifs. Tous les cheveux disparaissent sous le bonnet, sauf deux toques tombant sur les oreilles, enroulées sur des petits rectangles de bois retenus par du ruban noir.

80. Le conteur répond à une question d'un membre de l'auditoire.

81. C'est en 1896 que Joseph Blais reçut de son père, le capitaine Narcisse Blais, le commandement de sa goélette et l'administration de son commerce itinérant exercé dans cette région (Huard, V.A., 1897:474-476).

82. Fixées aux vêtements de l'endetté, les épingles lui servaient d'aide-mémoire. Nous connaissons un autre usage de ce type d'écriture. Pour s'assurer de la présence des Indiens nomades au temps de la mission, de même que de l'observance du dimanche et des jours de fête, les missionnaires avaient mis au point un calendrier: chaque page d'un petit carnet correspondait à un mois, et comprenait sur deux colonnes les jours et les noms des Saints dont c'était la fête. Une épingle déplacée quotidiennement était fixée sur le chiffre correspondant au jour (Mailhot, J., communication personnelle; Cabot, W.B., 1909:225).

REFERENCES CITEES

- Biard, P.
1611 "Relation de la Nouvelle France, de ses terres, natvrel dv pays, de ses habitants", *Relations des Jésuites 1611-1636*, 1. Editions du Jour, Montréal (1972).
- Cabot, W.B.
1909 "The Indians", *Labrador, the Country and the People*, W.T. GRENFELL and others. The MacMillan company.
- Cresswell, J.P.
1923 "Notes and Queries", *Journal of American Folklore*, 36:401-406.
- Curtin, J.
1898 *Creation Myths of Primitive America*, Benjamin Blom. New York/London (Reissued 1969).
- Gosling, W.G.
1909 *Labrador etc.*, N.Y.
- Harva, U.
1959 *Les représentations religieuses des peuples altaïques*, Trad. de l'allemand par Jean-Louis Perret, Paris, Gallimard.
- Hind, H.Y.
1863 *Explorations in the interior of the Labrador Peninsula, the country of the Montagnais and Naskapi (Nasquapee) Indians*, London.
- Hoffman, W.J.
1896 "The Menomini Indians", *Fourteenth Annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution 1892-93*, Part I:3-328.
- Huard, V.A.
1897 *Labrador et Anticosti*, Montréal, C.O. Beauchemin et Fils.
- Jolliet, L.
1694 Louis Jolliet redigea un journal lors de son voyage au Labrador en 1694. On en trouve la version originale française dans DELANGLEZ, J., "The Voyages to Labrador", *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec pour 1943-1944*, (1944):160-206.
- Leacock, E.
1954 The Montagnais "hunting territory" and the fur trade, *American Anthropologist*, memoir no 78 56 (5), Part 2.
1955 "Matrilocality in a simple hunting culture (Montagnais-Naskapi)". *South Western Journal of Anthropology*, 11:31-47.

- Lefebvre, M.
1971 *Tshakapesh, Récits Montagnais-Naskapi*, Editeur officiel du Québec.
- Le Jeune, P.
1633 "Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France en l'année 1633", *Relations des Jésuites 1611-1636*, 1: Editions du Jour, Montréal (1972).
1634 "Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France sur le grand fleuve de S. Lavrens en l'année 1634", *Relations des Jésuites 1611-1636*, 1: Editions du Jour, Montréal (1972).
1637 "Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France en l'année 1637", *Relations des Jésuites 1637-1641*, 2: Editions du Jour, Montréal (1972).
- Lemoiné, G.
1911 *Dictionnaire Français - Algonquin*, Québec.
- Levi-Strauss, C.
1964 *Le Cru et le Cuit*, Paris, Plon.
1968 *L'Origine des Manières de Table*, Paris, Plon.
1971 *L'Homme Nu*, Paris, Plon.
- Lips, J.E.
1947 "Notes on Montagnais-Naskapi economy, (Lake St-John and Lake Mistassini bands)", *Ethnos* 12:1-78.
- Lowie, R.
1924 "Shoshonean Tales", *Journal of American Folklore*, 37:1-242.
- Mailhot, J. et A. Michaud
1965 *North West River, étude ethnographique*, Centre d'Etudes Nordiques, travaux divers 7, Université Laval, Québec.
- Mailhot, J. et S. Bouchard
1973 "Structure du lexique: les animaux indiens", *Recherches Amérindiennes au Québec*, 3 (1-2):39-67.
- Morrisseau, N.
1965 *Legends of my people the Great Ojibway*, éd. par Selwyn Dewdney, Toronto, The Ryerson Press.
- Paget, A.M.
1909 *The People of the Plains*, Toronto.
- Petitot, E.
1886 *Traditions indiennes du Canada nord-ouest*, Paris, Maisonneuve et Leclerc (1967).

- Rand, S.T.
1894 *Legends of the Micmacs*, Longmans, Green, and Co.
Johnson Reprint Corporation; New York, London (1971).
- Savard, R.
"Note sur le mythe indien de ayasew à partir d'une version montagnaise", *Recherches Amérindiennes au Québec*, 2 (1):3-16.
1973 "Structure du récit: l'enfant couvert de poux", *Recherches Amérindiennes au Québec*, 3 (1-2):13-37.
1974 *Carcajou et le sens du monde. Récits montagnais - naskapi*, Editeur officiel du Québec, 3ème édition.
1975 "Des tentes aux maisons à St-Augustin", *Recherches Amérindiennes au Québec*, 5 (2):53-62.
1977 *Le rire pré-colombien dans le Québec d'aujourd'hui*, Editions l'Hexagone/Parti Pris.
- Skinner, A.
1925 "Traditions of the Iowa Indians", *Journal of American Folklore*, 38 (150):425-506.
- Skinner, A. et V. Satterlee
1915 "Folklore of the Menomini Indians", *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, 13 (1):216-557.
- Speck, F.G.
1915 *Myths and Folklore of the Timiskaming Algonquin and Timigami Ojibwa*, Canada, Ministère des Mines, Commission géologique, memoir 71, série anthropologique no 9.
1925 "Montagnais-Naskapi tales from the Labrador Peninsula", *Journal of American Folklore*, 38:1-32.
1935 *Naskapi, the Savage hunters of the Labrador Peninsula*, University of Oklahoma Press, Norman.
- Strong, W.D.
1929 "Cross-cousin marriage and the culture of the Northeastern Algonkian", *American Anthropologist*, 31:277-288.
- Tanner, V.
1944 "Outline of the geography, life, customs of Newfoundland-Labrador (The Eastern Part of the Labrador Peninsula)", *Acta Geographica*, 8 (1), Helsinki (and 1947 Cambridge University Press, Cambridge).
- Thompson, S.
1955 *Motif Index of Folk-Literature*, 6 volumes. Helsinki and Bloomington.

Turner, L.

- 1894 "Ethnology of the Ungava district, Hudson Bay territory",
Smithsonian Institution - Bureau of Ethnology:161-350.

Vincent, S.

- 1973 "Structure du rituel: la tente tremblante et le concept de
mista.pe.w", *Recherches Amérindiennes au Québec* 3 (1-2):69-83.

Williams, M.L. (Edited by)

- 1956 *Schoolcraft's Indian Legends*, Michigan State University
Press.

MERCURY SERIES
PUBLICATIONS

Each component of the National Museum of Man, (History, Education and Cultural Affairs and National Programmes Divisions, Canadian Ethnology Service, Archaeological Survey of Canada, Canadian Centre for Folk Culture Studies and the Canadian War Museum), provides papers for publication in the Mercury Series. These are available from the following address on receipt of a cheque made payable to the Receiver General of Canada.

Mail Order
National Museums of Canada
300 Laurier Avenue West
Ottawa, Ontario K1A 0M8

At present the Canadian Ethnology Service Mercury Series consists of the following papers:

PUBLICATIONS DE LA
COLLECTION MERCURE

Chaque division du Musée national de l'Homme (les divisions de l'Histoire, l'éducation et des affaires culturelles, et les programmes nationaux, le Service canadien d'Ethnologie, la Commission archéologique du Canada, le Centre canadien d'études sur la culture traditionnelle et le Musée canadien de la Guerre), fournit des articles à la Collection Mercure. On peut les commander de la source ci-dessous, en adressant une demande accompagnée d'un chèque libellé au nom du Receveur général du Canada.

Commande par correspondance
Musées nationaux du Canada
300 ouest, avenue Laurier
Ottawa, Ontario K1A 0M8

Le Service canadien d'Ethnologie a déjà contribué à la Collection Mercure les numéros suivants:

1972

- No. 1 PRELIMINARY STUDY OF TRADITIONAL KUTCHIN CLOTHING
IN MUSEUMS. Judy Thompson. 92 p. \$1.00

Analysis and comparison of Kutchin costumes located in North American and European museums, taking two garments of the National Museum of Man (Canadian Ethnology Service) as starting point.

- No. 2 SARCEE VERB PARADIGMS. Eung-Do Cook. 51 p.
\$1.00

Outline of the ways in which Sarcee verb stems can be classified into paradigmatic sub-classes whose inflectional behaviours are describable as regular processes.

- No. 3 GAMBLING MUSIC OF THE COAST SALISH INDIANS.
Wendy Bross Stuart. 114 p. \$1.25

Study of the particular variations of the Slahal game and the music which accompanies it. Slahal is an Indian game played on the Northwest coast among the Salish peoples in British Columbia and Washington State.

1973

- No. 4 ETHNOLOGY DIVISION: Annual Review, 1972. Edited by
Barrie Reynolds. 52 p., 13 plates, 2 maps, on request.
- No. 5 A THOUSAND WORDS OF MOHAWK. Gunther Michelson. 186 p.
\$2.00

Brief, relatively non-technical introduction to Mohawk grammar followed by a root list from Mohawk to English and English to Mohawk.

- No. 6 INKONZE: Magico-Religious Beliefs of Contact-Traditional
Chipewan Trading at Fort Resolution, NWT, Canada.
David Merrill Smith. 21 p. 75¢

Study of the role of supernaturally adept people of a Chipewan group, in relation to curing, divination, social control, aggression, food quest and leadership.

- No. 7 THE MIDDLE GROUND: Social Change in an Arctic Community,
1967-1971. Joel S. Savishinsky and Susan B. Frimmer.
54 p., 1 map, 2 figures, 2 tables. \$1.25

Study which from a holistic perspective examines various stresses, sources and coping techniques within the Colville Lake Community with special emphasis upon the people's response to the social and economic changes which have occurred within recent years.

- No. 8 A GRAMMAR OF AKWESASNE MOHAWK. Nancy Bonvillain.
249 p. \$2.50

Presentation of the general characteristics of Mohawk; definition of the word and word formation, completed by a discussion of the phonemics and morphophonemics. The major part of the grammar is concerned with the structure and use of the verbs.

1974

- No. 9 PEOPLE OF TETLIN, WHY ARE YOU SINGING?
Marie-Françoise Guédon. 241 p., 6 maps,
14 charts, 26 figures. \$3.00

Study of the social life of the Upper Tanana Indians whose life is based on matrilineal kin groups divided into two moieties. The apparent discrepancies between the different levels of their social organization are discovered to be a normal aspect of the social system.

- No. 10 PAPERS IN LINGUISTICS FROM 1972 CONFERENCE ON IROQUOIAN RESEARCH. Edited by Michael K. Foster. 118 p. \$1.50

Two of the five papers by N. Bonvillain and H. Woodbury deal with noun incorporation in Mohawk and Onondaga. The paper by M. Mithun deals with word order in Tuscarora. The remaining two papers, one on Mohawk by G. Michelson, the other on Erie by R. Wright, pose ethno-historical questions based on linguistic analysis of primary sources.

- No. 11 MUSEOCINEMATOGRAPHY: Ethnographic Film Programs of The National Museum of Man, 1913-1973. David W. Zimmerly. 103 p., 22 figures. \$1.50

This paper details the history of ethnographic filmmaking at the National Museums of Canada dating from the Canadian Arctic expedition of 1913-17, when George H. Wilkins shot what may be the earliest scenes of Eskimo filmed anywhere, to 1973. A catalogue of films and footage is included along with biographical notes on the more important filmmakers, as well as detailed shot lists of selected films.

- No. 12 ETHNOLOGY DIVISION: Annual Review, 1973. Edited by Barrie Reynolds. 65 p., on request.

- No. 13 RIDING ON THE FRONTIER'S CREST: Mahican Indian Culture and Culture Change. Ted J. Brasser. 91 p., 5 plates, 1 map. \$1.25

This study contains a detailed summary of the history and changing culture of the Mahican Indians, originally inhabiting the Hudson Valley in New York State. Since the history of the Mahican is closely interrelated with that of the neighbouring Iroquois Conference, it also contributes to a more balance view of Iroquois history.

- No. 14 A BIBLIOGRAPHY OF THE ATHAPASKAN LANGUAGES.
Richard T. Parr. 330 p., 5 maps. \$3.50

This bibliography brings together the relevant materials in linguistics, anthropology, archaeology, folklore, and ethnomusicology for the Athapaskan Indian languages. Approximately 5,000 entries, of which one-fourth have been annotated, as well as maps and census figures.

- No. 15 SOME ASPECTS OF THE GRAMMAR OF THE ESKIMO DIALECTS OF CUMBERLAND PENINSULA AND NORTH BAFFIN ISLAND. Kenn Harper.
95 p., 1 map. \$1.25

This study analyses some of the grammar of two dialectal areas of Central Arctic: Cumberland Peninsula and North Baffin Island. While not dealing in detail with all aspects of the Eskimo grammar, it concentrates on an analysis of noun and verb structures. It also includes the use of the dual person.

- No. 16 AN EVALUATIVE ETHNO-HISTORICAL BIBLIOGRAPHY OF THE MALECITE INDIANS. Michael Herrison. 260 p., \$2.75

This bibliography aims at a complete coverage of primary sources, both published and unpublished, for Malecite ethnology. Annotations are provided for the student and complete quotations from those inaccessible works which contain little that is relevant.

- No. 17 PROCEEDINGS OF THE FIRST CONGRESS OF THE CANADIAN ETHNOLOGY SOCIETY. Edited by Jerome H. Barkow. 226 p., \$3.00

In this publication, the reader will find ten of the major papers presented during five of the Sessions. Also included are discussion summaries of three Sessions where no formal papers were presented.

- No. 18 KOYUKUK RIVER CULTURE. Annette McFadyen Clark. 282 p., 5 maps. \$3.25

The Koyukuk River Culture is a comparative study of selected aspects of the material culture of the Koyukuk Koyukon Athapaskan Indians and the Kobuk and Nunamiut Eskimos who share contiguous areas in interior Northern Alaska.

- No. 19 ETHNOBOTANY OF THE BLACKFOOT INDIANS. John C. Hellson and Morgan Gadd. 138 p., 37 plates. \$2.00

This study documents Blackfoot plant use as it was provided by elderly informants living today, schooled in the tradition of plant uses. Uses of approximately 100 species are described in topical form: religion and ceremony, birth control, medicine, horse medicine, diet, craft and folklore.

- No. 20 FROM THE EARTH TO BEYOND THE SKY: An Ethnographic Approach to four Longhouse Iroquois Speech Events. Michael K. Foster. 448 p., 8 tables, 16 figures. \$5.00

This study is an analysis of four structurally related rituals of the Longhouse Iroquois of Southern Ontario: the Thanksgiving Address, the Great Feather Dance, the Skin Dance and the Tobacco Invocation. Transcribed and translated text included as appendices.

1975

- No. 21 BELLA COOLA CEREMONY AND ART. Margaret A. Stott. 153 p., 11 figures, 16 plates. \$2.25

The aim of this study is to lend ethnological importance to a collection of material culture, by revealing the relationship of Bella Coola ceremonialism and art with other aspects of society, and offering an analytical summary of Bella Coola art style. Contemporary ceremonialism and art are also described and analysed.

- No. 22 A BASKETFUL OF INDIAN CULTURE CHANGE. Ted J. Brasser. 121 p., 74 figures. \$2.00

Analysis of the decorative patterns on aboriginal woven and wood-splint basketry, which reveals the tenacious survival of basic artistic concepts of aboriginal origin. The woodsplint technique was adopted by the Indians to adapt their crafts to White Market. Ethnohistorical value of museum collections is demonstrated.

- No. 23 PAPERS OF THE SIXTH ALGONQUIAN CONFERENCE, 1974. Edited by William Cowan. 399 p., \$4.50

The Sixth Algonquian Conference was held in Ottawa, October 4-6, 1974. It was an inter-disciplinary conference embracing archaeology, history, ethnology and linguistics, and this collection comprises most of the papers presented.

- No. 24 CANADIAN ETHNOLOGY SERVICE: Annual Review, 1974. Edited by Barrie Reynolds. 71 p., 13 plates, 2 maps, on request.
- No. 25 A CONTEXTUAL STUDY OF THE CARIBOU ESKIMO KAYAK. Eugene Y. Arima. 275 p., 3 maps, 31 figures. \$3.25

After a discussion of the place of material culture studies in modern anthropology, the author shows the continuity of the Caribou Eskimo kayak form from the Birmik culture. The reconstruction of general kayak development is given in detail as well as a thorough coverage of construction and use of the kayak.

- No. 26 A PLACE OF REFUGE FOR ALL TIME: Migration of the American Potawatomi into Upper Canada 1830-1850. James A. Clifton. 152 p., 3 maps, 7 plates. \$2.25

This monograph contains a study of the movement of a large portion of the Potawatomi Indian tribe from the states of Indiana, Illinois, Wisconsin and Michigan into Upper Canada in the period 1830-1850. It also examines the Canadian evidence to shed some light on not well understood features of Potawatomi social organization and ecological adaptations in the first decades of the 19th century.

- No. 27 PROCEEDINGS: Northern Athapaskan Conference, 1971. Edited by A. McFadyen Clark (2 vols). 803 p., 14 maps, 13 figures, 23 tables. \$9.25

The seventeen papers on Northern Athapaskan research in ethnology, linguistics, and archaeology published in these two volumes were presented at the National Museum of Man Northern Athapaskan Conference in March 1971. The papers are prefaced by a short introduction which outlines the rationale and accomplishments of the Conference.

- No. 28 PROCEEDINGS OF THE SECOND CONGRESS, CANADIAN ETHNOLOGY SOCIETY, VOL. I & II. Edited by Jim Freedman and Jerome H. Barkow. 723 p., 2 maps, 31 figures, 9 tables, 3 plates. \$10.75

These Proceedings are of the Second Annual Conference of the Canadian Ethnology Society, held in February 1975 at Winnipeg, Manitoba. The first volume includes papers presented at two of the eight sessions: "Myth and Culture" and "The Theory of Markedness in Social Relations and Language". In the second volume are grouped the papers read at the six remaining sessions: "Contemporary Trends in Caribbean Ethnology", "African Ethnology", "Anthropology in Canada", "The Crees and the Geese", "Early Mercantile Enterprises in Anthropological Perspectives" and "Volunteered papers". An abstract in French and English precedes each paper.

1976

- No. 29 A PROTO-ALGONQUIAN DICTIONARY. George F. Aubin.
210 p. \$3.25

This dictionary contains nearly 2,300 Proto-Algonquian reconstructions. Each entry contains: the Proto-Algonquian reconstruction, its source and English gloss and the forms cited in support of the reconstruction. An English-Proto-Algonquian index is also included.

- No. 30 CREE NARRATIVE: Expressing the personal meanings of events. Richard J. Preston. 316 p., 3 figures, 1 photograph. \$3.50

Narrative obtained from the Eastern Cree Indians of James Bay, Quebec, are considered in their various functions within the Cree culture. The author privileges an inductive approach for this study.

- No. 31 CONTRIBUTIONS TO CANADIAN ETHNOLOGY, 1975. Edited by David Brez Carlisle. 359 p., 127 plates. \$4.50

This volume contains 7 papers on ethnological subjects. Four of them are on material culture (Day, Damas, Arima and Hunt), one on rituals (Stearns), one on general ethnography (Smith), one on ethnohistory (Gillespie) and one on cultural change (Rogers and Tobobondung).

- No. 32 ESKIMO MUSIC BY REGION: A Comparative Circumpolar Study. Thomas F. Johnston. 222 p., 38 plates, 9 musical transcriptions. \$2.75

Study of Alaskan Eskimo music, as part of a distinct western musical complex, compared with Eskimo music in Central and Eastern Canada and Greenland.

The following papers are being distributed gratis by the Chief, Canadian Ethnology Service, National Museum of Man:

Les dossiers suivants sont distribués gratuitement par le Chef du Service canadien d'Ethnologie, Musée national de l'Homme:

- No. 33 LA CULTURE MATERIELLE DES INDIENS DU QUEBEC: Une étude de raquettes, mocassins et toboggans. Carole Lévesque. 156 p., 47 figures, 28 planches.

Cette étude sur la fabrication et la décoration des raquettes, des mocassins et des toboggans dans les communautés indiennes du Québec concerne à la fois des objets produits au 19^e siècle et d'autres produits actuellement. Elle s'inscrit dans une approche récente de la culture matérielle où la production est étudiée en fonction des rapports sociaux à l'intérieur desquels elle s'insère.

1977

- No. 34 A PRACTICAL WRITING SYSTEM AND SHORT DICTIONARY OF KWAKW'ALA (KWAKIUTL). David McC. Grubb. 251 p., 1 plate.

The purpose of this work is to present a phonemically accurate, practical spelling system of Kwakw'ala, the language of the Kwagulh (Kwakiutl) people. The first section deals with the use of the practical orthography while the second section is a two-way, cross-indexed dictionary: English - Kwakw'ala.

- No. 35 THE INDIVIDUAL IN NORTHERN DENE THOUGHT AND COMMUNICATION: A Study in Sharing and Diversity. Jane Christian and Peter M. Gardner. 419 p.

The volume reports some of the preliminary findings of a collaborative study of thought and communication among members of one Mackenzie drainage Dene community. Subprojects, on aspects of communication and learning, on shared and diverse classifications and processes having to do with trapping, fishing, and exploitation of moose, are reported.

- No. 36 SHAMAT'AWA: THE STRUCTURE OF SOCIAL RELATIONS IN A NORTHERN ALGONKIAN BAND: Some Implications for Band Theory. David H. Turner and Paul Wertman. 124 p., 12 plates, 8 figures.

This study aims to test a theory of Northern Algonkian social organization developed through a structural analysis of Australian hunter-gatherer societies and a critical reading of Northern Algonkian literature.

- No. 37 SOME GRAMMATICAL ASPECTS OF LABRADOR INUITUT (ESKIMO):
A Survey of the Inflectional Paradigms of Nouns and Verbs.
Lawrence R. Smith. 98 p., 59 tables.

This grammatical sketch surveys the nominal and verbal paradigms of the dialect in current usage among the Labrador Inuit of the Atlantic Coast.

1978

- No. 38 SWAN PEOPLE: A Study of the Dunne-za Prophet Dance.
Robin Ridington. 132 p., 20 plates.

The prophet dance, a complex of beliefs and practices among northwestern native people, is studied from the myths and oratories collected among the Dunne-za or Beaver Indians of the upper Peace River.

- No. 39 NEIGHBORS AND INTRUDERS: An Ethnohistorical Exploration of the Indians of Hudson's River. Edited by Laurence M. Hauptman and Jack Campisi. 285 p., 29 plates, 3 figures.

Utilizing new archaeological, ethnohistorical and linguistic perspectives, the present volume is aimed as a starting point for future inter-disciplinary research in the field of study of the Indians of the Hudson River.

- No. 40 PAPERS FROM THE FOURTH ANNUAL CONGRESS, 1977. CANADIAN ETHNOLOGY SOCIETY. Edited by Richard J. Preston. 431 p., 15 tables, 14 figures, 3 maps.

This volume contains selected papers presented at the Fourth Annual Congress of the CESCE in Halifax, February 23-27, 1977. It includes papers on subjects such as maritime ethnology, Micmac research, folklore, friendship, property and ownership, wage labour migration, and the concept of stranger.

- No. 41 THE EFFECTS OF ACCULTURATION ON ESKIMO MUSIC OF CUMBERLAND PENINSULA. Maija M. Lutz. 167 p., 5 maps, 2 tables, vinyl record.

The purposes of this study are as follows: to examine the types of music which are performed and listened to in Pangnirtung today, to discuss the cultural context of the music, to place present-day music in a historical perspective, and finally to formulate reasons and justifications for changes that have taken place in music.

- No. 42 A PRACTICAL DICTIONARY OF THE COAST TSIMSHIAN LANGUAGE. John Asher Dunn. 155 p.

This Tsimshian/English dictionary of more than 2250 entries gives to researchers practical transcription, morphological information, English glosses and phonetic transcription, showing the local variants.

- No. 43 CONTEXTUAL STUDIES OF MATERIAL CULTURE. Edited by David W. Zimmerly. 58 p., 29 figures.

This collection of five papers surveys the general field of material culture studies and includes specific recent contextual studies of North American Indian and Eskimo material culture.

- No. 44 ALGONQUIN DIALECT RELATIONSHIPS IN NORTHWESTERN QUEBEC. Roger Gilstrap. 70 p., 4 illustrations.

This report examines dialect relationships (lexicon, phonology and grammar) which exist between the five Algonquin communities of Amos, Lac Simon, Winneway, Maniwaki and Rapid Lake of northwestern Quebec.

- No. 45 A SURVEY OF THE DERIVATIONAL POSTBASES OF LABRADOR INUTTUT (ESKIMO). Lawrence R. Smith. 128 p.

The core of this work is a dictionary of derivational postbases in current usage by the Inuit of the Labrador Coast. Each entry includes the Inuttut form in phonemic orthography, morphophonemic specifications, a semantic characterization in English, notes on idiosyncratic properties and examples of use. An introduction to Labrador Inuttut word-formation is also provided.

1979

- No. 46 ESKIMO ECONOMICS: An Aspect of Culture Change at Rankin Inlet. William Hugh Jansen II. 162 p., 11 illustrations.

This report is an investigation into the development of four distinct economic strategies by the Eskimos of Rankin Inlet, Northwest Territories: economic specialization; economic generalization; entrepreneurship; and, dependence upon social assistance.

- No. 47 INUIT ADOPTION. Lee Guemple. 131 p.

This study offers a description and analysis of the social and cultural aspects of traditional and contemporary adoptive practices among the Inuit.

- No. 48 SOLSTICE-ALIGNED BOULDER CONFIGURATIONS IN SASKATCHEWAN. Alice B. Kehoe and Thomas F. Kehoe. 73 p., 8 plates, 15 figures.

Eleven Saskatchewan prehistoric boulder configurations are investigated to determine whether their rock cairns and lines are likely to have been aligned to astronomical phenomena.

- No. 49 CASE AND CONTEXT IN INUKTITUT (ESKIMO). Ivan Kalmár. 159 p., 1 map.

The author investigates the use of the three simple sentence types with both subject and object in the Inuktitut language.

- No. 50 CONTRIBUTIONS TO CANADIAN LINGUISTICS. Eric P. Hamp, Robert Howren, Quindel King, Brenda M. Lowery and Richard Walker. 118 p., 7 tables, 1 figure.

This volume contains five papers on linguistic subjects: three are on the Athapaskan languages of Dogrib (Howren 1968), Central Carrier (Walker 1966), and Chilcotin (King 1968); one on Blackfoot (Lowery 1964); and, one on Algonquin (Hamp 1974).

- No. 51 CONTES INDIENS DE LA BASSE CÔTE NORD DU SAINT LAURENT. Rémi Savard. 99 p.

Ce volume contient quatorze contes montagnais provenant de François Bellefleur de La Romaine et de Pierre Peters de Saint-Augustine sur la Basse Côte Nord du Saint Laurent. Ils ont été recueillis de 1970 à 1975.







BNQ



000 470 712

